

NUMÉRO DEUX

VALEURS

VALEURS

CAHIERS TRIMESTRIELS DE CRITIQUE ET DE LITTÉRATURE
PUBLIÉS AVEC LA COLLABORATION DES ÉCRIVAINS DE FRANCE
ET DU PROCHE-ORIENT.

DIRECTEUR : ÉTIEMBLE.

LE NUMÉRO : P.T. 30.

ABONNEMENTS A LA SÉRIE DE 4 CAHIERS
(tout abonnement part du numéro 1 de chaque série):

simple Egypte L.E. 1 — Etranger L.E. 1.25

de soutien :

(100 exemplaires sur bon papier numérotés de 1 à 100) » 5

de fondation :

(35 ex. sur papier couché, numérotés de I à XXXV, et ornés
de photographies originales, signées Apkar, etc.) » 10
(et au-delà)



On peut adresser les chèques, mandats, ou mandats internationaux
à VALEURS, 54 avenue Fouad 1er, Alexandrie.



Le Directeur ou le Secrétaire de rédaction reçoivent le jeudi de 18 à 20 h.
54 avenue Fouad.

VALEURS

Revue de critique et de littérature

Quand on a des opinions
courantes, je les laisse courir.

BARBEY D'AUREVILLY

Imprimé en Egypte
Printed in Egypt

SOMMAIRE DU SECOND CAHIER

MAX JACOB
FRAGMENTS D'UNE CORRESPONDANCE

PAUL NIZAN
DEUX POÈMES

JEAN CHEVALLIER
DU LIGNAGE AU MÉNAGE

EMILE SIMON
REMARQUES SUR LES ARTS PLASTIQUES

JEAN BÉRARD
ÉRUDITION ET CULTURE

GILBERT VÉLAIRE
CE QUE TOUT DÉMAGOGUE DOIT SAVOIR



M.B., J. CHEVALLIER, ETIEMBLE, E. FORTI, G. HÉNEIN,
A. de MARIGNAC, L. M. SALINAS, W. SALINAS, P. ROBIN,
E. SIMON, MOENIS C. TAHA-HUSSEIN.

REVUE DES LIVRES
LES REVUES, L'ECOLE DE PARIS, NOTULES,
BULLETIN.

Juillet 1945

Numéro 2

MAI 1945

L'Allemagne Nazie est vaincue militairement.

Où que survive son esprit, c'est lui qu'il faut traquer et vaincre, maintenant. (Et comment l'homme surmontera-t-il une si forte tentation, celle qui flatte ses faiblesses, si nul ne lui apporte un système de valeurs, égal à ses besoins, à son savoir, à ses pouvoirs?)

Nous dédions ce numéro à tous ceux qui, serviteurs de l'esprit, ont accepté ou choisi de mourir pour que succombe enfin l'Etat totalitaire.

Max Jacob et Paul Nizan sont de ceux-là. L'un et l'autre ont laissé en Égypte des inédits. Leurs bouches de poussière parleront donc ici pour tous nos morts.

IN MEMORIAM MAX JACOB

FRAGMENTS D'UNE CORRESPONDANCE

M. Edmond Jabès nous a permis de publier d'importants fragments des lettres que lui adressa son ami Max Jacob, et dont l'édition intégrale paraîtra bientôt en Egypte. Nous l'en remercions. (N.d.l.R.)

I. — L'homme.

a) *mort de sa mère (1937) :*

... Quant à moi, j'ai eu un lourd chagrin. J'ai perdu ma vieille maman. Elle avait 88 ans et il y a longtemps que j'attendais le fatal télégramme. Je suis arrivé huit jours avant sa mort. Elle avait une parfaite lucidité et même une parfaite maîtrise de cette franchise qui n'appartient qu'à ceux qui vont mourir et qui, chez elle, touchait au lyrisme. Elle m'a tenu la main très longtemps et j'ai saisi toute sa chère tendresse. *Hélas ! je l'ai bien contrariée et même offensée dans ma douloureuse vie*, mais je lui ai donné aussi des maximums de joie, car elle aimait la gloire et la savourait plus que je ne l'ai jamais fait...

b) *vu par soi-même :*

... Je te demande pardon d'être un pauvre sire, très indigne de ton admiration, de ton amitié. Je suis ce que je suis sans ambition ni prétention, avec le malheur d'être sous le joug de mes dons qui m'ont interdit de faire autre chose que ce que je fais et ne m'ont pas permis de le faire plus brillamment...

c) *aphorismes :*

Envoyez-moi un tas de biographies de vous-même. Je ne puis vous envoyer les miennes, elles coûtent trop cher...

L'époque n'a plus l'esprit livresque ? Quelle chance. Je suis né trente ans trop tôt.

Ne vous faites pas d'illusions sur Montparnasse, pays du Kant, du quande iraton, de la Morgue, de la morve, de la mort aux rats. Le vrai désert d'Égypte avec chameaux etc. est Montparnasse.

Il n'y a pas d'Égypte. Il n'y a pas de Paris.

L'esprit est Dieu. Tout esprit est un prêtre. Les grands esprits (ou doubles) ont deux pointes à la mitre, comme les archevêques.

Bien que la vérité ne soit que *notre vérité*, le plancher des vaches à trouver est entre la dernière côte et le péritoine (là où gîte le Sacré-Cœur.)

II. — Quimper.

... Ici, je travaille toujours à ce livre de souvenirs ; mais j'aime à me trouver dans cette vie ville intestinale. J'entends parler du percepteur, de la cuisinière etc. ... c'est ce que j'aime le plus au monde.

Il y a des cantines pour enfants pauvres. Le fabricant n'en finit pas de fournir le fourneau. Les enfants accostent l'institutrice dans la rue, pour savoir quand le fourneau sera prêt.

Les dames de la ville se dévouent pour surveiller les enfants... mais impossible d'en trouver (des dames dévouées) de midi à deux heures ; car c'est l'heure de leur repas à elles. L'institutrice ferme donc la cantine à cette heure-là et les enfants rôdent dans la rue et le froid en proie aux accidents d'auto. On demande à l'institutrice de laisser les enfants entrer à cette heure-là sans surveillance. C'est impossible. Pourquoi ? Quand on laisse les enfants sans surveillance, il leur arrive les accidents les plus étranges ; l'un avale une épingle, l'autre se fourre un haricot dans le nez, l'autre un crayon dans l'oreille. De là des histoires. Les parents font des procès aux instituteurs qui doivent payer des indemnités souvent très fortes. Les instituteurs ont fondé, pour eux-mêmes, une caisse de secours qui paie les indemnités, à leur place.

J'aime mieux entendre parler de ça que du dernier livre de K...

... Ici, je suis tellement moi-même dans ma rue, mes arbres, mes bretons adorables et terribles, que je sens mieux. Tout collabore à moi-même. Je prends l'accent breton et mes amitiés le prennent aussi. Cet accent est affirmatif comme la terre quand elle s'oppose à la mer. Il y a des amis éloignés dans l'espace qui deviennent tout près, parce que, trempé dans mon élément, je sens mieux...

III. — « Saint-Benoît pour toujours sur Loire ».

... J'habite à St. Benoît sur Loire une petite chambre sur une cour, donnant sur un garage. Ma maigre petite rente me suffira jusqu'à la fin de mes jours et je travaillerai là, au milieu de mes livres, résigné à ce qui m'arrivera. Mais le luxe ne m'est rien, absolument rien. Je veux prier pour la France menacée de catastrophes élémentaires (entre autres). Savais-tu que le fond de l'Atlantique remonte et que les profondeurs de 3000 mètres ne sont plus que de 30 mètres ? On parle de la destruction de Paris prédite sur les peintures de la Pyramide de Chéops pour le 16 juillet 1936...

... Je me suis retiré à St. Benoît, petit pays où j'avais vécu jadis sept ans et où j'avais conservé des affections. C'est un pays dont l'immense calme est la seule beauté : plaines à l'infini, population paisible, discrète, silencieuse. Je n'y fréquente guère et, en cette saison, je ne reçois pas de visites. Mes pensées sont celles d'un retraité, à ceci près que les retraités pêchent à la ligne et que mes lignes ne sont pas du même ordre...

... Les chagrins que j'ai eu ne me sont qu'habitude et c'est parce que je renonce au monde oursin que je viens faire l'ours. *Je renonce au monde que je ne comprends pas plus qu'il ne me comprend.* Je garde mon cœur à mes amis...

... Ma santé est excellente. Je travaille doucement, sans hâte : poèmes et peinture. J'ai des amis aux environs : des poètes. Mais les différences de castes qui, en gros, paraissent vaines, dans la pratique sont des montagnes, et des abîmes. Un jeune ouvrier

très intéressant, très distingué, autodidacte. Je me lie avec lui, je lui apprends beaucoup en tous genres où il est libertaire. Tant que les choses restent en théories, on se fait des concessions. Un jour, il se vante d'avoir prêché l'union libre à sa sœur. Je m'élève là-contre et me fais traiter de bourgeois. Mais la sœur adore le frère. Elle prend un amant. La voilà à l'hôpital, mourant d'une fausse-couche ou plutôt d'un avortement. Ce n'est pas le moment de triompher. Avec un illogisme inconscient, le frère se réjouit de ce que l'amant épouse. D'ailleurs, ces gens trouvent tout cela naturel... jusqu'à un certain point. Le père se met en fureur parce que j'ai dit : « La pauvre petite... » La mère qui ignore que je sais tout me dit : « Oui ! Elle a eu une hémorragie parce qu'elle a mangé des fruits glacés ! » Le frère m'écrit : « Ma sœur est très pure... » en effet ! Voilà ce que c'est que la poésie et le zèle apostolique.

Ces gens ont failli me brouiller avec tout le clergé du Loiret en me mêlant à leurs politiques.

IV.— Poétique : « Les poèmes viennent quand ils peuvent ».

... Là où il y a la profondeur insondable, je veux dire la parole qui vient des entrailles mêmes de l'homme, il y a la beauté. Ailleurs, il n'y a que le bibelot d'art. Cette profondeur ne peut venir que de la conviction de l'amour ou de la haine. C'est l'émotion réelle, ah ! oui, réelle qui donne la profondeur de l'accent et donc de la beauté...

...Oui, je connais ces funérailles. Je voudrais recommencer tout, mais la mort ne m'en laissera pas le temps. Je vais voir ce que je peux faire. Travaille beaucoup, mais attention à la sécheresse qui va de pair avec l'excès. Attention d'attacher trop d'importance au fait de travailler, lequel n'en a **aucune**. Le seul travail qui compte est le travail sur soi-même : établir avec fidélité un carnet de correspondances entre soi et l'objet extérieur (ou les gens) ah ! voilà le vrai chaud travail. Tout travail qui n'est pas

cela ou le résultat de cela est nul et non avvenu. Temps perdu...

... Une théorie est un corset, un pont, une individualité. Elles sont toutes mauvaises, dans le cas contraire. Faire une théorie, c'est s'efforcer de se connaître soi-même et cet effort-là est bon. Ne crains pas de descendre en toi-même et même beaucoup plus profondément. Il y a une vertu chrétienne que les laïcs devraient étudier, qui est la *discrétion*. Cette vertu est applicable à tout. Elle consiste à réserver toujours quelque chose ; il ne s'agit pas de réprimer les mouvements généreux et spontanés, mais de les surveiller, de les entourer d'un certain sang-froid. En art, c'est très important ; ce n'est rien moins que le style, un léger voile, une bonne manière de dire. Mallarmé a abusé de la discrétion. Racine en est le type même. Non ! la poésie n'est pas la vie même, *la vie l'âme*. La nature est son dictionnaire ; mais la poésie est un vaste choix, un vaste choix en soi-même, quand on a eu le soin d'avoir un « soi » vaste, *intéressé à la vie même*. Laisse parler ton inconscient, mais regarde-le faire et n'aie pas peur de la goutte d'huile d'Eros sur Psyché endormie. L'éveil ou le réveil de Psyché n'est pas un mal en poésie...

... Je suis allé, ce matin, revoir le lycée de mon enfance parce que le proviseur, qui est jeune, tient à mes œuvres. J'ai été accueilli avec affection. C'est un homme bourré de vie sous une figure froide et nous avons, semble-t-il, échangé de la sympathie. Mais ce qui m'a intéressé surtout, c'est d'avoir rencontré des écoliers. Peut-on donner ce nom à des gars magnifiques et sérieux, pleins d'intelligence ? Ils ne s'intéressent qu'aux sports ! dit le Proviseur, non sans mélancolie. Cependant à St. Benoît sur Loire, je connais des jeunes gens qui lisent du Valéry et me demandent des explications. J'ai essayé d'expliquer sans me faire comprendre. Or, ayant montré du Swinburne, du Heine et de l'Apollinaire à l'un d'entre eux qui m'avait demandé d'expliquer Valéry, il m'a déclaré que cela était très beau et n'a pas demandé d'explication. Qu'en conclure sinon qu'on n'exige d'explication que de ce qui ne vous a pas séduit immédiatement ? Tout le monde n'a donc pas le droit d'être incompréhensif. Ce garçon de St. Benoît, spécialisé dans

les mathématiques, demande des explications de Valéry et se satisfait d'Apollinaire ou de Swinburne, sans ambages...

... Nous sommes à une époque de grands changements dans l'art et je crois qu'on ne peut continuer vers l'exaspération, le brillant et l'associationisme d'idées et d'images. L'humanité prend conscience d'elle-même, il faudra lui parler son langage et le poète sera celui qui le lui parlera avec grandeur. Pour moi, j'ai fait mon temps; ce qui veut dire que je suis d'un autre temps. Si j'écris encore, je n'écrirai plus qu'avec la plus grande gravité et sans recherches...

... La poésie ne peut vivre que de mots, de style, de serré de serrures.

V. — La Guerre.

Je suis désolé de te savoir hors de tes frontières, en ce moment. D'une seconde à l'autre les guerres peuvent être déclenchées entre tous les Etats du monde; les étrangers mis dans des camps de concentration, les banques fermées. C'est un danger sérieux, grave, important. Et je ne parle pas du danger d'être torpillés en mer! Rentre chez toi s'il en est temps encore. Voilà ce que je pense, ce que je te conseille. Remarque que ceci ne m'est pas une idée strictement personnelle. L'idée de guerres imminentes est celle de tous les gens qui connaissent l'état actuel du monde. Mais ce que tu ne sais pas, c'est le sort des étrangers en cas de guerre. Le courage est une belle chose, mais la prudence va très bien avec le courage... [1937].

... Merci. Je vais bien. Je suis relativement heureux à Saint Benoît. Je fais mes devoirs religieux et je ne me décourage pas de ma petite peinture, bien que comprenant chaque jour mieux ce qui serait bien et auquel je ne puis prétendre, vu mes faiblesses... Je n'ai pas été si troublé par les événements récents. *Je n'ai pas cru à la guerre, il me semble.* La guerre coûte trop cher pour qu'aucune nation ait les moyens de la faire. Un avion de chasse coûte un million et ne peut servir très longtemps. Les Russes ont dû

renoncer à leur campagne en Mandchourie et Hitler fait habilement ses conquêtes, sans coup férir. On marche vers une paix Européenne qui durera très longtemps... [1938, après Munich].

... Il faut nous attendre dans le cours des siècles à retrouver le martyr dont le sang féconde. Quant à moi, j'y suis préparé depuis longtemps et comme Juif et comme Catholique fervent. J'en parlais avant Hitler, j'en parlerai toute ma vie... [1939]¹.

VI. — «**Quelques miettes genre cornet à dés... addé**» (1936)

Place du Tertre.

Par l'agitation des jambes en maillot blanc, place du Tertre, Cocteau vole plus haut que le rez-de-chaussée. Quand je volais ainsi, en descendant les escaliers, on ne me croyait pas. Il jette en volant un regard sur moi. Il y a beaucoup plus de monde sur les chaises de jardin, place du Tertre, pour regarder la voltige ; mais en descendant la rue Ravignan, nous croisons beaucoup de poitrines brodées.

* * *

Fin du monde.

Premier résultat des séismes vus d'avion : réduite à l'état de milliers d'îlots, l'Asie Mineure garde sa forme ou prend celle d'une femme casquée.

* * *

Alors, au revoir.

Nous avons, à Guichen, une belle allée d'arbres au bord d'une rivière à l'eau d'émail. De l'autre côté de la rivière, je vis une scène

¹ Le 24 février 1944, les nazis arrêtaient Max Jacob à Saint-Benoît, et le jetaient à Drancy. Max Jacob y mourut bientôt.

effroyable. « Les gens pourraient fermer leur fenêtre pour se battre ». Un jeune homme frappait, à coups de tabouret de piano, une jeune dame décolletée. Il finit par la jeter à l'eau : « Soyez tranquille, lui-dis-je, quand elle eut été sauvée par l'assassin lui-même. Je suis témoin. Je serai votre témoin si vous divorcez. J'ai tout vu avec ma jumelle. » L'assassin était là, à côté de moi et nos trois profils étaient penchés de même. Je connaissais le gars, mais... la justice avant tout, n'est-ce pas ? « Nous ne sommes pas mariés, dit-elle, et je ne suis qu'une putain. »

Alors, au revoir... Vous serez assassinée encore plusieurs fois...

* * *

L'été est mort, mon amour est mort aussi. Le lac brille, autre soleil et, dans mon pyjama rouge, je goûte à la méditation, ce soleil.

* * *

C'est dans la montagne à robe violette et blanche que les démons décident du sort des rois.

MAX JACOB

IN MEMORIAM PAUL NIZAN

Nous publions ci-dessous deux poèmes inédits, composés par Paul Nizan dans sa jeunesse, et que nous a communiqués son ami M. Jonte. Paul Nizan, l'un des plus doués parmi les écrivains de la gauche française, fut tué au combat, en 1940. (N.d.l.R.)

GRÈVES

*Un soir d'août triomphant
le chant de l'usine en grève
a roulé comme un torrent
sur une digue qui crève*

*Mainte révolte semée
a fleuri au soleil d'août
comme les graines d'hiver
des jardins gras de fumées*

*Mais les chevaux des dragons
ont fait crouler le silence
qui s'était érigé là
comme aux matins de dimanches*

*Les las quartiers ouvriers
ont couvé pendant des jours
entre des murs sans clarté
une paix sournoise et sourde*

*Des cortèges déroulés
des chants débordant leurs rêves
des piétinements de foules
qui montaient vers le ciel nu*

*des drapeaux vainqueurs du vent
sur des ombres passionnées
furent le geste et la voix
des espoirs prenant leur vol*

*Mais leur désir de victoire
éclate sur la muraille
immobile des pouvoirs
d'un or dru héréditaire*

*comme une lame d'orage
se crève sur les jetées
étreignant la chair des vagues
jusqu'aux jours d'écroulements*

*L'ancienne moisson de bruits
a recouronné l'usine.
Bourdonnement des turbines
chants des marteaux sur les tôles*

*cris des sirènes à midi
déchirant le ciel tendu
au pavé huileux des cours
tant de pas réentendus !*

Paris, novembre 1923.

LA CATHÉDRALE

*La ronde des mois se chante
de janvier bleu à décembre.
un enfant vise le ciel,*

*le nuage qui passe ainsi
comme un vol de contrebasse
Ah mon cœur qui ne savais*

*vers quel océan fleurir
qu'attends-tu dis, qu'attends-tu ?
entends-tu sonner novembre ?*

*mon amour que vouliez-vous
quand nous entendions la nuit
dans les rivières du vent*

*sur un voyage si doux
qu'il était comme un fruit mûr ?
mon amour que de prairies*

*de villes et de montagnes
et la flèche d'un canal
et d'une trop lente voie !*

*le rire incertain du nègre
ne luira plus, je ne sais
si la femme que j'aimai*

*voudra bien voir la Grande Ourse,
si quelque chose naîtra
d'un geste de tous les jours.*

Paris, 16 novembre 23

PAUL NIZAN

DU LIGNAGE AU MÉNAGE

Il y a longtemps qu'en France les meilleurs esprits sont préoccupés du problème que pose la restauration nécessaire de la famille. L'abus du divorce, l'abaissement de la natalité sont les symptômes d'une désintégration du groupe familial aussi funeste au bonheur des individus que dangereuse pour les collectivités nationales et même pour la civilisation occidentale puisque le même phénomène se présente à peu près partout. Des travaux considérables furent entrepris en France. Le succès fut médiocre. La marge entre les réformes proposées par les organismes d'étude et les mesures prises par le législateur révèle assez l'inadaptation des conceptions d'où procédaient ces projets de réforme aux tendances actuelles que le législateur doit bien prendre en considération, surtout dans un régime politique où le pouvoir repose sur l'opinion. En faut-il un exemple ? Beaucoup de réformateurs voyaient le salut de la famille dans ce qu'ils appelaient, d'ailleurs à tort, un retour aux traditions : à savoir l'abolition de la réserve héréditaire et le droit du père de famille de disposer librement de ses biens à cause de mort ; on allait même, car on suivait Le Play, jusqu'à incriminer la règle de l'égalité dans les partages et à désirer une généralisation du droit d'aînesse que notre ancien droit lui-même n'avait cependant jamais qu'étroitement consacré. En 1938, des réformes furent apportées. Elles étaient partielles et modestes en comparaison de ces ambitions. Elles se bornaient à tempérer le droit des héritiers à la réserve en nature. Sans atténuer le principe même de la réserve héréditaire, sans même modifier la quotité de la réserve ou le principe de l'égalité des lots, elles introduisaient seulement dans nos lois, et très timidement, le système de la transmission intégrale qui permet au père de famille de léguer ou donner à l'un de ses héritiers l'entreprise familiale, agricole,

commerciale ou industrielle, même si son importance excède la quotité disponible, sauf à imposer à l'héritier choisi de remplir les autres de leurs droits en argent. Les réformateurs, réactionnaires par manque d'imagination, pensaient qu'il suffisait de revenir aux institutions anciennes pour rendre au groupe familial son ancienne cohésion, mais ils ne se demandaient pas si c'étaient les institutions qui avaient rendu forte la famille ou si, au contraire, la cohésion familiale due à d'autres facteurs n'avait pas donné naissance à ces institutions. Ils ne se demandaient même pas si ces institutions, jugées efficaces par elles-mêmes et d'ailleurs mal connues, étaient encore possibles dans un état social transformé. Le législateur, de son côté, averti des problèmes du moment, mais privé des lumières que peuvent seules donner l'érudition et la réflexion, prétendait résoudre les difficultés les plus urgentes sans chercher à se faire une doctrine sur ce que pourrait être et devenir le groupe familial dans les circonstances actuelles. Ignorant par manque de curiosité, le dogmatisme étroit des uns, l'empirisme des autres condamnaient le législateur à suivre les mœurs en restant toujours en retard, sans lui donner les moyens d'imprimer une direction à leur évolution. Les meilleures intentions étaient condamnées à la stérilité.

Demain, le programme des réformes nécessaires devra comporter le problème de la famille. Il ne faudrait pas que se renouvelât cette erreur de méthode. Elle se renouvellera si l'on ne cherche pas à prendre conscience de la forme qu'imposent au groupe familial les conditions de notre civilisation industrielle et urbaine qui connaît la concentration des industries, les moyens de communications rapides, l'assurance, l'électricité, le cinéma, les valeurs mobilières. Ici comme ailleurs, il s'agit d'imaginer les conséquences d'une révolution que le progrès des techniques a permis de réaliser dans les méthodes de production des richesses, mais dont nous n'avons pas encore su tirer toutes les conséquences dans les divers aspects des rapports entre les hommes. L'objet de ces notes est précisément de dégager certains traits caractéristiques des familles auxquelles nous appartenons, et que nous

ne voyons pas, parce qu'en cette matière les évolutions sont toujours lentes et qu'on cesse de voir les objets lorsqu'ils sont très familiers. Mais pour parer à cet aveuglement, il est utile de confronter le type de famille que nous vivons avec la famille des temps anciens. Cette confrontation enseigne qu'à un type de famille reposant sur la filiation et consolidée par la transmission du patrimoine héréditaire : le lignage, s'est substitué ou se substitue lentement, dans les temps modernes, un nouveau type de famille reposant sur le mariage et qui n'attend plus tant sa prospérité des biens reçus des morts que du produit de l'activité des vivants : le ménage.

On sait peu de chose sur les origines de notre droit familial. Cependant, ce que l'on sait des origines de notre droit criminel atteste l'étroite solidarité de la famille dans les temps anciens. Dans quelle mesure cette solidarité pour la peine et la réparation correspondait-elle à une absorption de l'individu dans la famille sous le rapport des relations entre les personnes, ou à une véritable communauté ou copropriété dans le régime des biens, qui peut le savoir ? On est réduit aux conjectures. Il importe du reste assez peu à notre objet. Sans remonter si loin, nous savons où puiser les sources de notre ancien droit familial. L'Eglise, en ces matières, revendiqua et obtint compétence législative et juridictionnelle et, avant même de formuler nos lois, sa doctrine modela nos mœurs. Or, nous savons ce qu'était son enseignement. A ne lire que l'Evangile, on a, à vrai dire, l'impression que le Christ est venu libérer l'homme d'une emprise excessive du groupe familial et lui rendre la maîtrise et la responsabilité de son destin, de son salut.¹ Le groupement familial est éphémère : « L'homme

1. Luc (I, 17) rapporte, il est vrai, que le Christ est venu « ramener le cœur des Pères vers les enfants ». Cela ne signifie pas nécessairement accroître l'autorité du groupe familial sur les individus, et sont flétries certaines assises des familles fortes. La mère de Jacques et de Jean est rabrouée lorsqu'elle exprime son ambition maternelle (Mathieu XX, 21); Jésus refuse de s'occuper d'un héritage contesté et c'est, peut-être à dessein, l'occasion qu'il choisit de condamner l'avarice (Luc XII, 13). Certes, l'Evangile proclame les vertus familiales : l'amour fraternel (Mathieu V, 22), le respect des parents (Mathieu XV, 4—Marc VII, 8 et parabole des deux fils Mathieu

quittera son père et sa mère » ; le devoir de famille est relatif : « Laisse les morts ensevelir leurs morts et suis-moi », ce qui signifie que le service de Dieu ne peut être mis en balance même avec la piété familiale. Et en dehors de paroles fort dures pour la famille on ne trouve guère dans l'Évangile que deux préceptes concernant l'organisation de la famille : le respect des parents, d'ailleurs limité, — l'indissolubilité de l'union conjugale. Mais sur la base de ces deux préceptes peuvent être construits des types de familles très divers, aussi bien la famille stable, comme l'appelle Le Play, qui convient aux mœurs patriarcales des peuples agricoles, que la famille instable plus appropriée aux besoins des peuples de chasseurs, des nomades ou des populations commerciales et industrielles de nos cités modernes. La tradition chrétienne, il est vrai, ajoutait à l'Évangile l'enseignement des apôtres, notamment de Saint Paul, et des Pères de l'Église. Mais les règles religieuses ou morales ne suffirent pas à définir le groupe familial et à lui donner ses traits caractéristiques ; à côté d'elles, il faut tenir compte des

XXI, 28). Mais on ne sait si l'amour fraternel est d'une autre nature que l'amour dû au prochain et, parmi les vertus, le respect des parents figure au rang des subordonnées. L'autorité des parents est éphémère, comme le groupe familial lui-même : « L'homme quittera son père et sa mère » (Luc XVI, 18 — Mathieu XIX, 4 — Marc X, 4 et s.) et combien révélateur de la caducité de l'autorité paternelle est le récit de la vocation de Jacques et de Jean (Mathieu, IV, 22 — Marc I, 19) ! Ils ravaudaient des filets avec leur père Zébédée quand Jésus les convia à le suivre. Ni les fils, ni Jésus ne s'adressent à Zébédée pour obtenir congé et, sans un mot d'explication ou d'adieu, Jacques et Jean partent, laissant leur père continuer seul l'ouvrage. Ils étaient maîtres de leur destin. Les liens de famille ne doivent l'emporter sur le soin du salut : un disciple à qui Jésus a dit de le suivre demande un délai : « Laisse-moi d'abord ensevelir mon père ». N'est-ce pas une œuvre de miséricorde d'ensevelir les morts, et quand le mort est notre père, n'est-ce pas un devoir ? Mais le Royaume de Dieu ne souffre pas patience. Jésus intime l'ordre : « Laisse les morts ensevelir leurs morts et suis-moi » (Mathieu VIII, 21 — Luc IX, 59 à 62). Jésus lui-même n'avait-il pas prêché d'exemple, donnant dans son comportement vis-à-vis de sa mère la prépondérance à sa mission sur les devoirs de piété filiale. A douze ans, gourmandé par Joseph et Marie qui le cherchaient vainement pendant qu'ils s'entretenaient avec les Docteurs, il répond : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? » (Luc II, 49). C'est que, même au temps de son plein exercice, l'autorité paternelle n'est pas une puissance discrétionnaire conférée par la nature et confirmée par Dieu, mais une mesure de protection ordonnée au bien de celui sur qui elle s'étend et qui le laisse lui-même responsable de son salut. Aussi doit-elle disparaître quand cette protection cesse d'être nécessaire : à la première manifestation de sa vie publique, aux noces de Cana, Jésus le signifie à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? »

données sociales ou même politiques ou, si l'on veut, de la forme que les circonstances politiques, économiques, tendaient à donner au groupe familial. Or, dans la grande détresse du Moyen-Age, lorsque partout s'écroulait l'autorité, que l'Etat était sans force pour lutter contre l'invasion des Barbares, qu'il ne lui était même pas possible d'empêcher les rivalités entre voisins de dégénérer en guerres privées, lorsque partout le désordre et la guerre, rendant incertaines les voies de communication, paralysaient le commerce, les populations ne purent compter pour vivre que sur le travail de la terre et durent se grouper en communautés assez étroites, réunies sous la protection des barons. Dans la solidité de la famille, il fallut trouver la protection que l'Etat ne pouvait assurer, — et les hommes, comme ils s'accommodaient dans le domaine politique de la servitude, s'attachant comme serfs à la terre pourvu que leur vie fût assurée, ainsi acceptaient dans la famille et demandaient même une forte autorité au prix de leur indépendance. Ils renonçaient au pouvoir, pour chacun, de choi-

(Jean II, 4). Femme, dit-il, et non pas mère, et si le mot déjà n'était pas assez clair: « qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ». La parenté, n'est-ce donc rien ? Voici qui laisse pressentir l'enseignement du Maître: « N'appellez personne sur la terre votre père, car un seul est votre père : celui qui est dans les cieux » (Mathieu XXIII, 9) et lorsque la mère et les frères de Jésus, ayant appris sa prédication, vinrent pour l'arracher à sa mission, à quelqu'un qui lui disait la présence de sa mère, il répondit : « Qui est ma mère, qui sont mes frères? » Puis étendant la main sur ceux qui le suivaient: « Voici ma mère et mes frères, car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon père, ma sœur et ma mère. » (Mathieu XII, 46 — Marc III, 21 et 31 — Luc VIII, 19). Les liens du sang ne doivent pas l'emporter sur la voix de Dieu. C'est pourquoi Jésus annonce qu'il vient jeter la division dans les familles (Mathieu X, 34 — Luc XII, 49 — comp. Mathieu X, 21) et promet récompense à qui, en son nom, aura quitté dans ce siècle des maisons, des frères, des sœurs, des enfants, des terres (Marc X, 28 — et Mathieu XIX, 29 donne la même version ajoutant seulement « ou sa femme »). Le texte est surprenant qui place la famille sur le même plan que les biens matériels : les maisons et les terres. Il reste toutefois rassurant puisqu'il promet récompense à qui pratiquera la vertu singulière de se détacher de sa famille ou de ses biens pour l'affaire de son salut. Mais cette version n'est pas unanime. Luc a entendu autrement l'avertissement de Jésus (XIV, 26) : « Si quelqu'un vient à moi et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » Il ne s'agit plus de récompenser le détachement. Le précepte est catégorique : il ne peut être mon disciple et ce précepte est de haïr ses proches, comme si Jésus voulait dénoncer combien l'affection naturelle que l'on porte aux siens peut se corrompre et combien certaines formes du sentiment familial peuvent contrarier l'idéal évangélique.

sir et de suivre sa destinée terrestre, pourvu qu'il ne restât pas isolé dans un monde si rude que, laissé à lui seul, l'individu n'aurait pu subsister. Partout le besoin d'association se faisait sentir au point qu'il suffisait de vivre an et jour au même pot et feu pour que, sans convention expresse et sans écrit, fût présumée l'existence d'une convention d'association : la société taisible. Que dans la famille ait prévalu aussi ce besoin d'association, on n'en saurait douter. Un historien nous dit que, dans le haut Moyen-Age, devaient être très fréquentes les communautés familiales groupant les enfants mariés restant sous l'autorité des parents encore vivants et, même après la mort des parents, des ménages de frères et sœurs ou de collatéraux plus éloignés. « Ces communautés plus ou moins étendues répondaient à des données naturelles aussi bien qu'aux conditions économiques d'une époque difficile et en pleine stagnation ; la tenure exploitée pour le seigneur ou le bien venu des ancêtres constituait l'assiette matérielle de ces communautés ; il s'agissait de l'exploiter le mieux possible avec des bras nombreux suppléant aux insuffisances de l'outillage, et d'en tirer une subsistance assurée, quoique médiocre, pour la famille entière. Les circonstances générales n'engageaient guère les enfants à quitter la terre familiale, les villes végétaient, l'industrie était rudimentaire, l'ère des grands défrichements n'était pas ouverte ; dans ces conditions, la famille fortement constituée restait le grand refuge ». La famille, c'est la mesnie, c'est un ensemble de ménages, ce n'est même pas l'ensemble des personnes du même sang. Sait-on qu'au XIII^{ème} siècle les enfants dotés et établis ne viennent pas à la succession de leurs parents en concours avec les autres enfants ? Qu'est-ce à dire sinon que le lien de fait créé par la participation à l'effort commun l'emporte sur le lien du sang. Certes, il peut paraître excessif d'opposer ainsi l'idée d'un lien de fait à celle d'un lien du sang, puisqu'en réalité les communautés familiales s'étaient formées elles-mêmes entre personnes nées d'un même auteur et reposaient donc tout autant sur la communauté de sang que sur la volonté de mener vie commune. Mais ce trait révèle assez qu'à cette époque l'idée de lien du sang ne l'avait pas encore emporté.

Elle l'allait faire bientôt et, ce germe se développant, le système féodal se prolongeant dans les conceptions nobiliaires, l'idée de lignage allait bientôt se dégager. On sent comment elle se traduira. Sautons quelques siècles et voyons ce qu'est devenue la famille dans l'Ancien Régime. Exclusivement basée sur la communauté de sang, elle ne comprend que les personnes issues les unes des autres, elle repose sur la filiation qui est un événement fatal, non sur le mariage qui est un acte volontaire. C'est la naissance qui fait la parenté, le mariage fait seulement l'alliance. Aussi, notre ancien droit répugne-t-il à l'adoption; il ne conçoit pas qu'un acte de volonté puisse forcer la nature. Pour exprimer une idée, il est vrai différente, c'était une maxime commune du Royaume que « Dieu seul fait l'héritier ». La naissance fait la parenté. Quant au mariage, il reste une institution subordonnée, il n'intervient que pour donner à la filiation sa preuve (*pater is est*) et son caractère. Si étendue que soit la famille, elle ne comprend pas le conjoint; mari et femme sont et restent de familles différentes. Voilà le lignage.

Il exprime la conviction qu'il existe une solidarité entre les générations et, au même moment, entre les membres de la famille. Le mérite et la gloire, comme la noblesse, se transmettent de génération en génération et se partagent, comme se transmettent et se partagent la faute et la honte, comme se transmet et se partage le nom, emblème et symbole du lignage. L'individu dès lors s'efface, il n'est plus qu'un élément de la famille dans laquelle il s'intègre. C'est le chaînon d'une suite ininterrompue de générations, le trait d'union qui relie les ancêtres aux descendants. Le prestige de la famille, entité stable et durable, est transcendant aux préférences individuelles, car l'individu vient supporter pour un temps le nom qui, lui, est perdurable. Il s'ensuit que l'individu perd la maîtrise de son propre destin, la responsabilité de son salut, ou, du moins, il n'a cette maîtrise et cette responsabilité que sous réserve du pouvoir éminent du lignage sur la personne et sur les biens.

Certes, ce sont les individus, non les familles, qui possèdent,

mais ils ne possèdent les biens, et les plus importants d'entre eux dans une nation agricole et paysanne, les immeubles — que pour les transmettre comme ils les ont reçus. Le lignage conserve sur les biens venus de lui une sorte de domaine éminent parce qu'ils sont l'assiette patrimoniale de la famille, qu'ils soutiennent la splendeur du nom, qu'ils donnent l'éclat aux bonnes familles. D'où la préoccupation constante de notre ancien droit de conserver les biens dans la famille. C'est d'elle que procède la distinction fondamentale des propres et des acquêts, qui domine tout notre ancien droit des successions et des régimes matrimoniaux. C'est elle encore qui explique toutes les mesures tendant à protéger le patrimoine familial par les entraves apportées à la disposition des biens, c'est elle qui a suggéré la méfiance traditionnelle à l'égard des testaments et des donations, la faveur réservée aux seules libéralités contenues dans le contrat de mariage parce qu'elles étaient l'œuvre non des individus, mais des familles. C'est sous son inspiration que le patrimoine est défendu contre le morcellement par les privilèges d'aînesse et de masculinité, ou par la pratique des renonciations anticipées aux successions et des vocations religieuses forcées; qu'il est préservé contre les dissipations par les inaliénabilités volontaires : l'inaliénabilité de la dot ou des biens grevés de substitution. Mais où le droit de la famille sur les biens s'exprime avec le plus de netteté, c'est peut-être dans le retrait lignager, qui autorise la famille à s'emparer d'un bien venu d'elle si son actuel détenteur s'avise de l'aliéner et, plus encore, dans l'intransigeante exclusion du conjoint de la succession. La succession, c'est affaire de famille, le conjoint n'y a donc point de part. C'est assez qu'il retienne sa part dans les économies par le jeu de la communauté ou, s'il s'agit de la femme qui ne peut travailler pour vivre, qu'elle trouve dans son douaire un droit viager qui lui permette de soutenir son rang sans rien ôter aux lignagers, héritiers du sang, de la substance du patrimoine familial. Mais à quoi servirait-il que la femme fût écartée de la succession de son mari si elle pouvait encore prendre dans la succession de ses enfants les biens qu'il ont reçus de leur père ? Il faut donc qu'elle soit exclue, et parce

que dans nos provinces méridionales on avait suivi le droit de Justinien qui appelait la mère à la succession de ses enfants, les protestations s'élèvent et l'Edit de Saint-Maur, en 1567, appelé Edit des Mères, condamne cette pratique. En quels termes ! Le préambule de cet édit reproche à cette coutume d'être « cause d'une infinité de procès et qui, pis est, de la perte et destruction des bonnes maisons et anciennes familles ». Et il ajoute : « Et voit-on souvent advenir que les mères, après le décès de leurs maris, *emportent* le bien des maisons où elles ont été mariées, vivant encore l'aïeul paternel et oncles ou *autres portant le nom* et les armes de la dite maison, qui est une douleur insupportable ».

Voici comment le lignage affirme son droit sur les biens. Il prétend aussi régenter les personnes et leur imposer leur destinée terrestre. L'intérêt de la famille postule des vocations religieuses pour éviter le morcellement des héritages ; l'entrée dans les ordres ne sera donc pas affaire de libre choix. Les mariages eux-mêmes s'ordonneront d'après les intérêts et le prestige des familles, non d'après les inclinations individuelles. Le mariage n'est plus l'union de deux personnes pour la formation d'une famille nouvelle, c'est l'alliance de deux maisons. Ah ! certes, les traditions féodales et nobiliaires se heurtaient ici aux traditions et aux enseignements de l'Eglise, et des querelles s'élevèrent entre légistes et canonistes sur la nécessité du consentement de la famille au mariage. L'Eglise l'emporta dans les textes, mais dans les mœurs ? La famille avait assez de moyens pour faire prévaloir sa volonté. Les parents, les lignagers, tiennent les biens qui formeront l'assiette patrimoniale du ménage, et, faute d'avoir à exprimer leur volonté dans le mariage même, ils la manifestent dans le contrat de mariage, pacte de famille et condition préalable du mariage. L'autorité des parents n'avait même besoin ni d'une consécration juridique, ni de ces moyens. Elle n'était pas contestée.

Au temps de la Renaissance, le vieux Pasquier exprimait le sentiment général lorsqu'il disait : « Les vraies images de Dieu sur la terre sont les pères et mères envers leurs enfants. » Ils le faisaient bien voir. Leur Providence s'exerçait surtout lors du

mariage, qu'ils organisaient évidemment pour le bien de l'enfant, mais pour le bien tel qu'ils l'entendaient. Leur sollicitude ne souffrait alors ni contradiction ni retard. Elle contrariait parfois les intéressés, elle pouvait tenter leur patience, elle ne décourageait pas leur soumission. A Lisette qui s'étonne : « Vous épouserez donc Monsieur Damis ? » Angélique, dans *l'Ecole des Mères*, répond avec vivacité : « Moi, l'épouser ? Je t'assure que non, c'est bien assez qu'il m'épouse. » Voilà toute son audace, elle est charmante ; la sagace Lisette n'en est pas dupe : « Vous n'en serez pas moins sa femme. » Et, de fait, il suffit que Madame Argante interpelle sa fille : « Vous voyez, ma fille, ce que je fais aujourd'hui pour vous. Ne tenez-vous pas compte à ma tendresse du mariage avantageux que je vous procure ? » pour que la jeune Angélique fasse sa soumission : « Je ferai tout ce qu'il vous plaira, ma mère. » Et c'est à la comédie, où la bravoure ne coûte guère ; qu'était-ce donc dans la réalité ? Le récit, par Restif de la Bretonne, du mariage de son père en porte témoignage. Il raconte comment son père, alors âgé de 21 ans et travaillant à Paris, avait été remarqué pour ses sérieuses qualités par un riche négociant qui l'aurait voulu pour gendre. Il le reçoit et, sous les yeux des parents de la jeune fille, se dessine l'idylle la plus ingénue et la plus touchante. La méfiance du vieux Restif s'éveille, le jeune homme est rappelé d'urgence pour recueillir les dernières volontés de son père que, par feintise, on lui présente comme gravement malade. Partagé entre l'inquiétude et la joie de son amour, il arrive pour apprendre, par un domestique envoyé à sa rencontre, que son père se porte bien et l'attend dans un village voisin.

« Au milieu d'une chénevière, à l'entrée du bourg, étaient trois filles, épaisses, l'air hommasse, qui cueillaient le chanvre : leur activité, leur ardeur au travail, leur force à transporter les masses, étonnèrent Edmond. Il dit à Touslesjours : — « Elles ne sont pas belles ; mais cela fera de bonnes ménagères. »

« En entrant chez Thomas Dondaine, Edmond y trouva son père. Au bout de trois ans, il fut reçu avec la sévérité accoutumée.

« — Vous vous êtes fait bien attendre, mon fils ! — La nouvelle de votre maladie m'a saisi, mon cher père. — Je veux croire qu'il n'y avait pas d'autre motif. — Celui-là était bien suffisant ; et je bénis le ciel de vous voir en pleine santé. — Et fort gai », dit Thomas Dondaine... « Mais, compère, voilà un fils bien damoiseau, pour labourer nos champs pierreux ! — On va quitter tout cela. »

Il est impossible de rendre le grossier langage de Thomas ; le patois de ce pays répondant à l'âpreté du sol et à la figure des hommes.

« — Je vous ai mandé pour vous marier, mon fils. Au lieu des coquettes perfides et corrompues des villes, je vous donne une fille vertueuse, qui ne chérira que son mari : vous auriez peut-être eu plus de goût pour une jolie porteuse de fontanges ; mais je vous défends d'y songer, et ne veux pas recevoir de votre part la moindre objection ; ou ma malédiction est toute prête. — Je n'ai pas encore demandé comment se porte ma mère ? » répondit Edmond en tremblant. — « M'obéir doit être votre première pensée. Pour votre mère, elle se porte bien et compte sur votre obéissance à nos volontés. Je vous parle ainsi, parce que vous n'avez pas encore vu celle que je vous destine, avec la grâce du compère qui a bien voulu, par amitié pour moi, vous agréer pour gendre, avant même de savoir si vous lui conviendrez. — Que c'est bien parler ça ! » dit Thomas... « Allons, femme ! » dit-il à son épouse, courez chercher vos filles qui sont à la chénevière, et qu'elles viennent tout de suite... Mon garçon, tu as chaud et tu dois avoir bon appétit, sans parler de la soif. » Il voulut verser un verre de vin à Edmond. Mais ce jeune Bourguignon n'en avait pas encore bu ; suivant l'usage d'alors, ni la jeunesse, ni les femmes ne buaient de vin ; les mères de famille, passé quarante ans, rougissaient un peu leur eau ; auparavant, même en couches, elles ne goûtaient pas de vin. Edmond remercia.

« — Donnez-lui du lait », dit son père ; « il le préfère au vin ».

Comme Edmond achevait de boire, les trois filles de Thomas Dondaine entrèrent avec leur mère. Marie, la cadette et la seule

qui fût à marier, était la moins aimable de figure ; mais sa physiologie annonçait la bonté, Quel changement pour Edmond ! Son père le présenta lui-même à Marie, comme celui qui dans trois jours devait être son mari, car les préparatifs étaient faits. Cette fille modeste rougit, et, quoiqu'elle trouvât son futur à son gré, elle dit à son père :

« — Mon cher père, c'est bien tôt : non que j'aie rien à vous objecter contre ce jeune homme sage et estimé de tout le monde ; mais encore faudrait-il se connaître, et qu'il sût du moins, lui, si je lui conviendrais ; l'obéissance, à mon égard, doit m'interdire toute réflexion dès qu'un père a parlé ; mais je crois que pour l'homme il n'en est pas tout de même. »

Un *Taisez-vous*, durement prononcé, fut la réponse de Thomas.

« — Vous entendez nos volontés ? » dit Pierre à son fils. — « Oui, mon père. — Je ne veux point d'obstacles. — Mon père, je serais bien malheureux et bien indigne d'être moi-même père un jour si j'apportais de la résistance dans une occasion comme celle-ci, qui est le plus haut et le suprême exercice de la puissance des pères ; à la mort, comme à la vie, je vous obéirai, ainsi qu'à ma digne mère. Commandez, et ne vous embarrassez pas du reste ; car il n'est pas possible que vous ne soyez pas obéi. »

Tout ceci n'était ni sans mérite ni sans noblesse, et cette forte organisation de la famille n'a pas peu contribué à la grandeur de la France. Mais cette organisation de la famille correspondait à une civilisation agricole et paysanne, à laquelle il n'est plus possible, ni même désirable, de revenir. La révolution industrielle a modifié aussi bien la composition des fortunes que les conditions mêmes de la vie, et tous ces facteurs ont joué dans le sens d'un fractionnement du groupe familial.

Autrefois, les fortunes étaient principalement, sinon exclusivement, composées d'immeubles dont on ne se défaisait pas ; et comme les immeubles qui en formaient la substance, les fortunes étaient stables. Aujourd'hui, il y a les assurances et surtout les furtives valeurs mobilières qui se dissimulent un moment dans les portefeuilles, attendant d'être vendues et remplacées par d'autres.

Comment l'idée de conserver les biens dans la famille subsisterait-elle ? De fait, l'attachement aux biens considérés dans leur individualité s'efface, il ne reste plus que la considération de leur valeur pécuniaire. Le riche autrefois était celui qui avait de la fortune, c'est actuellement celui qui a de l'argent. L'argent dont on jouit en en disposant. On ne songe plus à conserver les biens ; aussi n'est-ce plus en nature, mais en valeur que l'enfant doté doit rapporter à la succession de son père les biens qu'il a reçus de lui. On ne lui en impose pas la conservation, il est entendu qu'on a des biens pour en disposer et que les fortunes se transforment. Les fortunes se transforment, elles s'effritent aussi : la dévalorisation des monnaies, l'augmentation constante des droits de mutation et des impôts amputent, de génération en génération, la fortune acquise. Le souci de conserver le patrimoine familial pour les arrières-neveux s'estompe. Les lignagers ne peuvent plus monter la garde autour des biens venus du lignage. Dans cette incessante altération des fortunes, comment discerneraient-ils l'origine des biens ? Les prérogatives patrimoniales du lignage s'oblitérent, parce que la composition des patrimoines a changé.

La composition des patrimoines a changé ; les conditions de vie aussi se sont transformées. Les populations ont émigré des campagnes vers les villes (elles-mêmes de plus en plus denses). Or, les conditions de la vie rustique encourageaient la formation de communautés familiales assez nombreuses pour satisfaire aux tâches de l'exploitation d'un domaine sur lequel chacun pouvait trouver une nourriture frugale, mais assurée. La difficulté du logement, la rareté du service domestique, le coût de la nourriture dans les villes imposent au contraire le fractionnement du groupe familial qui se resserre et se réduit au noyau élémentaire : les personnes qui, par nécessité, vivent ensemble : les époux et ceux des enfants qui ont encore besoin du soutien des parents. Le groupe familial devient plus étroit, il devient en même temps plus fragile et éphémère. Il se dissocie dès que les enfants deviennent économiquement indépendants. Les facilités de communication accentuent encore cette dissociation, cette dispersion de la famille, car

les hommes hésitent moins à s'éloigner pour chercher leur subsistance lorsqu'ils savent qu'ils pourront facilement revenir. Le tout s'est produit en un temps très bref. Je sais une famille dont, il y a un demi-siècle à peine, les dix enfants se sont établis à quelques dizaines de kilomètres du toit paternel, à l'exception d'un seul que les hasards d'une carrière militaire avaient appelé dans les deux hémisphères. L'un eut lui-même sept enfants. Des quatre qui étaient mariés à la veille de la guerre, trois se trouvaient hors d'Europe. Certes, l'éloignement ne rompt pas les liens d'affection parce qu'ils sont naturels, mais il met en lumière l'indépendance économique des membres de la même famille, il atténue aussi le sentiment de leur solidarité. La dépendance économique, la solidarité n'existent aujourd'hui qu'entre les époux et les enfants tant qu'ils restent à leur charge, c'est à dire dans le ménage. Ainsi s'accomplit la parole évangélique : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse. » Il forme avec elle une famille ; la famille aujourd'hui, c'est le ménage. Y figure au premier chef le conjoint qui en était autrefois exclu avec tant d'intransigeance.

Pour ma part, j'avoue ne pas voir en quoi cette conception est inférieure à l'ancienne conception du lignage. Certes, elle est loin de moi, la pensée de nier ce que les nations peuvent trouver de vigueur et de santé, les individus, de sauvegarde, dans cet attachement aux traditions qu'exprime l'idée de lignage. Mais il y a autre chose dans la conception du lignage qu'une raisonnable fidélité aux traditions. Je crois y discerner aussi des germes de déviation et d'erreur.

En établissant la famille exclusivement sur la communauté de sang, la conception du lignage fait prévaloir, dans la constitution de la famille, un élément matériel et en quelque sorte fatal : la filiation, sur l'élément volontaire et l'acte de libre choix qu'est le mariage et, par là, glorifiant le sang, elle risque d'introduire dans le sentiment de la famille une sorte de mauvais orgueil et certaines perversions inhérentes à l'exaltation de la race. Elle invite les hommes à prendre conscience d'eux-mêmes dans ce qui, dès leur origine, les sépare, non dans ce qui les rend semblables aux autres hommes et tous frères. Benda rapporte un trait où chacun peut

reconnaître un accent de vérité et déceler le danger qu'ici je dénonce. Une dame, raconte-t-il, disait à sa fille : « Ton mari se conduit envers toi si indignement que, si tu le trompais, je te pardonnerais. — Ah! s'écrie sa belle-fille qui avait aussi à se plaindre de son époux, je suis heureuse, maman, de voir votre indulgence. — Pardon, dit vivement la vieille dame, toi je ne te le permet pas. » Cette réaction est bien dans la tradition que j'ai analysée en ce qu'elle oppose la famille à ceux qui viennent du dehors et traite le conjoint comme étranger au groupe familial.

J'entends que cet esprit de famille contient et atténue les égoïsmes individuels, mais l'égoïsme et l'orgueil ne deviennent pas charité lorsque de l'individu ils sont transposés au groupe; ils n'en sont même souvent que plus pernicieux en ce que l'on est tenté de les tenir alors pour sacrés.

Ce trait révèle le danger d'une seconde déviation dont l'idée de lignage contient le germe. Elle retient l'attention sur la permanence de la famille et invite à penser que, dans l'ordre des fins, la famille l'emporte sur l'individu puisqu'elle demeure lorsque l'individu tombe. Elle suggère que l'individu « appartient » à la famille qui a sur lui des droits. Et il est vrai que l'appartenance à une famille crée des devoirs à l'individu, mais ces devoirs l'obligent vis-à-vis des autres membres de la famille qui forment, au premier chef, son prochain, ou vis-à-vis de lui même (« noblesse oblige ») mais non vis-à-vis du groupe familial considéré comme réalité transcendante à l'individu. Et pourtant, c'est à partir de cette idée que le groupe familial a prétendu gouverner la destinée des individus, leur imposant, dans l'intérêt du groupe, soit une vie religieuse et un renoncement auxquels ils ne se sentaient pas appelés, soit des unions profitables au groupe, mais qui ne convenaient pas aux personnes. Il y avait là, il y a là, car ceci n'a pas complètement disparu, une déviation que nous n'aurions pas connue si notre Moyen-Age avait conservé la tradition chrétienne exempte de tout alliage et n'y avait mêlé des conceptions féodales dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne sont pas purement évangéliques.

L'idée et le terme de lignage contiennent enfin une idée fausse. Le mot fait image, il évoque la continuité de la famille qu'il représente par le graphique d'une ligne verticale ; l'individu, chaînon dans la suite des générations, relie les ascendants aux descendants, comme le nom, symbole du lignage, se transmet de père en fils. De père en fils ? Mais que devient la mère dans le système ? L'enfant n'a-t-il pas communauté de sang avec sa mère ? La théorie des groupes sanguins l'affirme, mais la notion de lignage n'est pas une notion scientifique, elle repose sur le préjugé, non sur l'observation rigoureuse. Ah ! certes, on n'avoue pas cette suprématie de la parenté paternelle ; elle est inconsciemment dans les pensées et parfois se trahit, comme il arrive que les pas dans les marais révèlent l'eau, là où l'œil ne la discerne pas. Remontons aux origines, elle se montre alors naïvement. La chanson d'Aymeri de Narbonne nous en fournit un exemple entre mille. Aymeri tient sa cour et, décourageant ses fils de compter sur sa succession, leur distribue fiefs et titres qu'il n'a pas pour leur signifier qu'ils ne doivent rien espérer que de leur prouesse. Barons et bourgeois se retirent à grand deuil. C'est le moment que Dame Ermanjart au clair visage attendait : elle se laisse aller au désespoir, elle se tord les mains, s'arrache les cheveux, déchire son manteau d'hermine et fait remontrance à son seigneur que c'est folie de congédier ses fils ; que fera-t-il lorsque les Sarrazins, apprenant qu'il a éloigné sa mesnie, viendront le dépouiller ? Aymeri l'entend, change de couleur, hausse le poing et frappe Ermanjart d'un coup si rude qu'il la renverse sur le marbre. Un des fils alors se dresse contre son père. Mais la dame se relève et dit sage parole : « Sire Aymeri, que Dieu, qui fit le ciel et la rosée, bénisse le bras qui m'a si bien rappelée à ce que je suis. Je l'ai bien éprouvé que votre vigueur n'est pas éteinte. Ce que j'ai dit était folie et démesure, ceux-ci sont vos fils, je ne suis que leur mère. » Ah ! le Moyen-Age a bien suivi les préceptes de Saint Paul qui, à l'enseignement de Jésus, avait ajouté l'injonction que les femmes soient soumises à leurs maris. Mais peut-on plus ouvertement reconnaître la supériorité du lien de paternité sur la maternité : « Ceux-ci sont vos fils, je ne suis que

leur mère » ? Et combien de fois, dans les *Chansons*, pouvons-nous voir Aymeri ou d'autres barons rire de joie au récit des exploits de leurs fils et, se tournant vers leur dame assise à leur côté, lui dire : « Dame, je sais maintenant que celui-là est bien mon fils, il ressemble à mon lignage. » L'idée que les enfants pouvaient tenir leur prouesse de leur ascendance maternelle ne les effleure même pas. L'idée, du reste, a persisté. Le préambule de l'Edit des Mères ne signifie-t-il pas que la mère, dans la succession de son fils, doit céder le pas aux oncles ou autres portant le nom et les armes de la maison, car ils sont les cousins et qu'elle n'est que la mère ? Et aujourd'hui encore, notre langage ne trahit-il pas le même préjugé quand il qualifie de consanguins les seuls frères nés du même père ?

Cette suprématie de la parenté paternelle est bien dans l'idée de lignage, mais ce n'est pas l'erreur la plus grave dont elle contienne le germe. Car, contrairement à ce qu'impliquent l'idée et l'image par quoi elle s'exprime, l'individu n'est pas la suite, le prolongement de ceux qui, avant lui, ont porté le nom, il est une personne distincte, un produit nouveau. L'enfant ne prolonge pas son père, il ne prolonge pas sa mère, encore moins pourrait-on dire qu'il prolonge plutôt l'un que l'autre. Il ne les prolonge pas, il les combine, comme on le voit dans son visage et son comportement, où se mêlent les traits et les manières qu'il a empruntés à l'un et à l'autre. Il plaît pourtant aux hommes de croire qu'ils se prolongent dans leurs enfants, parce qu'ils ont horreur de la mort et qu'il les flatte de penser qu'ils ne disparaîtront pas complètement. Mais cela n'est pas vrai, l'enfant ne prolonge pas ses parents, il n'est pas l'élément d'une lignée. Au plus pourrait-on dire qu'il est à l'intersection de deux lignes, car il n'appartient pas plus à la ligne paternelle qu'à la ligne maternelle; il en était de même de chacun de ses parents, en sorte qu'en vérité il ne continue rien, toutes les lignes convergent vers lui, il est proprement un aboutissement. Un aboutissement et un point de départ, puisque lui-même, en s'unissant à son conjoint, engendrera de nouvelles combinaisons. S'il fallait de cette incessante succession de fins et de recommence-

ments donner une représentation graphique, je verrais plutôt des lignes qui continuellement se brisent et j'évoquerais l'image d'une grille. Mais pourquoi faut-il que, pour représenter la famille, on ne songe jamais qu'aux cellules, chaînes et grilles, qui toutes suggèrent la perte de la liberté ? La moindre rigueur exigeait donc, si l'on voulait fonder la famille sur la communauté de sang ou d'origine, qu'on la restreignît aux seuls frères et sœurs germains, qui tous, mais eux seulement, procèdent des mêmes convergences. Mais ce n'est pas le sang, ce n'est pas la race qui font les familles, c'est la volonté et le devoir de mener vie commune pour s'aider mutuellement à accomplir son destin. On revient à la conception originelle, à cela près que seuls aujourd'hui vivent au même feu les époux et leurs enfants non encore établis. La famille reste toujours le ménage; le ménage simplement s'est restreint.

N'est-ce pas là le sens de l'enseignement sur lequel nos traditions familiales se sont formées : l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à son épouse. Ainsi, le groupe familial doit se dissocier pour permettre à chacun de suivre sa voie. Mais il ne se dissociera pas complètement : Ils formeront une seule chair ; il n'est d'autre stabilité dans la famille que celle du mariage : que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni.

On se méprendrait à croire que cet enseignement ait été étouffé sous l'apport de conceptions différentes. C'est au contraire une tradition constante qu'en France à toute union nouvelle correspond un nouveau ménage, un nouveau noyau familial. Les époux ne dépendent plus, quel que soit leur âge, d'aucune puissance paternelle : le mariage émancipe. Ne voit-on pas le vieux Restif, lorsqu'il rentre chez lui avec son fils après le souper qui a scellé les fiançailles, s'attendrir et lui dire, après tant de dures paroles : « Mon cher Edme, mon cher fils, te voilà prêt à entrer dans le mariage... Une fois marié, tu es mon ami, mon égal, nous ne serons plus père et fils que par un plus tendre attachement, une plus grande indulgence l'un pour l'autre. » C'est qu'il n'est d'autorité que dans le ménage, l'aïeul n'a autorité ni sur ses enfants mariés, ni sur leur descendance.

Avec le mariage, le pouvoir du lignage sur la personne s'épuise. Le code civil retardait, pour les hommes, la majorité matrimoniale jusqu'à 25 ans; à tout âge il imposait la consultation des parents pour le mariage, reconnaissait aux ascendants un droit arbitraire d'opposition au mariage. Voilà ce qui, après la tourmente révolutionnaire, restait du droit du lignage de se défendre contre les intrusions qui lui semblaient indésirables. Aussi, les exigences du code étaient-elles plus lourdes pour le mariage des jeunes gens que pour celui des jeunes filles. La femme porte le nom du mari, le lignage du fiancé était plus intéressé à exercer son contrôle. De ce droit du lignage, il n'existe plus de traces aujourd'hui. Chacun est maître de son destin, il choisit librement, pourvu qu'il ait assez de discernement. Est-il trop jeune, il lui suffit d'obtenir l'approbation de ceux que la nature et la loi lui ont donnés pour guides. Aussi bien, n'y a-t-il pas à distinguer entre jeunes gens et jeunes filles; ils ont le même besoin de protection; ils ont aussi les mêmes franchises: la majorité pour tous a été abaissée à 21 ans comme pour tous les actes de la vie civile. Les majeurs sont dispensés de consulter les parents pour le mariage, la procédure qu'on appelait contradictoirement les sommations respectueuses a été abolie parce que, privée de sanction effective, elle restait seulement la trace d'une puissance disparue. Le droit arbitraire des parents de s'opposer au mariage a été supprimé, et lorsque l'autorisation des parents est encore requise, il suffit du consentement de l'un malgré l'opposition de l'autre; la loi, dans une formule paradoxale, affirme: « le dissentiment vaut consentement ».

Le droit du lignage sur les biens se maintient encore; nos régimes matrimoniaux, notre droit des successions en sont encore imprégnés. Mais il y a des signes qu'ici encore les idées nouvelles travaillent, elles ont plus de peine à s'affirmer, car, de toutes les parties du droit, ces matières sont peut-être celles où la construction technique est la plus solidement élaborée. Elles y parviendront sans doute. Il est nécessaire qu'elles y parviennent, non pas qu'elles soient bonnes parce qu'elles sont nouvelles. La nouveauté n'est pas pour les institutions un gage d'excellence et de

durée. « Le nouveau est essentiellement périssable », disait Valéry. Le gage de leur durée se trouve en ce qu'elles combinent le plus neuf et le plus ancien.

JEAN CHEVALLIER

REMARQUES SUR LES ARTS PLASTIQUES

L'INCARNATION : MYSTÈRE GREC

Un temple grec est une œuvre parfaite : les proportions, les formes, les vides et les pleins s'y combinent de telle sorte que le regard ni l'esprit ne peuvent désirer une harmonie plus juste ou plus délicate. Si je regarde le Parthénon, ma vue est comblée autant que mon âme est satisfaite ; mes moindres désirs à l'avance prévenus et exaucés trouvent dans la pierre la réponse qui les endort et les contente.

Si je regarde une cathédrale, je sens mon âme peu à peu qui m'échappe et fuit à l'infini dans un mouvement pareil à celui par lequel les clochers se déroberaient à ma vue dans le ciel. Ces pierres rêvent d'un Absolu étranger à leur substance, et dont le tourment se communique de leurs lignes incurvées et pensives à mon esprit qui s'émeut. Je tombe dans le vague d'une rêverie qui s'égaré dans l'enchevêtrement des arcades ; je sens mon désir qui s'illimite suivant l'élan de ces ogives qui s'entrecroisent et qui montent et dont la clef de voûte se perd au plus haut des airs.

Je ne saisis pas d'un coup d'œil la structure de l'édifice, comme dans le Parthénon où l'absolu se fait visible et tangible et découvre une perfection qui se laisse d'autant mieux mesurer qu'elle consiste précisément en cette mesure même. Ici, dans ce temple grec, les dieux ont vraiment pris forme et corps, et la rédemption du monde qu'ils accomplissent n'est pas mystique ou symbolique, mais réelle, actuelle, immédiate, transformant sous nos yeux la substance des choses périssables.

VÉRITÉ DU MENSONGE EN ART

Je lis dans un manuel d'architecture les précisions suivantes sur certains raffinements introduits par les Grecs dans la structure

de leurs temples et dont les implications esthétiques me semblent aller très loin, ne serait-ce qu'en ruinant d'un coup les théories « fonctionnalistes » de certains architectes modernes pour qui le beau se limite à l'utile, à l'adaptation dans un édifice de tous les organes à leurs fonctions — et aussi et surtout en montrant jusqu'à l'évidence combien rien n'est plus éloigné de la vérité de l'art que la vérité tout court (y compris la vérité géométrique).

« Il est certain, dit l'auteur de ce manuel, que les Grecs avaient une sensibilité, une *émotivité* de la vue qui nous surprend : elle s'est traduite, dans l'exécution de certains édifices, par des raffinements et des corrections d'optique qu'il ne nous viendrait plus à l'idée d'exiger ni même d'apprécier pleinement aujourd'hui.

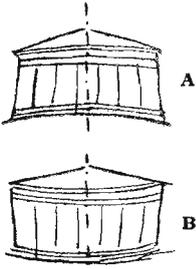
« On ne s'y attacha nulle part plus soigneusement qu'au Parthénon. On commença par remarquer que des supports dont les génératrices sont des lignes verticales paraissent étranglés en leur milieu : Ictinos étudia patiemment la correction à apporter au contour apparent de ses colonnes pour corriger cette impression, et les cannelures reçurent un *galbe* qui est une courbe renflée vers l'extérieur. Les colonnes d'angle, d'autre part, qui se détachent de chaque côté sur le ciel, semblaient être plus frêles que les autres : leur diamètre fut augmenté de 4 centimètres.

« Les horizontales un peu longues — toutes les lignes de l'architecture notamment — paraissent s'infléchir et se creuser en leur milieu. On décida de donner à toutes ces lignes, et même à celles des rampants du fronton, un mouvement de courbure convexe, destiné à contrarier aussi cet effet. La hauteur des colonnes restant invariable, cette courbure se communique aux lignes horizontales du soubassement. La flèche est de 7 cms. au-dessous des deux frontons, de 11 cms. au centre des autres faces.

« En dehors de ces corrections effectuées dans l'exécution de quelques monuments particulièrement étudiés, l'examen des temples de la bonne époque met en évidence un ensemble de dispositions dont le but, en inclinant l'axe des colonnes vers les murs du sanctuaire, était de donner à la silhouette générale une impression très légèrement pyramidale ; les colonnes d'angles

subissaient l'inclination dans les deux sens. Le mouvement est d'ailleurs sensible pour l'œil prévenu, l'axe des colonnes étant ainsi dévié de la verticale d'une valeur qui est de 4 cms. à Paestum et à Egine et de 7cms. au Parthénon. Le croquis ci-contre exprime d'une façon schématique le sens des diverses corrections: on a construit le temple suivant le mouvement indiqué en A pour éviter qu'il apparût sous l'aspect divergent du croquis B.» (Georges Gromort).

Grecs admirables! artistes suprêmes et contrefacteurs de génie, qui sacrifient la vérité à l'apparence, qui altèrent *l'être* des choses pour en faire bénéficier *le paraître*, qui courbent l'horizontale pour qu'elle paraisse droite et galbent la colonne pour qu'elle paraisse pure! qui vicient et corrompent le réel pour que son image en nous se reflète plus rigoureuse et plus belle! tant ils ont de mépris pour la *réalité*, tant ils savent que rien n'existe « objectivement », mais que tout prend vie au contact de l'homme, tant leur art est fidèle à l'Idée!



Dessin de G. Gromort

Peu leur importe qu'au regard d'un dieu leur Parthénon soit plein d'erreurs, de courbures et de renflements. Ce n'est pas pour ce dieu que l'artiste travaille. L'art grec est à la mesure de l'homme. Et l'homme ne vit pas des choses, mais de l'image qu'il se fait des choses. L'art de même ne se nourrit que d'Apparence.

MOUVEMENT RÉEL ET MOUVEMENT FIGURÉ

Je ne sais plus quel critique imbécile, analysant l'instantané photographique d'un cheval au galop, remarquait que ce document pris sur le vif permettait de se rendre compte à quel point l'observation de tous les artistes ayant figuré cette même image avait été jusqu'ici « incorrecte ». Les artistes en effet représentent les jambes du coursier projetées à la fois en arrière et en avant loin du corps,

au lieu que dans la réalité ce double mouvement ne se produit jamais simultanément, les jarrets d'arrière étant ramenés sous la croupe dans l'instant où les autres sont rués en avant, et réciproquement.

Or, il est certain que les qualités d'observation des artistes ne sont pas en cause, et que « l'erreur » est voulue, et très habilement concertée de leur part. C'est ici, plus que partout ailleurs, que l'art montre à quel point il doit s'écarter du réel s'il veut aboutir efficacement à lui ressembler davantage. Car il est certain que rien n'est plus éloigné de la traduction plastique du mouvement d'un corps animé que la reproduction pure et simple d'un instant de ce mouvement. L'instantané photographique d'un cheval au galop ou d'un homme en marche n'apporte aux yeux que le témoignage d'un être en proie au déséquilibre et à l'incohérence spatiale. Mais pour qu'une œuvre d'art plastique réussisse à figurer fortement une action, il faut qu'elle parvienne à réaliser une *synthèse de l'immobile et du mobile*, de l'immobile nécessairement imposé par les conditions d'un art étranger au temps, et du mouvement que cet art doit pourtant *suggérer* au regard.

L'examen de certaines œuvres très belles de la peinture ou de la statuaire conduit à la conclusion que cette synthèse s'obtient par l'introduction simultanée des diverses phases d'un mouvement au sein d'un même corps ou d'un même groupe animés, qui se trouvent offrir ainsi *déroulés dans l'espace* les éléments d'une action en réalité *décomposée dans le temps*.

Analysant l'antique statue du Discobole, M. Charbonneaux écrit que « l'impression de mobilité produite par ce simulacre immobile dépend d'abord du dischronisme des mouvements si heureusement réalisé dans le chef-d'œuvre de Myron ». « Il faut le comparer avec le modèle vivant pour comprendre de quelle façon, selon quels sentiments ou quels principes s'est opérée la reconstruction sculpturale. A même hauteur de disque, le torse de la statue est moins penché et le pied gauche moins en retrait, l'avance du pied gauche étant plus accentuée que celle du torse

par rapport au mouvement d'ensemble. Décalage temporel destiné à rythmer la figure, à donner au spectateur, dont l'œil suit les contours de la statue immobile, la sensation et la jouissance du mouvement.»

Non seulement ce « décalage temporel » doit être très étudié et très subtil pour ne pas aboutir à déséquilibrer la figure, mais encore — puisqu'il vise à introduire la *valeur temps* parmi les autres dimensions de l'espace — doit-il être soumis aux lois essentielles de la musique.

En effet le mouvement, nous l'avons dit, si excellemment rendu soit-il, n'est pas une source de délectation esthétique. Tant s'en faut. Le mouvement apporte au contraire une occasion de trouble, d'instabilité, d'incohérence ; il tend à détruire l'équilibre des formes, à rompre leur continuité. Certes, le mouvement signifie la vie, et s'il est plus aisé de construire une belle peinture au repos, il n'est rien de si beau qu'une peinture où le mouvement même est une source de vivante harmonie. Mais encore faut-il justement que le mouvement soit *mis en forme*, rythmé, harmonisé, assujéti aux cadences d'une musique secrète.

Pourquoi donc une figure de danse, observée à n'importe quel moment de sa durée, et si aérienne, si voltigeante soit-elle, ne donne-t-elle pas une impression d'incohérence et d'instabilité ? C'est qu'elle est découpée dans un ensemble de figures prochaines (la précédant et lui succédant) qui composent *un tout* rythmiquement arrangé, où se combinent *ordre, équilibre, nécessité, harmonie*.

Comparez les tableaux contemporains de Pollajuolo et de Botticelli. Tous deux possèdent une science incomparable du mouvement. Mais les peintures de Pollajuolo ne semblent que des compte-rendus techniques, des illustrations de physiologie où l'animal humain a été saisi en plein vol au cours d'une exhibition d'acrobatie musculaire. Les tableaux de Botticelli, au contraire, sont un enchantement et une musique pour les yeux ; les éléments rythmiques de la musique y sont pour ainsi dire projetés visiblement dans l'espace. C'est que Botticelli ne capte le mouvement que sous les espèces très pures et très mélodieuses de la danse :

toutes les formes dansent dans sa peinture, non seulement les corps et jusqu'aux moindres articulations des membres et des doigts, mais encore les chevelures, les robes, les draperies, les ornements, les lignes d'ensemble de tous les objets, tout ondule en une frémissante et subtile arabesque.

Je ne donne pas ici Botticelli pour un modèle. J'ai simplement choisi cet exemple extrême pour montrer l'importance du rythme dans la traduction plastique du mouvement. Mais il y a évidemment plusieurs manières de « visualiser » la musique, comme il y a plusieurs styles de musique différents. On peut préférer la musique plastique de Rodin à celle de Botticelli, de la même façon qu'on préfère une sonate de Beethoven à un menuet de Mozart.

PRIMITIFS ET RENAISSANTS

Du Moyen-Age aux Temps Modernes un abîme sépare et divise en deux la peinture. Cet abîme s'ouvre en même temps que le XVI^e siècle. Il ne réside pas dans les innovations ou les progrès de la technique. La technique dans les arts n'évolue que parallèlement aux exigences de l'esprit. Ce n'est pas par hasard qu'on découvre la perspective, le clair-obscur, le modelé et la peinture à l'huile. On ne les invente que parce qu'on en a besoin.

Il ne viendrait jamais à l'idée des enlumineurs et des peintres primitifs de chercher à copier directement la nature. Leur monde, qu'ils regardent avec les yeux de la foi, est un monde tout pénétré d'ordre et de raison divine, un monde où ne vivent pas les objets ni les êtres, mais les archétypes de ces éléments de la réalité, tels qu'ils existent de toute éternité dans la pensée de Dieu. Quelle valeur pourraient-ils accorder aux *apparences* des choses, si mobiles, si périssables, infiniment diverses, changeantes avec la lueur du jour ? Tout est stable, dans leur peinture, net, lumineux, arrêté, définitif. Chaque objet y reste fidèle à son essence idéale : *enfermé dans un contour, localisé dans une couleur, qui le définissent dans son identité profonde* ; ne se laissant pas dévorer par la lumière ou par

l'ombre, ni altérer par l'action des reflets que lui communiquent les objets voisins. Nous le voyons représenté non pas selon la position que le hasard (et l'accident d'une réalité contingente) lui auront fait prendre, mais selon la connaissance idéale que le peintre en possède. Parfois, dans un paysage, il ôte le mur ou le toit d'une maison pour nous laisser voir ce qu'*il sait* qui s'y passe, et que nos yeux ne peuvent saisir. Un bateau navigant sur l'onde demeure étrangement visible jusqu'aux profondeurs immergées de sa quille. Une assiette posée sur une table laisse apercevoir son contenu de cerises ou de pêches avec la même clarté que si elle était affichée au mur. Est-ce un défaut de perspective ou bien le témoignage d'une optique très spéciale, d'une optique indifférente à l'espace et au temps ? Pourquoi le peintre éprouve-t-il le besoin de dérouler *simultanément* sur l'étendue de sa toile les divers moments d'une action *successive* ? Les multiples phases du supplice du Christ se trouvent reproduites ensemble dans le même tableau. La tête d'un martyr que le bourreau n'a pas décapité encore, a cependant roulé déjà près du billot sanglant.

Vienne l'époque de la Renaissance, et les cerises disparaissent dans l'ovale de l'assiette, la quille sous l'eau devient invisible, et le temps du tableau ne dépasse plus l'instant. Il n'y a pas là de « progrès » technique, mais simplement la substitution d'un ordre à un autre ordre, d'un mode de vision à un mode différent. Le peintre primitif n'est pas plus « naïf » que le peintre moderne, mais il dessine selon ce qu'il pense au lieu de dessiner selon ce qu'il voit. Comme St. Anselme, Thomas d'Aquin, Albert le Grand enferment la diversité du monde dans une série hiérarchisée de concepts qui définissent la substance des choses et supportent leur ordre profond, de même les Primitifs, avec leurs nettes figures colorées, aussi pleines de sens que les essences des Docteurs, recomposent un univers idéal où les objets sont délivrés de leurs ombres, accordés musicalement sous la clarté du regard de Dieu.

Que peut signifier la perspective *visuelle* des Renaissants au regard de cette perspective *idéale* qui commande toute la technique des peintres du Moyen-Age ? Rendre exactement l'aspect extérieur

des objets n'a pour le Primitif qu'une valeur secondaire. C'est au contraire parce qu'il a perdu la foi, et qu'il ne voit plus le monde au travers d'un prisme de lumière divine, que le Renaissant éprouve le besoin d'entrer en contact plus direct avec les objets, d'appréhender le réel dans sa vérité la plus immédiate et sensible. Abandonné de Dieu, il est nu et seul en face de la nature. Démuni de principes directeurs, il *regarde* pour la première fois les objets : il perçoit un flux d'apparences mouvantes, de formes qui se changent l'une en l'autre, qui s'interceptent, qui se dissolvent dans des jeux d'ombre et de lumière. A la réalité perçue par l'esprit se substitue une réalité perçue par les sens ; et c'est le besoin de traduire fidèlement sa vision sensible qui lui fait découvrir la perspective, le modelé, le clair-obscur, et toute la technique de l'huile.

A la teinte plate, sagement enfermée dans les contours d'une forme nette et logique comme une définition scolastique, succède à présent un modelé aux tons rompus et fuyants, qui dégrade les formes, qui les fait se rompre, se mêler, s'évanouir. Plus d'essences, ni d'archétypes : les objets n'ont plus d'identité profonde, ils perdent leurs immobiles propriétés idéales pour revêtir les apparences évanescentes des ténèbres et de la clarté. Ils cessent d'être juxtaposés dans un ordre harmonieux et discontinu. Les Renaissants découvrent la continuité des formes, leur liaison intime, leur filiation secrète et le principe de l'*évolution* fait son apparition dans la peinture bien avant que de naître dans l'histoire de la pensée. La *vie* entre dans le tableau, s'exprimant par les courbes, les spirales, les lignes enveloppantes, s'écartant nettement de la stable architecture à prépondérance rectiligne qui règne dans les enluminures des Primitifs.

Enfin, — si la peinture est l'expression (par la couleur et par la ligne) de l'unité mystique des choses, en même temps que du besoin du peintre de communier à cette même unité, — il est intéressant de constater que l'union se fait *en Dieu* pour le Primitif, tandis que le Renaissant tente de la réaliser directement au sein des choses, et d'y participer sans médiateur. Dans une enluminure,

l'unité est, pour ainsi dire, extérieure aux formes mêmes, obtenue par l'harmonie de leur groupement; la couleur est subordonnée à la forme; les formes sont subordonnées à l'unité de la composition; chacune garde son individualité essentielle, mais elles participent toutes de l'ordre qui régit leurs univers commun. Tandis qu'à partir de la Renaissance l'unité cesse pour ainsi dire d'être *transcendante* aux objets; elle descend en eux, elle leur devient *immanente*. Les formes désormais ne sont plus harmonieusement juxtaposées: elle fusionnent, elles se mêlent, elles se perdent l'une dans l'autre, elles communient entre elles dans la pénombre du clair-obscur, ou dans les dissolvantes irisations de la lumière. Elles sont animées du même besoin de s'évader hors de leurs limites personnelles qui tourmente leur peintre et le fait se perdre aveuglément dans l'ivresse de sa perception sensuelle.

PUISSANCE DE LA PEINTURE

« Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ».

Pascal

S'il est vrai que le peintre s'efforce de reproduire la réalité, il ne la reproduit pourtant point par les côtés où nous la percevons d'habitude.

Notre perception des objets est presque toujours *utilitaire*: nous cherchons avant tout à reconnaître leur nature, et dans cette nature les signes qui nous révèlent par où elle nous peut être utile ou hostile, par où nous pouvons nous saisir d'elle pour la tourner à notre profit immédiat.

Ce n'est que très rarement que notre perception devient esthétique ou contemplative, quand la nature de l'objet qui nous frappe est suffisamment belle ou émouvante pour susciter la jouissance du regard, devant certains visages, ou certains aspects de la nature, devant une rose, une femme ou un crépuscule.

Mais il est possible de regarder *tous* les objets du même œil que nous voyons ces très rares spectacles devant lesquels notre admiration se fixe. Une casserole, un chaudron, une cuisine, ne sont évidemment pas des objets de délectation esthétique. Cependant, cette même casserole ou ce même chaudron de cuivre, vus et reproduits par Chardin, deviennent causes pour nous d'une jouissance des yeux et d'une satisfaction de l'esprit très sensibles.

C'est que le peintre nous force de considérer les *lignes* et les *couleurs* des objets, non plus pour ce qu'elles signifient en réalité, pour la casserole ou le chaudron qu'elles représentent à nos yeux, mais pour leur force et leur valeur propres : pour leurs directions, leurs rapports, leur rythme, leur musicalité, leurs dissonances et leurs accords...

Le peintre nous force d'écouter le langage des formes de la même façon que nous écoutons le langage poétique, lequel, nous dit Valéry, ne se résout point tout entier pour nous en sa pure signification immédiate, mais demeure délicieusement suspendu dans l'ouïe, qu'il emplit de ses sonorités mystérieuses, qu'il entretient de ses subtilités infinies, de ses rimes, de ses allitérations, de ses cadences heureuses, de ses images et de ses charmes.

C'est pourquoi le *sujet*, en peinture, compte en définitive pour si peu. Il n'est qu'un prétexte à l'élaboration des valeurs proprement picturales, un point de départ à l'art de moduler l'arabesque et de faire chanter la couleur.

Le peintre fait accéder l'univers sensible — le plus contingent et le plus éloigné en apparence de la nature de l'esprit — à une harmonie, une plénitude, une unité, une nécessité toutes divines. D'un monde de choses fragmentées, incohérentes, discordantes, en lutte perpétuelle l'une avec l'autre, il tire un monde nouveau, où lignes et couleurs réconciliées s'accordent pour offrir à l'esprit un spectacle de pures délices.

L'esprit s'étonne de ne plus se heurter à l'absurdité quotidienne des objets et, parcourant du regard la toile, d'y rencontrer une *matière* — concrète, certes, toujours — mais délivrée de son opacité, de sa pesanteur, de son désordre, et (ne vivant plus que par

la couleur et par la ligne), réduite pour ainsi dire à sa lumineuse essence idéale.

La vertu de la transmutation esthétique apparaît bien plus forte chez le peintre que chez le poète, car celui-ci use des termes du langage, qui sont des signes déjà épurés par l'esprit et tout pénétrés de clartés humaines, au lieu que le peintre utilise des éléments directement puisés dans la brute nature, tels que terres, gommes, laques, résines, il reproduit matériellement des objets matériels, et avec des figures aussi contingentes et fortuites qu'un arbre, un ruisseau, un jeu de lumière sur une chair de femme, il compose un ensemble doué d'une valeur et d'une *nécessité d'existence* que la réalité ne possède à aucun degré, et où l'on ne peut plus désormais modifier ni une teinte ni un contour sans troubler la surnaturelle harmonie totale.

Alchimiste du réel, préoccupé de changer, non pas la boue en or, mais à la fois l'or et la boue en la synthèse miraculeuse de leurs valeurs contraires, l'artiste consume dans son creuset magique toutes les impuretés de l'Apparence : du sein de l'arbitraire, il fait naître la nécessité ; du sein de l'hétérogène et du multiple, il fait surgir l'unité saisissante. Il divise et organise savamment l'espace pictural suivant de secrètes proportions mathématiques, il développe l'arabesque des formes, harmonisant leur structure, établissant leur hiérarchie. Il fait éclater parmi leur silence la beauté des couleurs vivantes, traduisant l'idée en lumière. Il sépare, définit, singularise les objets, et en même temps il les relie entre eux par les passages, par l'enveloppe et l'atmosphère, par les rappels de tons, par les redites de lignes, par les assonances et les concordances subtiles. Il dégrade et assombrit les teintes, il crée le drame entre la lumière et l'ombre — la lumière qui individualise, l'ombre qui estompe et qui mêle les contours.

Sur la toile, espace absolu abstrait hors de tout espace respirable, il introduit des créatures nées de la fusion de son oeil avec son esprit, de son regard avec son rêve. Et il ne s'agit pas pour lui de la substitution de fantômes à d'autres fantômes, mais très précisément de la substitution d'une synthèse à un désordre,

d'une totalité à des fragments, d'une vérité à un mensonge, d'un *moment d'éternité* à une durée fugitive.

Du chaos de formes vaines en lesquelles s'éparpille et se déchire notre univers déchu, le pouvoir rédempteur du peintre tire un monde nouveau où les lignes et les couleurs chantent la joie de l'harmonie, de la plénitude, de l'unité, mystérieusement recouvertes.

LA PEINTURE ET L'IMITATION DE LA VIE

Les autres arts ajoutent à leurs moyens la possibilité d'en dérouler les effets suivant une succession suggestive et puissante comme le Temps même. Mais la peinture ? elle est tout entière étalée et livrée dans l'immobilité d'une toile et l'instantanéité d'un regard.

Quels seront donc les rapports de la peinture et de la vie, si la peinture ne participe d'aucune *durée*, alors que la durée est l'essence même de la vie ? Le peintre se verra donc contraint d'en reproduire uniquement *les instants chargés d'une signification éclatante*, et il ne pourra y aboutir que par une *concentration des effets* qui ne peut avoir rien à faire avec le « réalisme ».

Ainsi un portrait, pour être *vrai*, doit réunir et juxtaposer simultanément une multitude de traits que l'original ne présente que dispersés dans la durée, épars aux moments divers où sa personnalité se fait jour.

La vérité d'une peinture ne peut être la même que la vérité de l'objet qu'elle reproduit. C'est une vérité à la deuxième puissance, à la fois plus nue et plus composée, moins pareille, mais plus ressemblante.

EMILE SIMON

CHRONIQUES

ERUDITION ET CULTURE

Immenses sont encore les lacunes de nos connaissances. Et il est indispensable de recueillir des faits pour savoir, et de savoir pour juger. Pourtant il faut convenir qu'à l'heure actuelle le progrès de la science en certains domaines, si paradoxal que ce semble, est moins compromis par l'insuffisance que par la pléthore de matériaux : pléthore qui est un danger non moins grand pour l'enseignement que pour la science.

L'érudition peut être bonne. Elle est même nécessaire. Mais il y a érudition et érudition ; érudition de bon et de mauvais aloi ; érudition féconde ou stérile ; et il faut éviter de donner raison à la boutade d'Alain, que « le propre de la documentation est de vous conduire sur tout objet à ne plus savoir ce qu'on doit penser ».

Il est une érudition brillante et facile, mais superficielle et trompeuse, ou du moins vaine, dont il faut se garder. Pour conduire une enquête, c'est-à-dire pour la diriger et la mener à terme, et à un terme qui est bien le sien, des qualités de méthode et d'esprit sont nécessaires, dont le premier venu n'est pas d'emblée capable, qualités d'exactitude et de précision, de clarté d'esprit, de clairvoyance et de justesse, sans compter une probité intellectuelle qui est indispensable, mais qui n'est pas le fait de tous. Pour mener une recherche à bien, il faut encore concevoir la nécessité d'aboutir, et vouloir aboutir. A cet effet, il faut savoir apprécier la valeur de ce qu'on observe et recueille.

Une exploration de plus en plus minutieuse du passé et du présent permet de noter des faits toujours plus nombreux, mais qui risquent d'être, si l'on n'y prend garde, d'un intérêt humain de plus en plus ténu. Les observations les plus humbles, comme aussi les plus banales (la chute d'une pomme) peuvent, il est vrai, conduire aux plus grandes découvertes. Mais entre tous les faits susceptibles d'être relevés et signalés, qui sont en nombre infini, le point est de choisir. Plus encore, il faut savoir dégager le sens, et le vrai sens, d'un fait observé ; car la fin d'une enquête — peut-on l'oublier ? — est d'aboutir à une conclusion.

Il arrive que par système et dans l'espoir d'atteindre à une plus grande objectivité on se refuse à conclure ; on croit pouvoir et devoir ne pas interpréter. Comme s'il était possible de ne pas interpréter. Comme si l'observation même des faits ne comportait pas un choix, conscient ou inconscient, et une part d'interprétation. Interprétation nécessaire : une poussière de faits n'a pas plus d'utilité qu'elle n'a par elle-même de signification. Il arrive qu'on se refuse à mettre un point final à l'enquête, à en tirer les conséquences, on ne veut pas s'engager. On entasse des matériaux ; mais il reste à construire. Pourtant ce travail de construction est le principal. C'est aussi sans doute le plus difficile ; il est plus facile d'accumuler la documentation que de la dominer pour en faire la synthèse ; et il devient d'autant plus ardu de la dominer qu'elle devient plus abondante : la tâche, à cet égard, était assurément plus aisée autrefois, lorsqu'on savait moins.

On objectera qu'une conclusion reste bien souvent incertaine. Elle est même presque toujours quelque peu incertaine. Cependant, il faut avoir le courage de conclure, même à titre provisoire, même si cette conclusion un jour doit être révisée. Il faut reconnaître le risque de se tromper, mais l'accepter, tout en s'efforçant de voir juste ; avoir une doctrine tout en se gardant d'être doctrinaire.

Dans l'enseignement, dans l'exposition d'une enquête plus encore que dans sa conduite, il est nécessaire de distinguer et de conclure, si l'on veut éviter de mettre la confusion dans l'esprit des élèves, si l'on veut qu'ils en retiennent quelques idées et en tirent quelque bénéfice ; il faut aller au principal sans s'arrêter au secondaire, marquer les grandes lignes sans se perdre dans le détail, indiquer clairement quels paraissent être le sens et la portée des faits qu'on étudie.

Sans doute un moment vient-il, dans la formation des esprits, où il est bon de montrer les difficultés et les incertitudes que comporte une conclusion. Mais on aurait tort de vouloir le faire trop tôt, si ce n'est par exception, en manière de digression et d'aperçu complémentaire. Lors même que le moment est venu de voir ces difficultés et ces incertitudes, tout à la fin de l'enseignement secondaire et surtout dans l'enseignement supérieur, il faut apprendre aux élèves à interpréter et à juger, non à rester en suspens et à se dérober ; on ne saurait se contenter de leur apporter une série de points d'interrogation ; il faut leur fournir, ou du moins examiner avec eux, la possibilité et le moyen de conclure.

Sans doute, aussi, vient-il un moment où l'on ne peut plus se contenter de vues trop schématiques et où il faut aller jusqu'au détail. Mais alors même, il est indispensable de ne pas perdre la notion des ensembles. Non

plus qu'on ne saurait donner en vrac à des élèves tous les cubes d'une mosaïque sans en chercher avec eux le dessin, on ne peut s'en tenir à l'étude attentive, mais exclusive, de trois ou quatre de ces cubes. Car ce sont les ensembles qui comptent et doivent compter pour les élèves comme pour les maîtres, et l'objet de l'enseignement comme de la recherche doit rester la culture.

L'érudition détruit et supprime la culture dès qu'elle n'a plus pour objet d'y aboutir. Elle devient aussi stérile que stérilisante et n'a plus de bornes, dès qu'elle cesse d'être un moyen et qu'elle est prise pour une fin : alors tout détail, toute particularité, ou même toute bizarrerie peut également prétendre à retenir l'attention, tout fait a un droit égal à être noté et signalé, soit à titre de singularité, soit à titre d'exemple. L'histoire peut s'enfler au-delà de toute mesure. Mais sous peine de devenir une caricature d'elle-même, elle doit éviter qu'une aride compilation ne se substitue à une synthèse vivante. Pour s'attacher plus minutieusement à la recherche de la vérité, elle doit éviter aussi de s'en éloigner à son insu, en perdant la notion des ensembles, sans laquelle la perspective du détail risque d'être faussée.

Cette crise de l'érudition est à certains égards un aspect de la crise plus vaste des jugements de valeur. Elle pèse même sur certaines sciences de la nature, mais surtout sur les sciences dites humaines ; et non seulement sur l'histoire proprement dite, mais sur la critique et l'histoire littéraires, sur la critique d'art et l'histoire de l'art, sur la philosophie et l'histoire de la philosophie.

Une tâche immense incombe à la génération qui monte, si elle veut éviter le byzantinisme : travail de reclassement, de sélection, d'interprétation, de retour aux généralités et à la notion des ensembles, de retour aux grandes œuvres, de retour à l'homme.

JEAN BÉRARD

CE QUE TOUT DÉMAGOGUE DOIT SAVOIR.

J'intitulerais l'ouvrage, dont j'offre ici les prémices :
« PETIT MANUEL DE DÉMAGOGIE »

Pour que tout le monde le lise, je mentionnerai en sous-titre :
ouvrage à ne pas mettre entre toutes les mains

Postulats.

I. — *L'humanité ne change pas.*

L'homme immuable est ainsi construit qu'il ne peut être heureux qu'au détriment des autres. Il y aura toujours des injustices, des famines, des guerres. Et il est bon qu'il en soit ainsi : à supprimer les exploités, on supprimerait aussi les exploités.

II. — *La masse est femme.*

A défaut d'amour, il lui suffit de croire qu'elle est aimée ou même, sans y croire, de se l'entendre dire. D'où l'importance du bien dire pour qui veut rallier les suffrages.

Règles d'or.

1. *Poser les problèmes d'aujourd'hui ou de demain en termes d'hier.*
(ceci découle du Postulat No. I).

Exemples : a) En matière de finances : tout subordonner à la primauté du dieu Franc. Comme si la valeur de ce signe ne dépendait pas des richesses qu'il signifie. Comme si le franc avait une valeur par lui-même. Comme s'il avait toujours existé.

b) En matière d'économie : considérer, par exemple, que le chômage est uniquement conditionné par le niveau des exportations (non par la durée du travail), lesquelles exportations dépendent à leur tour des traités de commerce. Et quand on vous parlera d'abolir les barrières douanières,

haussez les épaules, tout comme si l'on vous proposait d'abolir les frontières naturelles, l'Océan Atlantique. (Comparaison est parfois raison.)

c) En matière de politique extérieure : insister sur l'idée de souveraineté nationale (bien qu'elle exclue le principe de souveraineté internationale, auquel il faudra bien, en passant, donner un coup de chapeau). Comme si les nations avaient toujours existé, en revenir toujours au merveilleux « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » (qui n'est, Dieu merci, que le droit des gouvernements à disposer des peuples).

Schol. La tâche est ici facilitée par l'exacerbation, provoquée par la guerre et l'occupation, des particularismes nationaux. Ainsi, quand on vous parlera d'une Fédération des Etats Libres d'Europe, renvoyez votre contradicteur à Hitler et à nos « Européens » de Vichy. Comme si une union consentie par des hommes libres était identique à une « collaboration » imposée par un peuple maître à des peuples esclaves.

2. *Noyer le poisson.*

Le vrai démagogue, non content de pêcher en eau trouble, sait troubler l'eau afin d'y mieux pêcher. Compliquez les choses les plus simples : ce qui est simple a toujours mauvaise mine. Soyez aussi technique en apparence que possible :

- en vous référant à des livres introuvables ;
- en citant des statistiques invérifiables.

Rendez ésotérique ce qui ne l'est pas. Ainsi, feignez de croire que l'Economie Politique est une science inaccessible aux esprits moyens et qu'il faut être, au moins, inspecteur des finances pour comprendre quoi que ce soit à la sacro-sainte loi de l'offre et de la demande, ou à l'économie dirigée (expression dangereuse, dont abusent trop d'ignorants, etc.).

3. *Eviter les définitions.*

Soyez résolument anti-cartésien. Mais attendez-vous à ce qu'on vous mette parfois au pied du mur : « Comment définissez-vous, monsieur...? » Bornez-vous à sourire. Soupirez : « On ne définit pas de telles choses, on les *sent*. » Ou encore : « Si vous ne le savez pas, à votre âge, ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai. »

Ci-après quelques mots commodes, que vous aurez grand soin de ne pas définir.

Fasciste. Depuis la défaite du fascisme, ce terme, qui était hier encore flatteur pour quelques-uns, est devenu injurieux pour tous. N'attendez pas qu'on vous le décoche : jetez-le, le premier, à la tête de votre adversaire. Il se trouvera bien « fasciste » par un certain côté : par ses vues sur l'économie planifiée, l'Europe unifiée, ou simplement par le fait d'avoir une moustache, comme Hitler.

Liberté. Gardez-vous de laisser entendre que certaines contraintes sont les garanties et les conditions de la liberté. Présentez le « libéralisme économique » comme l'expression suprême du libéralisme tout court. Et réservez le mot « anarchie » pour les libertés de conscience, d'expression, d'association, dont il est fort aisé de présenter des caricatures.

Humain. Qualificatif merveilleusement équivoque. Il signifie tantôt : fraternel, compatissant, pénétrant (contraire : inhumain) ; tantôt, égoïste, médiocre (contraire : divin, surhumain). Ainsi quand on vous dira « Jaurès était humain », ironisez : « Humain, oui ; trop humain. » Quand on accusera le capitalisme d'exploiter le travail, de fomenter la guerre, rétorquez : « N'est-ce pas humain ? » Cela vous aura l'air d'une excuse, presque d'un éloge.

De quelques figures ou ficelles de rhétorique.

1. De l'hommage rendu à l'éloquence de l'adversaire.

C'est excellent comme début, dans tous les cas. Si cette éloquence est indiscutable, vous laissez entendre que la passion politique ne vous fait pas sous-estimer les qualités de l'opposant ; mais que vous, vous êtes homme à distinguer la substance des apparences. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si votre adversaire a bafouillé, votre éloge déclencherà un succès de rire, à peu de frais.

2. Des concessions.

Cédez, non sur des faits concrets, mais sur de grands principes. Accordez, par exemple, qu'on ne saurait trop se soucier du sort de la classe ouvrière (voir Postulat II). Reconnaissez impartialement qu'« il y avait, avant 36, quelques injustices criantes. » Vous pourrez alors enchaîner : « Je suis d'autant plus à mon aise pour affirmer que... »

3. De la surenchère.

Il ne vous coûtera jamais rien de vous faire plus royaliste que le roi. Protestez — suivant le cas — que vous êtes « plus démocrate », ou plus

« gaulliste », ou « plus socialiste » que votre adversaire. Allez même si loin dans l'expression de votre « socialisme » qu'il finisse par apparaître chimérique et déraisonnable. Vous aurez ainsi réalisé une espèce de démonstration par l'absurde.

4. *Des sentiments cachés.*

Il est particulièrement important, dans une période où l'on prétend juger les hommes sur leurs actes, de séparer ceux-ci des intentions. L'occupation ennemie n'autorisait-elle pas tous les travestissements ? Dites : « Objectivement j'ai pu faire figure de collaborationniste, mais je puis affirmer que j'étais de *coeur* anti-nazi » Ou : « anti-allemand ». Ce dernier mot sonne mieux.

5. *Du recours à l'histoire.*

S'agit-il de justifier le maintien ou la résurrection d'une institution peu démocratique ? Vous remarquerez qu'elle a existé et que la terre a néanmoins continué à tourner (Voir Postulat I.) Retenez l'argument suivant qui porte à tous les coups : « S'il y avait la moindre chance que le système préconisé apportât une amélioration, *nos pères, qui n'étaient pas plus bêtes que nous*, n'auraient pas attendu M. Un Tel pour s'en aviser. »

6. *Des responsabilités.*

L'histoire offre encore cet avantage qu'elle présente une succession de personnages et d'événements, qu'on peut à volonté rapprocher, en supprimant les intermédiaires. Elle permet donc toujours d'opposer à un responsable un autre responsable, plus ancien, du parti adverse. On vous dit : Pétain. Répondez : Blum. Remontez à Vercingétorix s'il le faut.

7. *Des boucs émissaires.*

L'indignation populaire vous épargnera si vous la détournez habilement sur d'autres. Parmi les têtes de turc, on a quelque peu abusé des « judéo-marxistes ». Choisissez les vôtres indiscutables : Hitler, par exemple — qui s'aviserait de le justifier ? Tous les maux qui nous ont assaillis, rendez-en Hitler *seul* responsable. On ne regardera pas de si près.

8. *De la dérision.*

A l'endroit de vos adversaires véritables, usez de l'ironie. Inutile de vous mettre en frais : les vieilles plaisanteries sont encore les meilleures.

Gaussez-vous des « primaires », des « partageux » qui disent : « Ote-toi de là que je m'y mette. » Encore et surtout, des « immortels principes de 89 », objet d'une plaisanterie qui paraît, elle-même, immortelle.

9. *Du pathétique.*

Mais vous saurez, à point nommé, redevenir sérieux, même grave. Il y a des cordes qu'on est toujours sûr de faire vibrer en évoquant des gloires nationales : Jeanne d'Arc, le Chevalier Sans Peur, les morts de Verdun. Ne craignez pas de prêter à Bayard ou à la Pucelle les réponses les plus lucides aux problèmes de notre temps.

10. *Des circonstances exceptionnelles.*

Ces recours à l'histoire n'excluent point toujours le sentiment de la nouveauté des circonstances : exploitez alors ce sentiment-là. Par exemple, après vous être déclaré plus gaulliste, plus socialiste, etc. que votre adversaire (par. 3), ajoutez que, malheureusement, « ces réformes sont rendues momentanément irréalisables par les circonstances exceptionnelles où nous nous trouvons ».

11. *Des prosopopées.*

Ce procédé consiste à faire parler des absents. On se fait ainsi l'interprète : des morts (Jeanne d'Arc, Fabricius) ; des vivants (Monsieur Dupont, le Français Moyen) ; voire des générations à naître. Ces dernières voix ne sont pas les moins persuasives. Ainsi, pour écarter une mesure comportant certains engagements à long terme : « Que diraient les enfants de nos petits-enfants, s'ils se trouvaient engagés, par notre faute, à des sacrifices auxquels nous consentirions de grand cœur, sans doute, mais dont rien ne nous prouve qu'ils y eussent consenti, en notre lieu et place? »

12. *Des citations.*

Les plus connues sont celles qui ont le plus de chance d'être fausses. Par exemple, Goethe n'a pas écrit dans le sens qu'on lui prête : « Plutôt une injustice qu'un désordre » (il s'agissait, en l'occurrence, non de sacrifier un innocent, mais d'épargner un homme présumé coupable). N'importe : citez toujours. Grandissez, en les prêtant aux grands, les formules démonétisées. Je connais un homme qui commandait l'estime avec celle-ci : « De quoi s'agit-il ? comme disait Foch... »

GILBERT VÉLAIRE.

LES EXPOSITIONS

L'École de Paris aux Amitiés Françaises d'Alexandrie.

Le Groupement des Amitiés Françaises d'Alexandrie vient d'organiser en son local une Exposition de peintures de l'École de Paris. Les tableaux exposés appartiennent tous, soit à des collectionneurs d'Égypte, soit au Musée d'Art Moderne du Caire. Cette exposition est donc fatalement incomplète et ne peut donner que de très loin une idée de la diversité qui caractérise l'École de Paris. Mais son importance à nos yeux vient de ce qu'elle est la première de son espèce à Alexandrie, et que six ans de guerre nous avaient totalement privés de contacts avec l'Art français contemporain.

C'est donc assoiffé de bonne peinture que chacun s'y est rendu, sans autre désir que de jouir de la couleur des uns ou du lyrisme des autres. Est-il nécessaire de dire qu'au cours des premières visites, l'on s'est jeté avec joie dans ces havres de fraîcheur, confondant paysages et souvenirs, peinture et nostalgie. Jamais autant qu'alors tableaux ne furent ces « bons fauteuils » auxquels les comparait Matisse. De l'eau de Marquet aux verdure de Friesz, des ruelles d'Utrillo aux pelouses de Dufy, l'on allait vers l'intransigeante passion des cubistes, en passant une fois de plus par les pâles favettes de Marie Laurencin.

Le collectionneur égyptien semble en général plus désireux de se délecter de paysages charmants que d'imposer à son œil ces enivrantes séductions de la peinture moderne dans ce qu'elle a d'excessif. L'enchanteur Matisse lui paraît encore trop diabolique. Et si quelques cubistes n'avaient été là pour poser leurs implacables interrogations, l'on aurait pu penser que la peinture est un jeu léger qui convient aux hommes un peu distraits et un peu poètes. Certains des peintres représentés se sont pourtant intitulés féroce-ment des « Fauves ». Mais qui pourrait le croire en écoutant filer la tendre berceuse de Marquet ou en se laissant porter par les ombres mouvantes de Friesz ?

Les premiers enchantements passés, nous comprîmes combien nous manquaient les intérieurs de Bonnard noyés de lumière orangée, les odalisques de Matisse, les masques tourmentés de Rouault ; et comme on aurait aimé retrouver au milieu des cubistes ces Braques lourds de conséquence où la plus picturale des matières s'allie au jeu subtil d'une minutieuse transposition.

À la faveur de ces absences mêmes, des questions précises se posaient, non plus à l'amateur cette fois-ci, mais au peintre anxieux que sa vocation engage dans un avenir incertain. Car cette vigilance que les temps requièrent, cette garde permanente à monter autour d'une liberté difficile à gagner, difficile à protéger, impliquent une puissance de moyens que ne donnent point des solutions toutes prêtes.

Vlaminck, Marquet, Utrillo, autant de peintres qui ont puisé leur solution dans un minimum d'habileté technique, autant de toiles qui ne constituent que des points d'arrivée. Poétiques ou violentes, elles livrent leur âme et leur simple secret, mais elles écartent toute préoccupation, même majeure, qui entrave leur accomplissement. Si Friesz nous agite davantage, c'est qu'on le sent soucieux d'un équilibre à trouver, d'un trouble à exprimer ; d'un métier suffisant, il se fait une cuirasse et, pour s'exprimer sans entraves, ne se méfie jamais de « l'inférieure commodité de la brosse ». Il s'agit bien pour lui de

renouveler constamment ses sensations sur la nature, de faire de la diversité de ses états d'âme le but de son œuvre. Ne nous avait-il pas prévenus que « la plus large part reste à l'Instinct » ?

Seul, parmi les Fauves de cette Exposition, Dufy nous rappelle spirituellement la complexité de l'expression picturale. Si la couleur est son souci premier, si la fantaisie est sa condition de vie, la métaphore demeure sa plus belle conquête. Cette œuvre sensuelle est toute d'esprit. Les nappes de couleurs intenses éclatent hors de leurs limites, permettant d'établir l'équilibre des surfaces ; la forme, dissociée de la couleur, est rendue par un graphisme nerveux ; quant à l'espace, Dufy le suggère par un artifice d'écriture, en faisant évoluer un même personnage sur des plans différents, en projetant ici ou là des branches folles contre les masses d'arbres, ou encore en semant dans l'espace acidulé des papillons ou des oiseaux. Ainsi, sous cette apparence de légèreté, d'insouciance, ce peintre n'hésite pas à poser les plus graves problèmes techniques, pour ensuite les résoudre à sa manière. Loin donc d'être seulement prétexte à dilection, ses œuvres sont pour l'artiste une source féconde de méditations, au même titre que celles des Chinois ou des enlumineurs.

Si les Fauves ont affirmé leur foi en la couleur, s'ils ont simplifié formes et composition sur la base d'un métier suffisant, pour projeter avec vigueur leur état d'âme sur la toile, s'ils ont soumis le paysage à leur vision, le spectre à leur tempérament, les Cubistes, eux, ont eu le mérite de nous rappeler à l'éternelle réalité de la plastique. Devant leurs œuvres, le cœur ne s'agit plus seul, l'esprit aussi accélère son rythme.

Il nous importe peu aujourd'hui de savoir ce qu'a été le cubisme le plus pur et quelle portée mathématique lui assignait Marcel Raynal, quelles voies poétiques y découvrait Juan Gris. Les œuvres seules comptent où le peintre à venir peut affronter la vérité technique. A travers le paysage de Lhote, Cézanne nous parle ; à travers son nu ou les odalisques de Lurçat, nous retrouvons l'enseignement d'Ingres. C'est à ce chaînon toujours renouvelé qu'il faut se rattacher, pour ce qu'il comporte d'émerveillement et de découvertes.

Cette fièvre de recherches constitue sans doute l'aspect le plus émouvant de l'art contemporain ; elle a permis à des peintres d'apporter chacun sa contribution à la longue redécouverte des invariants plastiques, perdus dans l'ombre des Musées. Tentative grandiose qui n'a pas de précédent dans l'Histoire...

N'est-ce pas l'enseignement le plus fructueux que l'on puisse tirer de cette exposition, quelque incomplète qu'elle soit, que le peintre d'aujourd'hui est rattaché à la tradition, un peu par les Fauves et surtout par les cubistes ? Les Fauves — ces jeunes frères des « Nabis » — ont exalté leur instinct et exaspéré leur palette, mais ce n'est pas sans s'être appuyés sur des données traditionnelles, sans avoir invoqué l'exemple de Cézanne, sans s'être délibérément inspirés des arts archaïques, des Romains, des Persans ou des Nègres.

Quant au Cubisme, c'est le retour aux valeurs plastiques qui marque sa naissance. Ce mouvement s'acharna d'abord à la recherche objective de la forme, et avec une telle rigueur que la couleur absente fit bientôt sentir l'étendue de son importance. Du cubisme analytique aux facettes décolorées, l'on s'achemina vers le cubisme synthétique, qui dépassa de loin les pires violences chromatiques des Fauves.

Il n'est pas une toile cubiste qui n'excite la verve d'un peintre, qui ne soulève en lui des vagues d'enthousiasme artisan et d'émotions techniques, qui ne lui pose une multitude de questions : problème des formes et de leurs transpositions, problème du ton local et de la perspective chromatique, problème de l'espace et de la saturation des tons, problème du rythme et de la composition, de l'unité et de l'équilibre des masses, problème enfin d'une expression classique respectueuse des données de la sensibilité. Historiquement, c'est un à un que les cubistes ont abordé les problèmes qui se posaient à eux, en attendant que sonne l'heure des passionnantes synthèses.

Dans un corps de femme, par exemple, ce n'est ni la chair ni la volupté qui les touche, mais un agencement de volumes purifiés par la géométrie, transfigurés par une lumière idéale. La couleur même est assujettie à la forme, et les formes à la composition. Les préoccupations plastiques ne les font cependant pas renoncer aux impératifs de leur sensation : si les uns, plus froids, transposent par souci technique, d'autres, s'inspirant de l'exemple d'Ingres, déforment par souci d'expression.

Mais l'on ne peint pas que pour les artistes, l'on peint aussi pour ceux qui aiment simplement la peinture, sans s'embarrasser de préoccupations techniques. Cependant, l'être incapable d'aimer la peinture pour elle-même, ne pourra apprécier les toiles des cubistes qui entendent n'être ni informatifs ni sentimentaux. Chez eux, il faudra goûter l'unité autant que les déformations, et par dessus tout la métaphore plastique qui les amène à exprimer le monde usuel par des illusions géométriques, ou à créer le sens de l'espace par l'usage d'habiles contrastes. Voyez ces harmonies de couleurs rares ou ces explosions de tons éclatants, cette impression monumentale qui se dégage d'une petite étude, ou encore ce jeu complexe de formes spiritualisées : pouvez-vous, après ce spectacle, songer sans dégoût aux contorsions obscènes des nus de Bouguereau ou aux sordides marquises de Meissonier ?

C'est le fait le plus frappant de l'Ecole de Paris qu'elle a affirmé la suprématie de la *peinture*. Il n'est plus possible aujourd'hui pour un peintre d'oublier, selon la forte expression de Maurice Denis, « qu'un tableau — avant d'être un cheval de bataille, « une femme nue, ou une quelconque anecdote — est essentiellement une surface « plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées. »

Ainsi donc, de la fougue des Fauves aux constructions des Cubistes, nous avons, grâce à l'initiative des Amitiés Françaises, parcouru les sentiers de la peinture moderne et repris contact avec les éclatantes affirmations de l'art vivant. Que cela ne soit qu'un prélude — souhaitons-le — à ces heures enivrantes que nous espérons proches, où nous arpenterons à nouveau les salles des Musées et les Galeries de peinture où triomphent les plus purs joyaux que nous ait donnés Paris, capitale de l'art libre.

L. M. SALINAS

REVUE DES LIVRES

Poésie

St JOHN PERSE, *Exil*, Buenos Aires, Editions des Lettres Françaises, 1942; *Pluies*, Buenos Aires, Editions des Lettres Françaises, 1944.

«Seigneur terrible de mon rire, gardez-moi de l'aveu, de l'accueil et du chant», tel le souhait de St John Perse.

*Et celle qui danse comme un psylle à l'entrée de mes phrases,
l'Idée, plus nue qu'un glaive au jeu des factions,
m'enseignera le rite et la mesure contre l'impatience du poème.*

Quand, à la faveur d'une émotion populaire, les poètes montent aux bornes, et font grincer l'orgue de barbarie, il est bon de lire *Exil* et *Pluies*. Car, au moins, les défauts n'en sont pas vulgaires. Il est un peu agaçant de retrouver dans *Exil* le mouvement même, et les procédés mêmes de l'*Anabase*; on aimerait aussi que la composition fût plus marquée, la préciosité, moins fréquente, l'allusion, moins savante. Las que nous sommes des trivialisés qu'on nous sert, un peu plus de simplicité ne nous lasserait pas. Il est en St John Perse d'assez fortes beautés, assez rares, pour effacer nos griefs.

Sommes-nous arrivés à ce point d'inculture que trois cents exemplaires d'*Exil*, et fort bien imprimés, mettent trois ans à se vendre? Alors qu'aux Etats-Unis, que rien ne destinait à ce rôle, St John Perse agit sur les jeunes poètes par l'influence qu'il exerça sur Archibald MacLeish, alors qu'en Angleterre T.S. Eliot a pris le soin de traduire *Anabase* en l'admirable anglais qu'on pouvait espérer de lui, je vois moisir en librairie des exemplaires d'*Exil*. Au point que, pour attirer le chaland, un marchand de ma connaissance inscrivit au crayon, au-dessous de *St John Perse*: Alexis Léger. Qu'Alexis Léger fasse à Washington la politique précisément dont nous aimerions qu'il voulût bien se dispenser, celle qui continue Munich, c'est assez, semble-t-il, pour inciter l'homme d'aujourd'hui à lire, ou moins à mettre dans sa bibliothèque, des œuvres qu'il négligerait, signées d'un nom de poète.

«Un grand poème né de rien, un grand poème fait de rien», si l'on veut: définitions qui valent pour *Pluies*, et pour *Exil*; mais aussi pour *Neiges*, *Anabase*. On dirait également bien: un poème né de tout, un grand poème fait de tout. Comme l'écrivait Roger Caillois dans *Hémisphères*, St John Perse se sert «de tout ce qui, de la nature ou de l'homme, lui parut excellent et rare». Il filtre, décante.

Deux influences me paraissent converger en des textes: la rhétorique chinoise, le dictionnaire de Littré. C'est surtout dans le parallélisme qui ordonne tant de versets que je retrouve les stylistes chinois (avec les *Odes*, et

Stèles de Ségalen, l'œuvre de Perse est une des rares, dans nos lettres, qui témoignent d'une intelligence des textes de l'Extrême-Orient). Les exemples foisonnent: «toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette splendeur»; «le vent nous conte sa vieillesse, le vent nous conte sa jeunesse»; parallélisme qui se combine souvent à l'allitération, ou la rime intérieure: «ô guerrières par la lance et le trait, ô danseuses par la danse et l'attrait».

Quant à l'influence de Littré, elle perce partout, et surtout en mainte beauté proprement poétique. Je suis certain que St John Perse fait de Littré un usage constant et qu'il ne dédaigne pas d'en relire plusieurs pages avant de rédiger, notant au passage des sens rares, des mots de qualité, des sons heureux. Je sais de quelle puissance lyrique fut pour moi chargé le *Petit Larousse Illustré*: comment m'étonnerais-je qu'un authentique poète alimentât ses dons aux colonnes du Littré? Sans doute les amateurs de romantique et d'à peu près feignent d'aimer Perse et ignorent que *psylles* sont charlatans qui approvoient des serpents, *élymes*, graminées à racines traçantes, amies des terrains sablonneux; pour moi, j'aime savoir que *le vol des sacres sur les marbres* est celui du *falco sacer*, et que l'éclair salace, dont parle le poète, est d'une exactitude scientifique indiscutable, puisque *salace* est celui qui a le goût des rapprochements sexuels, et que Zeus porte-foudre usa parfois, pour s'accoupler sur terre, du feu céleste qu'il maniait. (Ici, ou là, le procédé frise le canular: il me semble impossible que le *plain-chant des neiges* — dont je consens à la rigueur qu'il soit ce qu'on entend d'ordinaire par *plain-chant* — ne soit pas en outre le papillon dont Littré m'apprit l'existence. L'image alors me devient beaucoup plus belle, dans sa ruse; mais combien sommes-nous, qui lûmes l'article *plain-chant* ?)

« Les rites et la mesure » domptent partout « l'impatience du poème »: « l'aubier des grandes aubes », « l'oubli des bibles d'or » sont allitérations; avec ces versets qui « se hérissent d'irascibles cactées », nous voici en pleine traditionnelle harmonie imitative; que d'images neuves, et pourtant évidentes: « le ban-yan de la pluie prend ses assises sur la ville »; mais chassées par le vent, voyez « les hautes pluies en marche sous le fouet comme un Ordre de Flagellants »; il y a aussi de longs développements par répétition oratoire: « Celui qui marche sur la terre à la rencontre des grands lieux d'herbe; qui donne, sur sa route, consultation pour le traitement d'un très vieil arbre; celui qui monte aux tours de fer, après l'orage, pour éventer ce goût de crêpe sombre des feux de ronces en forêt; celui qui veille, en lieux stériles, au sort des grandes lignes télégraphiques... etc... » Ou bien, dans *Pluies*, c'est la très belle apostrophe: « Lavez, ô Pluies, un lieu de pierre pour les forts. Aux grandes tables s'assièrent, sous l'auvent de leur force, ceux que n'a point grisés le vin des hommes, ceux que n'a point souillés le goût des larmes ni du songe, ceux-là qui n'ont point cure de leur nom dans les trompettes d'os... aux grandes tables s'assièrent, sous l'auvent de leur force, en lieu de pierre pour les forts. Lavez le doute et la prudence au pas de l'action, lavez le doute et la décence au champ de la vision, etc... »

(On voit d'ailleurs assez bien, en ces énumérations, la rhétorique se transmuter en poésie. Il suffit qu'à l'intérieur de la répétition oratoire *pâturages* se disent *grands lieux d'herbe*; remplacé par la définition qu'en donnerait un dictionnaire ingénu, chaque mot de prose vulgaire devient semence poétique).

On n'a jamais fini d'expliquer un poème. A peine si nous esquissons ce que pourrait être une *explication de textes*: nous n'avons rien dit des rythmes, par exemple; or il est peu de langues mieux frappées que celle de Perse. Les vers blancs, les rythmes de prose s'y fondent en un verset dont la diction jamais n'éprouve le souffle du lecteur. Etc...

En d'autres temps, nous reprocherions à St John Perse cette hauteur, cette distance — dirai-je diplomatique? — qui éloignent ses poèmes de la plupart des lecteurs. Aujourd'hui que les poètes ont tendance à faire la retape, il nous plaît de lire des œuvres que ni la pudeur, ni l'intelligence n'ont désertées, et qui, sans abaisser notre raison, touchant le vif de nos nerfs. Il nous plaît aussi de relever, dans *Les cahiers de la libération*, journal de la résistance, une recension qui loue *Exil* pour un langage «dont le nombre, la force et la majesté ont rarement été égalés». N'en déplaise à nos Déroulèdes.

ETIEMBLE

MAURICE FOMBEURE, *A dos d'oiseau*, Paris, Gallimard, 1942.

Je le dis tout de suite: je ne connais pas Maurice Fombeure. Mais, avec Zola, acceptons «chaque œuvre comme un monde inconnu, comme une terre nouvelle qui va donner peut-être des horizons nouveaux».

En tout, 141 poèmes de longueur à peu près égale, occupant environ une page, au plus une page et demie. Rien ne fait l'unité de cette réunion lyrique: ni le choix des thèmes, ni celui des mètres. Seule est partout présente la personnalité du poète (encore qu'elle soit multiple et qu'il en joue complaisamment). Aussi bien devine-t-on à la lecture de ces pages fraîches et naïves (un peu trop quelquefois) tout ce que le poète doit à Baudelaire, dont il a emprunté non plus les soleils, mais les «ciels mouillés» (p. 64), et auquel il nous fait songer lorsqu'il écrit: «Je suis aveugle en moi, soleil des souvenirs» (p. 98). Il a également contracté une dette envers Arthur Rimbaud et Guillaume Apollinaire:

*Et la semaine, mène, mène,
Et la semaine mène à Dieu* (p. 61)

A l'égard de Valéry, non moins évidemment:

*Douceur, ô douceur d'aimer sans rien dire,
Douceur de sentir qu'il ne m'aime pas* (p. 54)

Pour ce qui est d'Aragon, les subtilités de la chronologie ne me permettent guère de déterminer lequel doit à l'autre ni dans quelle mesure il y a échange ou non. Mais des vers comme ceux-ci:

*Des années écoulées entre ses beaux yeux noirs
Entre ces beaux yeux bleus, miroirs de la mémoire* (p. 98)

font immanquablement penser au chantre d'Elsa. Il conviendrait peut-être aussi de citer pêle-mêle, en tant que sources plausibles d'inspiration, le Verlaine de

Sagesse et l'Emmanuel qui puise ses sujets dans la Bible (la religion paraît avoir pour un temps tourmenté M. Fombeure), le Tailhade des nuits lunaires, Paul Eluard :

*Quand mes paroles au dehors
Font du bruit qui trompe la mort
Et retardent l'éternité* (p. 59)

Mais M. Fombeure cherche avant tout à recréer une espèce de poésie, sinon populaire, en tout cas campagnarde; aussi va-t-il la plupart du temps fouiller dans le folklore des diverses provinces françaises (notamment celles du Centre, de la Loire et de la Bretagne), pour en rapporter de vieillotés chansons, des rondes archaïsantes, des airs anciens pleins de fausse candeur, de maniérisme précieux et de niaiserie voulue. Ce faisant, il lui arrive de côtoyer dangereusement Béranger: c'est ainsi que dans le même poème, *Imageries*, nous trouvons:

*Lisez tous cette histoire
Et, s'ils veulent y croire,
Vos enfants s'instruiront,
— C'est en forgeant qu'on devient forgeron.
Vos enfants s'instruiront
C'est en lisant qu'on devient liseron.* (p. 106)

On trouve de tout d'ailleurs dans cet intéressant ouvrage. Des poèmes à tendances mystiques, des strophes dont la préciosité est de fort mauvais aloi, des vers hermétiques et obscurs, mais aussi de délicates choses où, conjuguées, l'émotion, la mélancolie, la sentimentalité sans mièvrerie donnent des morceaux comme *Ma maison* (p. 64), et *Ogeron* (p. 66), qui sont parmi les meilleurs du recueil.

A ce goût pour ainsi dire «rural» s'en ajoute un second, «médiéval»: il est alors question de blasons, de licornes, de châtelaines délaissées qui «à leur tour montent, miron-ton, miron-ton, miron-taine...» comme dans la chanson. A cet égard, M. Fombeure peut à bon droit se réclamer, s'il y tient, de l'école néo-romantique. Notons encore le rôle joué par certains animaux dont les noms reviennent constamment: grenouilles, rainettes, crapauds (voire «crapoussins»), carpes, coqs, souris, licornes. Il n'est pour ainsi dire pas de poème où l'on ne rencontre au moins une de ces bêtes.

Fombeure marque une prédilection pour les mètres courts et quelque maladresse dans la facture de l'alexandrin. De temps en temps, des vers «libres»: ce ne sont pas les moins réussis:

Des biches longues, polies aux mains de la lune (p. 72).

Ce poète rencontre, poèmes faisant, les avantages et les inconvénients de sa facilité. A son actif, la fraîcheur des images et le pittoresque des expressions: «L'eau broute le ruisseau...» (p. 126) est absurde à la fois et charmant. Certains vers évoquent Cocteau:

Un soleil chaque nuit change l'eau de mes songes (p. 140)

Que de trouvailles heureuses: «Le matin, monoplan léger...» (p. 96). Et:

*Voici que volent mes regrets
Avec ces oiseaux en triangle
Sur le gris triste des guérets.* (p. 224)

Et voici l'harmonie imitative: *Entre les cris des grives* (p. 111). Les exemples abonderaient. A son actif encore, des archaïsmes et des néologismes heureux: «remembrances, crachoteurs, girent, surmarins, huppelandés, houlaient, roulotiers...», j'en passe.

Au passif ; maintes entorses à la grammaire, à la syntaxe, à la versification, à la métrique. N'écrit-il pas: «De la pêche un jour s'ils reviendront » ? Il emploie fréquemment le substantif comme adjectif-épithète et vice-versa: «soliloque bétail» (p. 197); «l'humide d'un regard» (p. 197); «soliloque feuillage» (p. 199). D'autre part, s'il a une inclination pour la rime riche (tant à l'oreille qu'à l'œil), pour les petites strophes délicatement figuolées, pour l'allitération ingénieuse et pour la rime intérieure: «J'ai brûlé votre *image*, ô filles à *ramages* », « De la *pencher* sur vos *péchés* » etc... parfois, oublieux du vers précédent, il abandonne la rime. Et quel curieux découpage des mots! Aux oreilles de M. Fombeure, «nuit» a deux syllabes; «bruire», trois; «divagations», cinq. Facilement acceptées dans les chansons d'allure populaire, ces négligences déparent les poèmes.

Malgré cette facilité, proche souvent de la paresse des enfants gâtés, malgré l'abondance des poncifs et des redites, *A dos d'oiseau* est un recueil riche et varié. Il manifeste un talent. Il invite à lire les autres livres de Fombeure.

MOENIS C. TAHA-HUSSEIN

HENRI DAVENSON: *Introduction à la Poésie Populaire française.*

Nombre de spécialistes avaient, avant Henri Davenson, exploré le sujet. Ce livre ne prétend être que l'œuvre d'un amateur éclairé. Mais Davenson n'a pas seulement le mérite d'un vulgarisateur. Sur le problème des origines de la chanson populaire, il apporte une solution personnelle, qu'il défend avec une grande force de persuasion. Deux thèses s'affrontaient jusqu'ici. La thèse romantique faisait de la chanson une création spontanée, absolument originale, du génie populaire «jaillie», selon la formule, «des profondeurs de l'âme collective». Lancée par les romantiques allemands, elle ne résista guère à l'effort de la critique historique, qui a pu identifier les modèles savants dont s'inspiraient, sous leur forme connue, la plupart de nos chansons. L'autre thèse, forte de ces découvertes, et prenant le contre-pied de la thèse romantique, aboutissait à dénier au peuple tout pouvoir créateur, à faire de la «chanson populaire» un simple démarquage, plus ou moins maladroit, de l'art de l'élite. Elle en arrivait à douter qu'il ait jamais existé une chanson d'origine proprement populaire, sauf celles qui se bornent à transposer les appels du pâtre ou la fruste mélodie du bouvier.

Davenson ne se satisfait ni de l'une ni de l'autre thèse. Soulignant le caractère mouvant de la tradition orale, qui fait de la chanson, non pas une œuvre stable, achevée une fois pour toutes, mais une forme fluide en perpétuel devenir, il montre avec force la réalité et le prix de l'apport populaire. Tour à tour élaguant, condensant, combinant, ajoutant, trouvant parfois dans le hasard le plus merveilleux des collaborateurs, le génie populaire aboutit, par une lente élaboration, par un travail tour à tour conscient et inconscient, volontaire et involontaire, à la création d'une œuvre nouvelle. Il lui arrive sans doute de gâter la mélodie

originale, d'affadir les paroles, mais parfois aussi il sait les porter à leur point de perfection.

D'ailleurs, entre le peuple et l'élite, il n'y a jamais eu de cloison étanche, mais un perpétuel mouvement de va-et-vient et d'échange. L'étude de ce mouvement est l'un des chapitres les plus substantiels du livre; et rien ne prouve après tout que ces mélodies, empruntées par nos chansons à des musiciens professionnels, n'aient pas été puisées par ceux-ci dans un fonds populaire déjà existant, et que le peuple ne fasse ainsi que reprendre son bien. La chanson française apparaît donc comme l'œuvre de tout un peuple, masse et élite à la fois, le fruit lentement mûri d'une collaboration séculaire.

Sans doute, on ne peut que constater aujourd'hui, dans l'Occident européen, le tarissement de cette source profonde où s'abreuvaient chansons et fêtes sacrées. L'avènement du capitalisme et de l'industrie moderne a détruit à jamais l'ancien rythme et l'ancien style de la vie rurale et artisanale; il a profondément altéré le milieu où croissait et vivait la chanson populaire. Les efforts d'un régionalisme sénile — celui de Maurras et de Pétain — pour ressusciter les coutumes, les costumes, les chansons, les danses du passé, ne pouvaient qu'être vains, car il eût d'abord fallu ressusciter une forme de vie aujourd'hui disparue. Du moins, comme les œuvres classiques de notre poésie et de notre musique, les chansons populaires sont partie intégrante du patrimoine spirituel de la nation... Comme les œuvres classiques et pourtant d'une façon bien particulière. Car il nous est assez difficile de spécifier les raisons de notre culte et de notre amour. La pauvreté des paroles, leur banalité, n'est souvent que trop indiscutable. Mais cette pauvreté même, cette naïveté, cette usure du langage, semblent se parer à nos yeux de je ne sais quel prestige. C'est ainsi qu'un Rimbaud confesse son goût passionné pour les productions les plus humbles de l'art populaire: «J'aimais les peintures idiotes, dessus de porte, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains naïfs.» Chacun de nous a subi pour sa part cette fascination, où la nostalgie de l'enfance entre sans doute pour une large part.

Henri Davenson fait suivre son étude d'un choix de chansons présentées avec beaucoup d'érudition et de goût. Complaintes tragiques comme le *Roi Renaud* et la *Blanche Biche*, chansons d'amour comme le *Pommier Doux*, *Auprès de ma blonde*, à la *Claire Fontaine*, chansons de la mer et de l'aventure comme le *Trente et Un du Mois d'Août*, le *Petit navire* ou les *Filles de la Rochelle*, chansons gauloises qui illustrent avec verve une philosophie rabelaisienne du mariage, chansons à boire, chansons de travail qui rythment l'effort humain et saluent les saisons et les heures, toutes ou presque toutes les formes de la chanson sont représentées et étudiées. Davenson n'a pas cherché les plus rares; il a souvent choisi les plus célèbres, en adoptant, pour chacune d'elles, parmi les nombreuses variantes, la forme qui lui a semblé parfaite. Toutes ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais il apparaît bien, à les relire, que leur pouvoir sur notre cœur n'est pas fait seulement de nostalgie et d'illusion. Que de gentillesse, de candeur vraie ou feinte (attention aux pastiches et aux parodies). Que d'humour aussi, et parfois d'intensité dramatique, d'éclat lyrique!

Quelle pureté dans la ligne mélodique, quelle limpidité dans les paroles de
«La Fontaine» :

A la claire fontaine
Je me suis reposée
Mais l'onde était si belle
Que je m'y suis baignée...
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait
Chante, rossignol, chante
Toi qui as le cœur gai...

Quel art du raccourci dramatique, quel goût sauvage de tragédie et d'embrun
dans cette «chanson à hisser» si justement célèbre : «Nous irons à Valparaiso» :

Hardi les gars, vire au guindeau
Hardi les gars, adieu Bordeaux
Au cap Horn il ne fera pas chaud
Pour faire la pêche au cachalot.
Plus d'un y laissera sa peau
Adieu misère, adieu bateau!
Et nous irons à Valparaiso
Où d'autres laisseront leur peau.
Ceux qui reviendront pavillon haut
C'est premier brin de matelot
Pour la bordée ils seront à flot
Bons pour le rack, la fille, le couteau,

Quelle intensité lyrique, quelle profondeur limpide, dans ces vers aussi mysté-
rieusement beaux que ceux de Baudelaire dans «*La Mort des Amants*».

Ma belle, si tu voulais
Nous dormirions ensemble
Dans un grand lit carré
Avec des taies blanches
Aux quatre coins du lit
Un bouquet de pervenches
Dans le mitan du lit
La rivière est profonde
Tous les chevaux du roi
Y boiraient à la ronde
Nous y pourrions dormir
Jusqu'à la fin du monde.

Après avoir abordé le problème des origines et esquissé un aperçu historique, Davenson ébauche une esthétique de la chanson populaire française. Tentative utile, intéressante, mais qui nous laisse déçus et insatisfaits; sur la nature du plaisir très particulier que nous dispense la chanson populaire, l'analyse reste insuffisante; et superficielle. Les pages si pénétrantes de Gérard de Nerval demeurent peut-être, dans ce domaine, l'approximation la plus heureuse de la vérité.

PIERRE ROBIN

Littérature

MARCEL ARLAND, *Zélie dans le désert*, Paris, Gallimard, 1944; MARCEL MOULOUJJI, *Enrico*, Paris, Galimard, 1944.

M. Marcel Mouloudji, fils d'un Arabe et d'une Bretonne, est connu au cinéma: il figure dans *Vautrin*, dans *Visiteurs du soir*, etc... Sartre, qu'il rencontra, dit-on, dans un des cafés littéraires de la rive gauche, lut avec intérêt le manuscrit d'*Enrico*, l'envoya chez Gallimard; et voilà comment M. Mouloudji obtint le prix de la Pléiade. Ainsi va la «petite histoire», celle qui passionne le lecteur, et n'apprend rien sur l'œuvre, ou presque rien. (Il est vrai qu'*Enrico* est fils d'Arabe et de Bretonne, et que nous pouvons supposer que ce premier recueil contient une part importante d'autobiographie, comme *La Belle Lurette* d'Henri Calet, auquel parfois il fait penser).

A ceux qui s'étonnent que la littérature de la décade passée n'ait pas complètement disparu dans la tourmente, chassée par des œuvres moralisantes et optimistes, il faut bien répondre que les écrivains ne travaillent que leur expérience et qu'en général le nouvel auteur d'aujourd'hui a gâché sa jeunesse dans la sanie de l'autre guerre, usé son adolescence aux turpitudes de l'après-guerre, ses premières années d'homme aux angoisses de l'avant-guerre. Les communistes réclament des livres moraux, enthousiastes: c'est trop aisément oublier que Mouloudji, Calet, d'autres encore, ont formé leur pensée, leur sensibilité, quand le Parti dénigrait la famille et la patrie, prônait l'avortement et l'antimilitarisme. Bref, *Enrico* est un recueil de contes *noirs*. Ce n'est pas moi qui jeterai la pierre à M. Mouloudji: il faut parfois écrire des livres *noirs* pour se préparer à des œuvres sereines. Qui a moins de quarante ans peut exiger licence d'un livre atroce, ou de deux.

Les Hommes oubliés de Dieu, que M. Cossery avait vus autour de lui, les voilà, brutaux, obscènes, avinés, dans la zone de Paris. *Le prix de camaraderie* pourrait être du Vallès, mais *Enrico* appartient à M. Mouloudji. Humour et cruauté en font un coquetèle des plus secs, auprès duquel *Poil de Carotte* est eau de rose: c'est l'histoire d'un gamin dont la mère (pieuse, mais un tantinet incestueuse, brutale, mais affectueuse, propre, mais capable de remplir sa maison d'ordures à grand peine amassées) finira dans un cabanon, pour avoir voulu égorger l'Algérienne dont elle est jalouse. Soit. M. Mouloudji sait conter passablement et tenir le lecteur attaché à des larves.

C'est le style qui nous gêne: «une vitre cassa quelque part» est incorrect; le récit n'aurait rien perdu à l'emploi du mot permis. «Nous avançâmes entre une haie», dit-il ailleurs; il veut dire «entre deux haies»; «sa peau fut constellée

de raies fatiguées.» *Constellée*? Non pas que ces erreurs foisonnent. Dans l'ensemble, la langue est expressive; parfois elle nous touche, par une habile ingénuité. On a pourtant la conviction que M. Mouloudji écrirait mieux s'il renonçait au poncif *misérabiliste*. Poncif dont l'artifice est démasqué par l'auteur, en quelques moments d'étourderie. Enrico, le gamin de la zone, qui n'entend jamais que des phrases de ce genre: «Dégueulasse, va l'dire à l'Algérienne; celle-là, je la créverai un jour», comment peut-il se parler en ces termes; «mais hélas, la chambre sera une désolation pour les oreilles. Le parfum alcoolique de cette soirée, les vomissements de papa, les injures criardes de maman, les coups qui résonneront douloureusement»? Si M. Mouloudji se résigne à styliser, pourquoi faut-il que ce soit à contre-temps? (Qu'il ne craigne pas la contrainte: la force de son tempérament, la richesse de son expérience lui permettraient de tirer parti, et profit, des entraves rhétoriciennes).

Qu'il lise donc *Zélie dans le désert*: l'anecdote est assez cruelle pour lui plaire; une enfant de l'assistance publique est violée par un braconnier, aimée d'un bon villageois, amoureuse d'un bel étudiant en vacances, lequel l'engrosse, l'abandonne: Jeannie se tue, le villageois oubliera. Avec quelle science Marcel Arland a dosé son récit, ménagé les temps d'arrêt, amorcé les coïncidences; avec tant de ruse, en vérité, qu'il faut tout accepter, et jusqu'à ces coïncidences, ces prémonitions qui, moins subtilement ourdies, nous feraient hausser les épaules. L'intrigue est parfaitement construite, — reconstruite serait plus juste.

La scène est au village; Jeannie est une vachère; je veux bien que la campagne purifie l'atmosphère de ce récit, en y mêlant «la profonde odeur» des sèves, le «plaisir de marcher sur la terre moussue», mais comment oublier *La Terre* de Zola, les paysans de Malaquais? Avec la même histoire, quel beau *misérabilisme* on ferait! Il suffirait d'accuser la grossièreté des conscrits dans les scènes de *révision*, de raconter l'aventure dans le style du braconnier, ou selon le vocabulaire de Monsieur l'étudiant. Rien de tel. Marcel Arland fait parler ses garçons ainsi que des garçons, sans leur prêter par inadvertance des phrases du genre de celles que nous reprochons à M. Mouloudji; mais c'est lui, Arland, qui récite; dans son style; avec style. On retrouve dans *Zélie* toutes ses qualités: justesse de ton, un peu en deçà de la force, force suprême; tendresse pour les vivants, si humbles soient-ils, si dépourvus; amitié avec la terre. Et cette langue, si sûre, si pure, encore qu'un peu gonflée de cette sensualité dont surabondent les phrases de Mauriac. La plus simple des propositions, n'est telle que pour avoir été fort travaillée. Le découpage des éléments rythmiques est si habile que le livre se lit sans effort à voix haute.

Si maintenant nous critiquions ces deux ouvrages du point de vue du «matérialisme historique», nous devrions nous demander s'il n'est pas atroce de transplanter de jeunes villageois dans le milieu dépeint par M. Mouloudji. Il va falloir envoyer à l'usine la moitié de nos paysans: seul moyen d'assainir l'économie de nos champs, et celle de nos villes. Or il est clair que la France périrait si les gars de la campagne devaient tomber dans le pourrissoir où nous plonge *Enrico*. Il faut donc en finir avec ces zones lépreuses, rongées de syphillis, d'alcool, et de misère; il faut abattre les faubourgs, construire des cités-jardins où l'on perçoive la montée de la sève, la douceur de la mousse. Puisque la France doit transplanter en ville ses paysans, il importe d'humaniser les villes, d'en faire des parcs où l'on puisse faire de beaux enfants, et, de ces enfants, de vrais hommes.

EMMANUEL ROBLÈS, *Travail d'homme*, Alger, Charlot, 1942.

D'un fait-divers banal, M. Emmanuel Roblès a tiré un beau roman, bien composé, simplement écrit. L'histoire qu'il nous conte était pourtant semée d'embûches, de ces ouvriers qui meurent pour sauver un barrage menacé par la tempête; elle semblait devoir amener les poncifs héroïques et sentimentaux les plus écœurants. M. Roblès a su éviter ces pièges du mauvais goût avec une rare aisance. Mais ce n'est pas là son seul mérite. Ses personnages, pour «primaires» qu'ils soient, sont obsédés par l'angoissant problème des fins de l'homme: «Ce qu'il faut, c'est mériter de vivre», déclarent-ils. Et, mieux que beaucoup d'entre nous, ils arrivent à étancher leur soif: «Une des plus profondes vérités de la vie, une vérité qui aide à vivre, qui *fait vivre*, c'est l'amour de son métier. Croire à ce qu'on fait». Plus modestes que les héros de Gide, Van der Meersch, Sartre ou Malraux, qui sont à la poursuite d'une «raison» d'être, Rafael et Ilharréguy cherchent une «excuse» seulement. Peut-on leur en vouloir du peu d'estime en quoi ils se tiennent? Ils représentent une humanité qui trouve le bonheur dans le sacrifice, une humanité sans éclat pour laquelle l'amour du travail remplace l'amour défunt de Dieu: «Je ne vaud pas le barrage», dit humblement l'un de ceux qui donnent au barrage leur vie.

S'il faut croire que la masse des hommes ne puisse être heureuse que dans la soumission, s'il est vrai que le renoncement est la condition essentielle de la sérénité, louons M. Roblès d'avoir exalté un impératif utile. Et si au surplus, comme il l'affirme, «ça donne à plusieurs un bon prétexte pour mériter de vivre», quelle plus belle vision d'avenir que celle qui nous propose cette conjonction inespérée des exigences physiques et des besoins métaphysiques?

WILNA SALINAS

STANISLAS FUMET, *L'Impatience des Limites*, Fribourg, Librairie de l'Université, 1942.

Après tant de bavardages sur l'infini, il est satisfaisant de lire un «petit traité du firmament» qui soit aussi un traité du fini, et l'apologie des limites, voire des limitations. Je n'ai pas pu me procurer *Les sandales d'Empédocle*, que nous devons à Claude-Edmonde Magny; mais j'aime que ce soit un essai «sur les limites de la littérature»: cela console des *expériences poétiques* et autres sorcelleries.

Stanislas Fumet aime l'ordre, et blâme tous ceux qui, impatients des limites que nous impose notre humaine condition, mettent partout l'anarchie. Il a le courage d'écrire que l'anarchiste est «inférieur au gendarme» (encore qu'il soit assez intelligent pour concéder que le premier a «le besoin de quelque chose de supérieur» à ce dont le second fait ses délices quotidiennes). Il veut que le métier limite l'acte de l'instinct (mais il avoue qu'il est souhaitable que le créateur essaie de «se libérer des canons auxquels il ne doit que sa maîtrise»). Tous ces grands cris de «liberté!» poussés par tant de gens que tourmentait «l'obsession de l'innocence», il comprend que ce sont signes, non de force, mais plutôt de «déficiência».

Tout cela, judicieux. Mais Fumet ajoute ceci : «Le chinois Kouang tseu appelle Dieu la Limite. Ce nom est juste et profond». Les limites auxquelles veut nous soumettre l'auteur sont en effet celle d'une théologie. Touché de christianisme, mais réfractaire à l'orthodoxie, Baudelaire fut en proie, sa vie durant, au tourment de l'infini : impatience des limites, et litanies de Satan, c'est tout un. Goethe au contraire voyait en l'acceptation des limites le propre de la maîtrise : *In der Beschraenkung zeigt sich erst der Meister*. Rien ne limite mieux l'humain que l'humanisme. Qui ne voit que les morales matérialistes — la morale biologique de Charles Nicolle, par exemple — débarrassent l'homme du satanisme à quoi l'accule trop souvent la hantise de l'infini ? Louer la «justice du cercle», ou la «beauté de la sphère», symboles l'un et l'autre de l'espace circonscrit, et de la perfection catholique, théologienne, c'est bien. Mais ce cercle, à qui souvent on a comparé Dieu, que garde-t-il du cercle, que le nom, puisqu'il «lance en tous lieux son centre et n'a point de circonférence» ; (Pascal ne dit rien d'autre que le *Roman de la Rose*). Ce cercle-là vaut le cercle carré. S'il est une philosophie qui vaccine l'homme contre le goût de la démesure, et de l'illimité, le confucianisme est cette philosophie : fort peu théologienne, et parfaitement indifférente aux soucis de Kouang tseu sur l'idée d'un Dieu-Limite.

Avec Stanislas Fumet, nous voulons rendre l'homme à la conscience de ses limites, afin de lui restituer celle de ses pouvoirs. Pour ce faire, nous suivons une voie qui diverge de la sienne. Pourquoi nier toutefois l'agrément que nous avons pris à ce petit livre, où trop souvent comparaison prétend passer pour raison, mais qui rexit avec élégance, et parfois avec force, un certain nombre de vérités bafouées.

E.

Les Dix Commandements, par Th. Mann, R. West, F. Werfel, J. Erskine, B. Frank, J. Romains, A. Maurois, S. Undset, H. Van Loon, L. Bromfield, New-York, Maison Française, 1944.

Ce livre est un recueil de nouvelles, écrites par dix écrivains célèbres, pour illustrer l'horreur des violations dont les Nazis se sont rendus coupables à l'égard de la loi morale. Mais elles illustrent encore plus fortement le degré de déchéance où peut tomber la littérature quand elle s'avise de violer le principe premier de l'art, qui est de ne se mettre au service d'aucune cause étrangère à la sienne.

Nous avons affaire ici à des écrits de l'espèce la plus basse, celle qui ressortit à la propagande, et qui était tenue en si grand mépris il y a très peu d'années encore par ceux mêmes qui ont composé ce recueil. On ne peut réprimer sa surprise à les voir aujourd'hui se plier à de telles besognes. On s'en irrite d'autant plus vivement que le Nazisme n'avait pas besoin d'être combattu par des procédés aussi détournés, ayant lui-même manifesté avec suffisamment d'éclat de par le monde sa nature bestiale et destructive. On a l'impression d'une attaque qui porte à faux, ou pis encore, qui se retourne contre ses propres auteurs. Ce sont eux qui finalement sortent le plus avilis de cette entreprise.

Et qu'on m'entende bien. Je ne prétends nullement qu'un auteur doive être sans parti, ni qu'un roman doive être sans tendance. Rien ne s'oppose à ce qu'une œuvre d'art soit en même temps un plaidoyer ou un acte d'accusation pathétiques. Mais ce qu'une œuvre cherche à prouver, il faut qu'elle le fasse de la même manière que l'arbre prouve la vie, ou que le soleil prouve la lumière, la preuve doit être le rayonnement naturel qui émane de sa substance.

Malraux nous a donné de beaux exemples d'œuvres passionnément vouées à l'exaltation de certaines idées qui lui sont chères, mais qui n'en restent pas moins profondément et universellement valables. C'est parce qu'en Malraux l'écrivain n'est nullement au service du partisan, mais l'écrivain et le partisan sont intimement fondus au cœur du même homme. C'est le même homme qui souffre, qui écrit, qui combat et qui pense. D'où naît la qualité authentique et probe du témoignage qu'il porte. On peut, si l'on veut, récuser à la fois l'œuvre et l'auteur, on ne peut les dissocier l'un de l'autre.

Mais nos dix romanciers voués à l'anti-nazisme ne sont nulle part engagés dans ce qu'ils ont écrit. Ils demeurent aussi étrangers à leurs personnages qu'un chimiste à l'égard des réactifs qu'il emploie. A suivre leurs écrits, on croit assister à la préparation d'une drogue en laboratoire par une équipe de dix pharmaciens hautement attentifs à ne pas s'écarter de la recette établie par l'éditeur (usage externe). Dix histoires sans originalité, sans force, où ne s'affirme aucune création véritable, donnant le sentiment d'un artifice laborieusement soutenu, tel est le triste bilan de ce procédé de fabrication littéraire. En vain les auteurs croient-ils nous bouleverser en accumulant les massacres et les horreurs. Parmi tant de victimes lamentables qui peuplent ce livre, parmi tant de Français, de Belges, de Norvégiens égorgés, il n'y a pas un seul personnage dont la souffrance nous touche, pas un qui soit vraiment pétri de chair et d'os, qui soit suffisamment vivant pour pouvoir mourir.

Je ne sais comment les dix commandements ont été distribués aux dix auteurs à gages, s'ils se les sont partagés par voie de tirage au sort, ou selon leurs affinités et leurs préférences personnelles. Jules Romains a choisi l'homicide et Maurois l'adultère, Sigrid Undset le vol, et Van Loon le parjure. Bruno Frank écrit: «Honore ton père et ta mère». A quoi John Erskine ajoute: «Souviens-toi du jour du Sabbat, pour le sanctifier». Et ainsi de suite....

Toutefois je ne veux pas être injuste, Je n'envelopperai pas les dix écrivains dans une même réprobation. Thomas Mann reste hors de cause, s'étant borné, en guise d'introduction, à retranscrire à sa manière l'histoire de Moïse au Sinaï, d'après le thème biblique. Parmi les nouvelles les plus honnêtes, je dois citer celle de Bromfield, où transparait un réel souci d'objectivité, et celle de Franz Werfel, qui est simple, sobre, presque convaincante.

Maurois, aux prises avec le VIIe Commandement, s'empêtre dans une histoire d'adultère qui n'a pas été commis: adultère fictif et rétrospectif inventé par une mère française pour donner légalement un père aryen à sa fille, née de sang juif. Grâce à quoi la fille pourra continuer à jouer devant les Allemands à l'Opéra. Jules Romains compose une laborieuse aventure avec le «*Tu ne tueras point*», inscrit en lettres d'or dans le cabinet d'un Professeur allemand, qui se trouve amené progressivement par sa lâcheté, sa veulerie, (et aussi par la grâce de l'auteur qui ne lui ménage ni les pièges, ni les embûches, ni les coïncidences astucieuses), à collaborer à toutes les atrocités de la guerre totale,

y compris l'assassinat d'otages, parmi lesquels se trouve comme par hasard son meilleur ami français, à qui il donne lui-même le coup de grâce, soulageant enfin du même coup le lecteur du poids de tant d'invéraisemblances accumulées.

Mais l'histoire la plus abjecte est celle de Van Loon. Elle expose le comportement d'un petit garçon d'Allemagne, affamé et malheureux, qu'un pasteur hollandais recueille provisoirement chez lui après la débâcle de 1918. Agé de sept ou huit ans, cet enfant est gavé de bons principes et de bon pain par le pasteur qui veille scrupuleusement à la santé du corps autant qu'à celle de l'âme. Mais il ne sert de rien d'élever un petit Teuton selon les préceptes de la plus pure morale. De même qu'un pommier, quel que soit le sol où on le transplante, donne toujours des pommes, et un prunier des prunes, de même cette mauvaise graine allemande, cultivée en terre hollandaise et arrosée du meilleur suc biblique, produit néanmoins, par une fatalité héréditaire et invincible, des fruits empoisonnés et corrompus. Le petit réfugié dérobe, ment, calomnie, trompe et trahit son bienfaiteur aussi naturellement qu'il mange et qu'il respire. Renvoyé dans son pays, il n'y séjourne que pour s'y perfectionner dans le crime, et en mai 1940 il revient en Hollande avec la soldatesque hitlérienne, tout exprès pour brûler la maison du pasteur et traîner devant le peloton d'exécution le saint homme qui l'avait nourri.

On voit dans quel esprit est écrite la nouvelle de Van Loon. Les propagandistes de la radio et des journaux sont plus consciencieux. Dans un ouvrage composé tout exprès pour combattre la folie raciste, instituer une espèce de *racisme à rebours* qui marque chaque Allemand du sceau d'une tare originelle irrémédiable, c'est pour le moins faire preuve d'un illogisme déconcertant. C'est utiliser, pour dénoncer le nazisme, les procédés mêmes par lesquels le nazisme se déshonore. On ne peut s'empêcher d'en être indigné.

Les Dix Commandements n'ajouteront rien à la gloire de leurs célèbres auteurs. Non seulement le livre est littérairement mauvais, mais — parce qu'il contrevient justement aux lois les plus élémentaires de la création artistique — c'est un mauvais livre. Ce recueil de dix nouvelles moralisatrices est un ouvrage profondément immoral.

EMILE SIMON

EDMOND MULLER et RENEE GUIRGUIS, *Rainer Maria Rilke, deux études*, Le Caire, Horus, 1943.

Rilke l'Européen, écrit M. Edmond Muller. De toutes parts, on nous somme d'oublier l'Europe. En gardons-nous le souvenir, et le désir, on nous insulte : *fasciste! trozkyste!* (J'ignorais, quant à moi, que Charlemagne, Napoléon, fusent disciples de Trozky; et ce m'est première nouvelle que Benda soit hitlérien: il écrivit pourtant un *Discours à la nation européenne*).

L'Europe existe: en plein siècle nationaliste, elle a produit maint esprit européen, dont Rilke. Il naît à Prague, en pays slave; écrit en allemand, et parfois en français, parcourt sa patrie, dont il apprend les idiomes divers; il gît en Suisse, au sommet d'une colline valaisane. «Quelle que soit l'universalité des thèmes qui la composent, l'œuvre de Rilke jaillit de l'âme même de l'Europe et d'une expérience humaine qui l'embrasse tout entière.» M. Muller rappelle

ces valeurs d'Europe, si menacées, si chères à Rilke: «l'homme docile à la terre et fidèle au passé, le labeur patient des mains, la beauté de l'objet formé lentement par elles, les vieilles demeures et les vieux meubles, et plus que tout cela: le sens du sacrifice, le mépris du lucre». M. Muller est de ceux, trop rares encore, mais chaque jour plus nombreux, qui sont résolus à défendre la vieille Europe contre le genre de vie que Rilke voyait déjà envahir sa patrie: «vies uniformes... joies collectives... immeubles géants... objets en série... tumulte... frivolité».

L'essai de M. Muller est écrit avec soin; la langue de Melle Guirguis est moins sûre (elle emploie mal *prémices*, parle *d'examen de maturité*, ce qui n'offre aucun sens à qui ne sait l'allemand, s'embrouille en des phrases interminables, abuse d'adjectifs dont la critique n'a que faire: *merveilleux*, *mystérieux*, *surnaturel*, etc....) Son essai n'est sauvé que par les citations, nombreuses par bonheur. Même traduits, les fragments de Rilke valent évidemment beaucoup mieux que l'essai qui les encadre.

E.

GEORGES HENEIN, *Pour une conscience sacrilège*, Le Caire, Editions Masses, 1944.

Le «réalisme» est à la mode; si incertain que soit l'usage qu'en font les journalistes, et les politiciens, on y reconnaît toujours une dose de cynisme, le mépris des valeurs morales: «Quelle prise aura-t-on jamais sur des gens qui sont tellement enfoncés dans ce qu'ils appellent le réel, qu'aucune évidence ne peut suffire à les confondre....?» On prétend que M. Hénein fait de la politique, et que cette brochure est écrite contre un certain système. Il se peut. Je vois surtout qu'elle est écrite, et mieux que passablement, dans le dessein de redonner aux mots leur gravité, à la conscience, son pouvoir d'inquisition. Sans doute, il reste un peu de romantisme en la «conscience sacrilège»: mais je fais peu de cas de ceux qui n'acceptent pas de réagir contre «la prétention des grands Partis» à exercer «une autorité dogmatique absolue». Thalheimer a quitté le parti de Staline; James Burnham, le parti de Trotzky. Ils ont bien fait l'un et l'autre puisqu'ils voulaient essayer d'exercer leur conscience. Reste à savoir si nous ne sommes pas ce que Caillois fait de nous: «les derniers intellectuels» de cette civilisation.

E.

Philosophie - Sociologie

GEORGES DUMÉZIL, *Mythe et Dieux des Germains*, Paris, Leroux, 1939.

Paru en 1939, ce petit livre n'a pas obtenu l'attention qu'il méritait. Il n'est pas trop tard pour mettre à sa vraie place un ouvrage très important, qui présente — sous un mince volume — les résultats d'une carrière déjà longue de savant.

Les recherches de Dumézil s'encadrent dans une théorie générale d'une grande portée et peuvent intéresser — à plus d'un titre — le public non spécialisé. Elles prennent comme point de départ certaines conquêtes de la linguistique, si bien

établies aux yeux de Dumézil qu'elles peuvent être considérées, affirme-t-il, «comme un fait et non comme une hypothèse». La similitude de «valeur» entre de nombreux mots religieux des langues indo-iraniennes et des langues italo-celtiques permet de faire dériver, «pour une part importante», d'une source indo-européenne commune la doctrine et la pratique sacrée des brahmanes, des mages iraniens, des pontifes et des druides. Mais si l'on veut les interpréter convenablement, les données religieuses tirées de la linguistique doivent être rattachées à leur substrat sociologique. L'application de cette méthode conduit à des vues fort originales qui renouvellent l'étude comparée des mythologies indo-européennes.

Dans une série d'articles intitulés «Flamen-brahmane», Dumézil établit un rapprochement entre les classes indiennes hiérarchisées (durcies en castes) et l'*ordo sacerdotum* de la tradition latine : d'un côté brahmanes, guerriers, éleveurs, agriculteurs ; de l'autre *flamen dialis*, *flamen martialis*, *flamen quirinalis*. L'analogie des structures (confirmée par la similitude du rôle que jouent, auprès du raj hindou et du *rex sacerdotum* romain le brahmane et le flamine) — définit, sinon un état de fait réel, du moins «l'image que les indo-européens se faisaient de l'organisme social et des trois grandes fonctions qu'il assure : souveraineté magique, force guerrière, fécondité». Et cette conception tripartite fondamentale de la vie sociale se reflète dans la plus ancienne mythologie romaine comme dans celle de l'époque védique hindoue.

Les deux plus grands dieux de la vieille triade romaine : Dium (c'est-à-dire l'Univers) et Mars, dieu des citoyens en tant que *milites*, peuvent être mis en parallèle avec les dieux souverains de la religion hindoue (Varuna, Indra), avec ceux des cosmogonies grecques (Ouranos et Zeus). Une confrontation minutieuse met en lumière des analogies significatives entre Varuna et Ouranos. Siégeant tous deux au Ciel et cependant reliés l'un et l'autre à l'Océan, ils se ressemblent surtout par ce trait de leur personnalité : dieux-magiciens, ils emploient toujours comme arme l'incantation et la «prise». La souveraineté d'Ouranos-Varuna correspond à une très antique notion magico-religieuse de la souveraineté qui, plus tard, cède la place à celle du chef guerrier, — comme on voit, parmi les dieux. Ouranos et Varuna détrônés par Zeus et Indra, les dieux «manieurs de foudre».

Cette conception d'ensemble de la mythologie indo-européenne fournit un terme de comparaison par l'étude plus détaillée des mythologies germaniques. Parmi les peuples du groupe germanique, le schème tripartite de la structure sociale a été moins bien conservé ; mais, malgré des cadres plus mouvants et plus estompés, certains linéaments généraux persistent. On en trouve l'empreinte dans les représentations religieuses et notamment dans «une grande triade qui domine les religions nordiques et qui a dû dominer la plus vieille religion germanique».

Od-hin et Thorr, à la place d'honneur, y offrent un nouvel exemple de l'opposition entre le dieu-sorcier et le dieu batailleur (héros et champion). Bien qu'il soit devenu plus tard, sous les traits de Wotan, le patron de la guerre, Od-hin n'est pas un dieu guerrier. «Personnage varunien», il utilise des moyens magiques (ubiquité, don de «prise», métamorphoses) alors que Thor remporte toujours la victoire, par la force des armes, dans le combat.

A côté d'eux, Njördhr préside à la fonction de fécondité, — au milieu de tout un groupe de divinités telles que les Vanes ou, en Suède, le couple sacré de Freyer et Freia, son épouse et soeur. C'est par un délicat travail d'analyse, portant sur les légendes poétiques et les traditions populaires, que Dumézil arrive

à retracer la figure archaïque, souvent confuse et changeante, de ces diverses divinités phalliques ou guerrières, ainsi que les pratiques très primitives dont s'entourait leur culte.

Cette méthode, qui met à contribution les récits du folklore aussi bien que les poèmes des Eddas ou les chroniques de l'ère chrétienne, est toujours appliquée avec autant de finesse que de prudence. Il suffit, pour en apprécier les résultats, de se reporter au chapitre consacré à la Religion des Germains dans le grand Manuel classique de Chantepie de la Saussaye. Le plus profane se rend compte du chemin parcouru.

Ce livre représente assez bien l'orientation actuelle de la sociologie française, après une évolution qui s'étend sur trois générations.

A ses débuts, sous l'énergique impulsion de Durkheim, la sociologie fut animée de visées fort ambitieuses. Impatiente d'acquérir la dignité d'une « science », la nouvelle discipline se montrait très pressée de formuler des explications et des lois. Après cinquante ans écoulés, force nous est de reconnaître qu'elle n'y est guère parvenue (si des lois sociologiques véritables avaient été énoncées, depuis le temps, cela se saurait!) Il faut convenir aujourd'hui que le beau programme de Durkheim n'a pu être réalisé, et les œuvres même du maître de l'école sociologique paraissent avoir été faussées par des ambitions prématurées.

Ses disciples, sans trop les déclarer ouvertement, ont dû s'accommoder d'intentions plus modestes. Leurs monographies, fort utiles, ne dépassent pas le cadre de la simple description comparative. L'esprit le plus vigoureux de cette seconde génération, H. Mauss, a su prendre son parti de la situation. Dans une communication à la « Société de Synthèse historique », il esquissait les directives d'un « intégralisme » sociologique qui se donnait pour tâche d'étudier concrètement, dans leurs corrélations réciproques, les multiples aspects d'une société déterminée. Un effort de « compréhension » semble remplacer, dans la pensée de Mauss, la poursuite forcée — et pour l'instant : vaine — de « l'explication ».

Chez Dumézil, son élève, et plusieurs savants de la présente génération, une nouvelle tendance s'affirme. Renonçant au désir jaloux d'indépendance qui caractérisa, un temps, l'école durkheimienne, la sociologie s'associe volontiers à d'autres disciplines. Une étroite collaboration avec le droit comparé, la psychologie des primitifs, ou l'économie marxiste (maniée sans dogmatisme) a produit, dans des directions variées, des résultats intéressants.

En se plaçant au point de rencontre de la sociologie, de la linguistique et de la mythologie comparée, Dumézil a su tirer, de cette attitude très souple, le meilleur profit.

Une règle de méthode qu'il adopte constamment avec beaucoup de fruit, c'est de toujours considérer les mythes dans leurs rapports avec les rites (positifs ou négatifs).

Egalement heureuse se révèle, pour ses recherches, la mise à contribution de l'ethnographie des « primitifs ». Grâce à d'ingénieuses comparaisons, les pratiques encore vivantes des tribus australiennes éclairent les croyances préhistoriques des peuples nordiques. Ainsi telle légende sur la pendaison d'Od-hin à l'Arbre du monde est rapprochée des « simulacres de mort » — par jeûne, immobilité cataleptique ou exécution feinte — que l'on retrouve dans l'initiation des chamanes sibériens ou les cérémonies d'initiation des peuplades totémiques. L'exécution des vieillards, le meurtre du roi-magicien, souvent décrits chez les primitifs d'Afri-

que, se devinent à l'état de survivances déguisées dans les récits mythiques des Germains.

En somme, G. Dumézil tire de la sociologie des hypothèses de travail, des perspectives, un angle de vision, et c'est peut-être la manière la plus féconde d'avoir recours à elle.

On rougit du plaisir qu'on goûte à la lecture d'un ouvrage comme celui-ci. Tant de travail et de recherches! l'effort accumulé de quatre générations de linguistes et d'historiens pour aboutir à ce petit livre parfaitement accessible, clair, agréable! On a le sentiment d'une faveur imméritée.

E. FORTI

RAYMOND ARON, *L'Homme contre les Tyrans*, New-York, Maison Française, 1944.

Les lecteurs de *La France Libre* savent combien est habile la dialectique de M. Aron. Il excelle à décortiquer la pensée des autres. Il sait montrer comment les doctrines se traduisent et se déforment dans les faits et l'action politiques. Il est adroit à ménager cette espèce de surprise qui saisit le lecteur lorsque, par des observations ingénieusement conduites, il découvre tout à coup la vanité d'une thèse qui, adroitement présentée un moment auparavant, l'avait séduit. Il se hasarde même, non sans bonheur, à poursuivre des comparaisons entre les doctrines. Et comme son information est étendue, il sait mêler à l'analyse des événements contemporains le souvenir des anciens. Ceux qui sont curieux de Pareto ou de Sorel, de leur influence sur certains aspects de la pensée ou de l'action politiques contemporaines, ceux qu'intéresse un parallèle entre Montesquieu et Rousseau, ou que préoccupe l'anarchisme d'Alain, ne regretteront pas de lire «*L'Homme contre les Tyrans*».

Ce livre, cependant, nous déçoit. Il ne tient pas les promesses d'un titre qui répondait pourtant si bien à notre anxiété. Nous savons que les civilisations sont mortelles, qu'elles meurent lorsqu'elles perdent leur âme, qu'elles la perdent lorsque les convictions qui en étaient le ferment dégénèrent en thèmes à dissertations. Or, nous voyons que notre civilisation est menacée de mort. Les convulsions qui agitent le monde aujourd'hui sont le résultat de sa mauvaise hygiène. Les chirurgiens sont à l'œuvre pour neutraliser le foyer d'infection, mais le mal reparaitra ailleurs ou sous une autre forme si nous ne savons pas astreindre nos sociétés à une meilleure hygiène. Dans les jours qui nous sont laissés, saurons-nous reconnaître ce qui peut nous donner la Paix? Saurons-nous définir la condition de l'homme dans nos sociétés industrielles qui déploient des forces aujourd'hui incontrôlées, mais qui donneront à l'Etat une puissance démesurée si nous lui en donnons le contrôle? Saurons-nous protéger l'Homme contre les Tyrans? Et parce que nous sommes anxieux, parce que, chaque jour, depuis deux ans, décroissent les chances que le problème soit résolu, nous ne voulons plus gaspiller à des jeux académiques ou des exercices d'école notre pouvoir de penser. Les peuples aussi le savent, mais ils sont dociles. Ils sont, comme toujours, merveilleusement confiants en ceux qui jouissent du prestige du savoir, de l'expérience ou de la pensée. Mais ils demandent d'eux non les ingénieuses subtilités des rhéteurs, mais l'ardente con-

viction des prophètes. Ils attendent et exigent de ceux qu'ils en croient capables qu'ils définissent et préparent les institutions propres à tirer des forces nouvelles les bienfaits qu'elles peuvent apporter. Ils acceptent que chacun dépende de la collectivité, mais il n'y a pas d'aventure dont ils ne seraient capables si l'impuissance des élites à définir les valeurs ou les institutions nécessaires leur donnait l'impression que la collectivité déploie des forces impossibles à contrôler.

M. Aron voit le problème. Il faut, dit-il, que «l'on ne confie pas à l'Etat des tâches telles que la tyrannie morale devienne aussi indispensable et inévitable que le pouvoir absolu» (p. 28). Il voit qu'il faut «remédier par l'organisation aux maux de la civilisation mécanique, mais aussi... sauver ce que l'on doit sauver des valeurs qu'avait proclamées la civilisation libérale, du respect des personnes et des libertés». (p. 56). Mais il ne nous dit ni ce que l'on doit sauver, ni comment le faire. Il ne dit pas comment concilier l'organisation et le respect des personnes, la discipline sociale et les libertés individuelles. Où l'homme trouvera-t-il refuge contre les tyrans? M. Aron répudie l'anarchisme d'Alain, il ne pense pas que ce soit dans la révolte du citoyen contre les pouvoirs; il enseigne, au contraire, que chacun doit s'empresse de tenir sa place dans la société elle-même organisée. Est-ce donc dans une limitation des compétences de l'Etat que l'individu trouvera l'assurance des franchises qui lui sont nécessaires? Tout nous montre, au contraire, que l'Etat assumera des tâches de plus en plus nombreuses: hier gendarme, juge, soldat, l'Etat devient aujourd'hui entrepreneur, producteur, distributeur des richesses et du crédit. Peut-être cette extension des fonctions de l'Etat fournira-t-elle une solution?

Si les fonctions de l'Etat deviennent si nombreuses, il faudra les répartir; cette division des fonctions permettra peut-être un contrôle réciproque de leur exercice? Ou bien encore, si ce contrôle ne peut être aménagé à l'intérieur de l'Etat, le pourrait-il être au dessus de lui? Suggèrera-t-on une organisation de la vie internationale telle que l'individu trouve, dans les juridictions internationales, les garanties que ne lui assurerait pas l'organisation interne des pouvoirs dans l'Etat? Cela non plus, M. Aron ne le dit pas. Visible-ment, les doctrines l'intéressent plus que les institutions. A-t-il, du moins, une doctrine? Exprime-t-il une de ces grandes conceptions qui ont permis aux révolutions de s'accomplir? Hélas, on le chercherait en vain dans son ouvrage. Ne lui reprochez pas de n'avoir pas proposé une doctrine politique, de n'avoir pas avancé une opinion sur les problèmes fondamentaux qu'il faudra bien résoudre si l'on ne veut pas seulement interrompre la guerre, mais établir la paix. Il vous répondrait que, sous ce beau titre, il n'a pas fait un traité de science politique, pas même un livre, il a simplement réuni divers articles écrits au hasard de ses lectures ou de l'actualité politique. Cela pourrait bien être aussi notre jugement.

JEAN CHEVALLIER

Politique.

DENIS DE ROUGEMONT, *La part du diable*, nouvelle édition, New-York, Brentano's, 1944.

Publié en 1942, repris et augmenté en 1944, ce livre a, dès l'abord, l'indiscu-

table mérite d'irriter l'opinion. Or irriter l'opinion est, en temps de guerre, un moyen non négligeable de faire craquer cette logique de circonstance dont les gens acceptent de s'envelopper au premier commandement des autorités, et à travers laquelle il leur est si commode de justifier le présent et d'annoncer un avenir de confection. L'intérêt de «*La Part du Diable*» s'explique, en grande partie, par l'effroyable carence de l'intelligence critique durant les cinq années du conflit mondial. Les efforts pour penser de fond en comble le drame de notre civilisation, — individu et masses mis à vif, Dada et Sartre confrontés, Nuremberg et procès de Moscou inclus, — ont été tellement rares que l'on est en droit de se demander si l'une des particularités de ce drame n'est pas précisément sa résistance à se laisser penser. A l'exception des ouvrages de Pierre Mabilley (dont *Egrégories*, paru en 1938, gagne à être relu dans une ambiance tant soit peu apocalyptique) de Caillois et de Rougemont, à l'exception de quelques pages de Koestler et de Calas, belles par tout ce qu'elles osent comporter d'arbitraire c'est-à-dire encore d'excitation à la recherche, ces dernières années ont été surtout fertiles en lieux communs, en platiitudes dédiées à la cause des démocraties, pour ne pas dire à l'affaiblissement de la cause des démocraties. Cet appauvrissement de la production critique est, dans une certaine mesure, le contre-coup de l'étonnante abondance intellectuelle où se distinguèrent, de 1920 à 1939, tellement de vaillants esprits. Elle est, d'autre part, l'expression d'un sentiment de culpabilité inavouée qui paralyse de trop nombreux écrivains ou enlève toute ampleur à leurs travaux actuels. Tout se passe comme si ces écrivains étaient confus des audaces de vision et d'écriture qui leur avaient permis de nommer avant l'heure chacune des catastrophes promises au monde. Ils se repentent d'avoir vécu isolés des hommes, à distance du fleuve populaire, non certes dans une tour d'ivoire, mais dans le plus cruel des observatoires, avec vue plongeante et glacée sur les limites humaines. Il s'agit maintenant de se rendre accessibles, d'être compris, de servir. Rien de surprenant à ce que la qualité de l'œuvre se ressente et de ce complexe naissant de culpabilité quant au passé, et de ces obligations importunes quant au présent. Dès les premières pages de *La Part du Diable* il est visible que Denis de Rougemont n'a pas cédé à la contagion de la facilité et ne s'est en aucune façon départi de sa démarche familière, à laquelle nous avaient habitués ses divers essais parus avant-guerre dans «*Esprit*», «*L'Ordre Nouveau*» et «*Les Nouveaux Cahiers*». Son dessein, cette fois, est de suivre et de dénoncer les fixations, tantôt spontanées, tantôt savamment dirigées, des terreurs et des passions collectives. Aussi va-t-il droit à Hitler et s'étend-il, pour ne plus la quitter, sur l'immense crise de fixation des forces du mal alimentée par les monstrueux débordements du pouvoir hitlérien.

En gros, le point de vue de Denis de Rougemont qui revient tout au long de l'ouvrage sous des prétextes toujours changeants, pourrait se résumer ainsi: le Diable est un type beaucoup trop calé pour se contenter de n'être que Hitler! «*Voyez, je ne suis qu'Hitler! nous dit Satan. Nous ne voyons qu'Hitler. Nous le trouvons terrible. Nous le détestons. Nous lui opposons avec plus ou moins de détermination nos vieilles vertus démocratiques, — et nous ne voyons plus le Démon parmi nous. Le tour est joué, nous voilà pris. Si le Diable est Hitler, nous sommes du bon côté? Nous sommes donc quittes? Le Diable n'en demandait pas plus; il adore notre bonne conscience.*» (page 66, 1ère Ed.).

Cette tendance, aussi générale que constante, de prêter un visage aux forces immorales qui nous menacent, de localiser d'une manière absolue les potentialités mauvaises que recèle l'univers à un moment donné, Denis de Rougemont l'attribue à une survivance du primitivisme que la conception chrétienne du Mal n'est pas arrivée à déloger des profondeurs de l'homme. «Si nous sommes de braves démocrates, inquiets ou optimistes, nous croyons qu'en rôti-sant quelques dictateurs, profanateurs du droit, ou «sorciers», nous rétablirons la paix et la prospérité. Nous sommes encore en pleine mentalité magique. Comme de petits enfants en colère, nous battons la table à laquelle nous nous sommes heurtés...

«Nous oublions ce fait fondamental: c'est qu'en réalité nos adversaires ne diffèrent pas *essentiellement* de nous.» (page 68, 1ère Ed.). Ce que Rougemont ne semble pas avoir pleinement saisi c'est que, sur ce point, la doctrine chrétienne («l'adversaire est toujours en nous») se trouve curieusement rejointe par les postulats successifs du marxisme orthodoxe qui commence par proclamer (en régime capitaliste): «l'ennemi est dans notre propre pays», puis (en régime communiste): «l'ennemi est dans notre propre parti», enfin (au terme du processus et après les confessions d'usage): «l'ennemi est en nous-mêmes.. en nous qui sommes sans cesse sollicités par le besoin de trahir, jour et nuit en proie à la tentation!...»

Sans doute les finalités auxquelles obéissent la morale chrétienne et la morale communiste sont-elles dissemblables, mais rien ne nous assure qu'un jour leurs effets pratiques respectifs sur l'homme ne seront pas identiques; rien ne nous dit qu'elles ne concourront pas à forger, chacune pour sa part, deux types d'hommes singulièrement apparentés, d'hommes en perpétuel éveil, hantés par leur faculté de faillir. Il est vrai que la faute est souvent sans rémission pour le communiste, presque toujours rachetable pour le chrétien. Le militant du pardon serait ainsi la face complémentaire sinon la face de secours du militant du châtiement. L'évolution d'un Charles Plisnier, d'un Ignazio Silone, hier communistes, aujourd'hui baignant dans un *mysticisme* généreux, nous est, à cet égard, d'un enseignement certain.

Ni la position de Rougemont, ni celle des communistes ne nous portent à dépasser la question de la faute. Dès lors qu'un style de vie s'impose à l'être, soit du dehors par voie de pression sociale et, peut-on dire, de décret, soit du dedans en réponse aux ardeurs d'un choix dont l'homme ne sort vainqueur que dans la mesure où il s'éprouve unique, le sens de la faute s'évanouit, le débat perd toute consistance, d'autres contradictions se partagent celui que d'avance l'on destinait à l'aberrante condition de pécheur. Une boutade littéraire de Malraux consiste à accuser Flaubert de tuer Madame Bovary parce qu'elle n'est pas «artiste». La seule question qui se pose désormais, est, pour les uns, celle de l'utilité de la faute, pour les autres, celle de la qualité, du cachet de la faute. Ce qui déroute chez Rougemont c'est qu'en déplorant «l'affaiblissement ou l'extinction presque totale du sens de la vocation personnelle» (page 139, 2e Ed.) il feint de ne pas se douter qu'une remise en grâce des valeurs de vocation contribuerait à libérer l'homme de quelques-uns des liens moraux qui marchendent à ses mouvements actuels toute ampleur et toute conséquence.

L'argumentation de Rougemont est excellente quand il prend en chasse les tares et les indignités de la société contemporaine, — particulièrement de la

société démocratique qui se croit immaculée pour la seule et suffisante raison qu'elle livre combat à Hitler. Ses pages sur «Le Démon de la Sécurité» et «Le Démon de l'Insignifiance», ses considérations sur «L'ennui, sentiment moderne» sont d'une tenue admirable, d'une pensée à la fois élevée et incisive. Il en va de même, avec diverses réserves cependant, du chapitre: «Après Hitler» qui, vraisemblablement écrit au printemps dernier, constitue le texte-charnière de la nouvelle édition du livre. Rougemont s'y aventure en d'éclatantes propositions où il ne nous est pas toujours permis de le suivre.

Ainsi déclare-t-il: «...Comment l'homme compensera-t-il l'absence de guerre? Voici la tragédie nouvelle: nous avons tout prévu contre un futur Hitler, rien contre son absence, pourtant certaine. Et c'est la chance du Diable pour demain. Hitler battu, nous n'aurons plus d'ennemi. Une dimension de la vie nous fera défaut...» (pages 71-72, 2ème Ed.).

Ce thème, d'ailleurs intensément actuel, nous était déjà connu. C'est l'é-mouvant finale du poème de Cavafy:

«...Et maintenant qu'allons-nous devenir sans Barbares? » On peut néanmoins reprocher à Rougemont: (1) d'ignorer les efforts de ceux qui, prévoyant la disparition d'Hitler, ont fait l'impossible pour qu'à la haine de la personne périssable d'Hitler se substitue automatiquement la haine de *tout* le peuple allemand considéré comme le concentré terrestre du Diable, la source permanente du mal; (2) d'ignorer les possibilités de rebondissement du mythe hitlérien au cas où l'on refuserait à l'Allemagne toute perspective de retour à la communauté européenne, perspective que l'hygiène de l'Europe avant même celle de l'Allemagne appelle éloquemment.

La partie positive du livre de Rougemont, où l'auteur s'inspire des écritures et nous prodigue des conseils évangéliques pour mieux dominer en nous les forces démoniaques, cette partie repose sur une foi aussi intime qu'incommunicable: «J'oppose au Diable... L'Esprit, l'Eau et le Sang, «qui rendent témoignage et les trois sont d'accord» (Jean 1, 5-8). Je lui oppose le Feu des langues, le Sel et l'Huile. Je lui oppose le Pain et le Vin. Je lui oppose le Bleu du Ciel.» (page 197, 2ème Ed.).

Ici, une objection profane méritait peut-être de la part de l'auteur un instant d'examen. Pourquoi le Diable qui s'est si brillamment camouflé en Hitler tout en continuant à garder sa liberté d'action *ailleurs*, ne parviendrait-il pas à se déguiser en «Bleu du Ciel» pour achever de nous convaincre que nous sommes sur le chemin du salut et pour endormir, une fois de plus, notre conscience dans cette pacifiante vision?

«Le Bleu du Ciel» et un certain ton biblique exceptés, ce livre reste un des plus valables et des plus courageux qui se soient écrits durant la période de vide mental de la moins-drôle-des-guerres.

GEORGES HÉNEIN

MAURICE DRUON, *Lettres d'un Européen*, Alger, Charlot, 1944.

Pendant deux ans, de juin 1940 à la seconde moitié de 1942, le nazisme a paru triompher. Les hommes furent grands qui restèrent alors fidèles à la juste guerre qu'ils avaient entreprise. Grande aussi était leur espérance. Dans son malheur, le monde resté libre semblait enfin prendre conscience de la nécessité

de s'organiser. On pensait qu'il saurait, après avoir triomphé, établir la Paix en faisant respecter la justice dans les rapports entre les Etats. Que les temps sont changés! Quand tout était tourné vers la guerre, on parlait de principes; avec les premiers succès s'ouvrit la suite des combinaisons et maintenant qu'il faut songer à faire la paix, on ne parle plus que de frontières. Serait-ce que les hommes libres aient su contre quoi il fallait lutter sans pouvoir discerner pourquoi? A ceux qui s'effraient de cette dégradation, les «Lettres d'un Européen» de M. Druon apporteront lumière et réconfort. Certes, elles n'offrent pas un plan de reconstruction mondiale ou même simplement européenne. Nous ne manquons pas de pareils projets. Mais elles apportent ce qui manque à tous les plans dont on parle; une conviction généreuse sans laquelle ils ne sont qu'expédients propres, au mieux, à briser l'impérialisme allemand, non à effacer l'esprit de conquête. Et pendant qu'on s'ingénie à éviter des manifestations de force de la part d'une Allemagne harassée par l'effort et les destructions, de nouveaux impérialismes se dessinent qui peut-être demain s'affronteront. M. Druon en sent bien le danger. S'adressant à un diplomate: «Nous avons assez reproché à nos capitaines, dit-il, d'avoir fait en l'an quarante la guerre comme il eût fallu la faire un quart de siècle plus tôt, ne vous croyez pas quittes, vous, parce que vous aurez préparé pour l'an quarante et quelques, la paix qu'on aurait dû signer en 1919. De grâce, cessez d'être toujours d'une erreur en retard».

On ne saurait analyser le livre de M. Druon: la ferveur ne se condense pas. En rendre compte, ce ne peut être que signaler les positions fondamentales de l'auteur. Pour lui, un monde est détruit, des routes sont à tracer dans les ruines. Inutile de relever ce qui est tombé ou de regretter ce qui ne sera plus. Mais «la connaissance de l'Eternel»... n'est jamais plus nécessaire «que lorsque les institutions du monde sont en train de changer». Or, elles changeront, car les peuples l'exigent; ils ont été travaillés par trop de douleurs pour accepter de rentrer dans leurs vieilles misères. «Quand l'humanité fait une maladie, l'humanité, qui ne peut pas mourir, croit toujours qu'elle va en sortir plus forte et meilleure». Les institutions changeront aussi parce que l'homme, avec la machine, a acquis un nouveau «moyen de possession du monde». Cela nous fait entrer dans un nouvel âge qui réclame la définition de nouvelles valeurs. On attend de la France qu'elle sache, en les définissant, atteindre à l'Universel. L'étroit nationalisme est aujourd'hui sans justification: le sort de l'homme est en jeu, non celui des nations. Aussi toutes les nations sont-elles divisées contre elles-mêmes; elles ne doivent plus chercher à diriger leur démarche d'après leurs intérêts permanents et d'ailleurs elles ne le font pas. C'est l'Europe, non les nations, qui doit se constituer en une sorte de fédération qui tienne compte à la fois des conditions actuelles et des habitudes historiques; car «l'Europe est actuellement la plus petite expression géographique et économique possible».

Les sages, c'est-à-dire les hommes sans mémoire et sans imagination, hoche-ront la tête. Comment une fédération serait-elle possible si tout annonce, au contraire, une ère d'exaspération des nationalismes? Et pourtant, il n'y a pas cinq ans, il aurait suffi à quelques hommes de rester fidèles à leur pays pour que la chose fût réalisée. Le Premier Ministre britannique, dans ce que M. Druon appelle «le plus grand acte diplomatique de notre époque», offrait à la France prostrée l'union du Royaume-Uni. N'est-ce pas un signe que les hommes qui refusèrent cette offre et commirent « un grand crime contre l'Europe » se

soient en même temps montrés de si mauvais Français? Ce que la détresse suggéra, pourquoi l'allégresse de la victoire ne le réaliserait-elle pas? Est-il nécessaire que les nations ne soient grandes que dans l'épreuve? C'est là qu'est le salut: «Par l'existence de leurs empires, nos deux nations donneraient à la fédération, dès le départ, des attaches, des portes intercontinentales».

Mais, dans cette Europe, quelle place donner à l'Allemagne? Est-ce parce que l'Allemagne a voulu faire l'Europe à sa manière: en la donnant comme assiette à son hégémonie, qu'il faudrait renoncer à la faire autrement? Les mercenaires roumains, italiens et hongrois recrutés par l'Allemagne pour ses entreprises d'asservissement représentaient l'Europe comme l'Allemagne se proposait de l'organiser. Mais, dans le même temps, les Français, Belges, Hollandais, Grecs, Yougoslaves, réunis à Londres pour animer le combat pour la libération des peuples, n'étaient-ils pas aussi la préfiguration d'une autre Europe rassemblée pour l'établissement d'un ordre international fondé non sur l'équilibre des forces ou les combinaisons d'intérêts, mais sur le respect des exigences de la justice. Une pareille société internationale doit être accueillante, nulle nation de bonne volonté ne peut en être exclue, pas même l'Allemagne, mais elle ne saurait rentrer dans le concert des nations avant qu'un châtement immédiat et une réparation suffisante n'aient effacé le souvenir de tant de massacres délibérés, de tortures et de destructions. La liquidation de la guerre est la condition préalable de l'établissement de la paix. Laissons donc s'écouler, avant d'établir la paix, un délai raisonnable pour accomplir l'œuvre de «réparation et de préparation». Il n'y aura pas de paix durable si l'on inclut, dans le traité qui en sera l'instrument, ces représailles et ces réparations «qui éternisent les notions de vainqueurs et de vaincus et maintiennent pour la plus grande part l'hostilité entre les peuples».

Certes, lorsque M. Druon insiste sur la réorganisation de l'Europe, ce n'est pas qu'il considère qu'il suffise de porter les efforts à l'intérieur de l'Europe. Les exigences de la Paix et de la Justice s'étendent à l'universelle communauté des hommes. Mais il tient l'organisation de l'Europe, vieille et morcelée, comme une condition préalable d'une entreprise plus vaste, parce que l'organisation demande de plus grands sacrifices à la souveraineté des nations européennes. «Le temps peut venir, dit-il, où les Etats-Unis comme la Russie auront un urgent besoin de trouver en Europe non point une meute de petits Etats faméliques, s'entre-déchirant pour de vieilles carcasses, mais un bloc cohérent, homogène et uni, capable de concourir à l'équilibre mondial... Rien de valable ne pourra être entrepris... avant que le poids de l'Europe dans la balance mondiale n'ait été réévalué»

Elle est loin de celle que rêve M. Druon, la paix qu'on semble aujourd'hui nous préparer. Mais il n'est jamais plus nécessaire de montrer les voies à suivre qu'à ceux qui s'en détournent. Entendra-t-on l'avertissement qu'il donne; il est grave: c'est qu'à faire une paix périnée, on prépare des guerres très modernes.

JEAN CHEVALLIER

HENRI LAUGIER, *Combat de l'Exil*, Montréal, L'Arbre, 1944.

Sept articles ou discours de circonstances, en guise de *captatio benevolentiae*. On connaît la loi du genre. Ce n'est que dans les trois essais qui suivent

(Radio-Education, Plaidoyer pour l'esprit d'Utopie, Introduction à la peinture hermétique), que l'on retrouve Henri Laugier: savant, généreux, audacieux. Parce qu'il veut employer la radio à former l'esprit du peuple, plutôt qu'à le corrompre, il demande qu'on en fasse un service public soustrait aux tentations de la publicité; il faudra organiser en outre, et complémentaiement, un corps de professeurs par radio, lesquels, renonçant à l'auditoire universel, atteindront des auditoires d'autant plus limités qu'ils chercheront à obtenir une plus grande efficacité. Qu'on n'oppose point à M. Laugier le caractère utopique de son projet: encore qu'il sache que l'homme ne peut agir qu'en sachant ce qui se peut accomplir, il n'est pas de ces «réalistes» qui taxent d'utopie toute pensée efficace contre leurs privilèges. Comme l'écrit Valéry «l'ubiquité, la prophétie, l'eau de jouvence ont été rêvées, le sont encore sous des noms scientifiques». Bien des rêves *utopiques* ont été réalisés. Vers 1930, Langevin disait à l'auteur de cet ouvrage: «Vous Laugier, vous verrez la vitesse des avions stratosphériques devenir telle que, étant donné le décalage d'heures, un homme pourra à sept heures du soir prendre un cocktail à Londres et dîner le même soir à sept heures à Montréal». Cela semblait naguère l'utopie par excellence. Laugier hésiterait à tenir pour utopique «la détermination volontaire des sexes», la «suspension temporaire de la vie», des «examens biologiques périodiques» pour les «chefs d'Etat, les hauts fonctionnaires, les ministres, — et même les professeurs».

Puisque tels peuvent être les futurs *faits*, il est grand temps de penser des *valeurs* neuves. Aura-t-on le droit de suspendre temporairement la vie, par exemple? Si non, pourquoi ne serait-on pas puni d'une suppression temporaire: trois ans de mort provisoire, par exemple, pour le ministre qui élude un examen biologique? Etc... Sans aller si loin en Utopie, ne pourrions nous essayer d'adapter nos vieilles valeurs, toutes rouillées qu'elles sont, aux faits actuels?

E.

IGNACE LEGRAND, *Nos amis les Anglais*, Londres, The Commodore Press, 1944.

«La découverte, la révélation de l'Angleterre et des Anglais a été un des plus grands événements de ma vie, peut-être son phénomène capital».

M. Ignace Legrand n'est pas le seul Français à qui cette guerre a donné le goût de l'Angleterre. J'en sais d'autres, et plusieurs de qualité. C'est pourquoi je déplore que cet éloge soit de style aussi terne; un sentiment vif, et sincère autant que celui de l'auteur, comment se fait-il qu'il s'exprime en clichés, en à peu près? T.S. Eliot l'a dit en quelques pages excellentes: plutôt que de développer une curiosité avide mais superficielle entre les deux pays, «ce qui importe avant tout et au plus haut point», c'est que les écrivains de chaque pays, les meilleurs d'entre eux, deviennent familiers des meilleurs parmi les écrivains de l'autre. Sans doute il est bon que le peuple français sache maintenant que le peuple anglais est doué de hautes qualités. Mais «il sera plus que jamais indispensable qu'un petit nombre d'individus demeurent capables de faire les distinctions qui s'imposent entre culture et politique» (T.S. Eliot). Parce qu'il semble confondre l'un et l'autre, M. Legrand sert médiocrement une cause qui mérite mieux.

E.

CHARLES MAURRAS, *La seule France, Chronique des jours d'épreuve*, Lyon, Lardanchet, 1941 et Fort-de-France (Martinique), Clarac, 1942.

Il existe une pensée maurrassienne, monarchique, nationaliste, hostile à la démocratie autant qu'au césarisme. Une pensée, enfin, cohérente, hautaine, et parfois judicieuse: plusieurs, qui n'ont cessé de la combattre, d'en dénoncer les erreurs ou les partis pris, sont venus, par d'autres chemins, à reconnaître les vices de la démagogie électorale ou les tares du capitalisme libéral. Et nul ne nierait que Maurras soit un écrivain. Cette qualité lui reste, lors même que sa pensée s'avit en idéologie, son monarchisme en césarisme, son nationalisme en trahison; bref, dans *La seule France*.

«On confond tout, présent, passé, ce qui est, a été, sera ou pourra être, comme si tous ces temps avaient même valeur, comme si la supposition égalait la certitude, comme si faits acquis et faits en question étaient identiques». *On*, c'est-à-dire les *gaullistes*, et tous ceux qui n'acceptent point l'esclavage.

Or, p. 235, Maurras calcule que, si la Révolution de 1789 n'avait pas existé, il n'y aurait «pas d'invasion de 1792, de 1793, de 1814, de 1815, de 1870, de 1914 ni de 1940, pas de Trafalgar, pas de Leipzig, pas de Waterloo, pas de Sedan, pas de Charleroi, pas de Dunkerque». *Comme si la supposition égalait la certitude!* Bien plus, il s'agit là d'un sophisme aussi sot que déshonnête. Sot, en ceci que Maurras se prend à son argument dans une certaine mesure, et que l'argutie en cause revient à ridiculiser l'histoire au profit du non-être, à feindre que la royauté, elle, n'a jamais été vaincue (mais elle nous valut Crécy, Azincourt et Pavie), et que, mise devant l'Europe de 1789, ou de 1940, un Louis XVI eût tout sauvé; on refait l'histoire du monde en tenant compte exclusif de l'état de la France en 987. Sophisme plus déshonnête encore qu'il est sot; car Maurras omet les catastrophes que nous valut la monarchie de Louis XV, l'Inde perdue, et le Canada, en même temps qu'il tait toutes les victoires et toutes les gloires de la France post-révolutionnaire: les campagnes de Bonaparte, la Marne, Verdun, Bir Hakeim, et la perte du Canada, celle de l'Inde, compensée par d'immenses acquisitions.

Page 22, le même Maurras admire que Fichte ait prononcé à Berlin ses discours à la Nation allemande quand il y avait «un gouverneur français dans la capitale de la Prusse». Puisque le philosophe du germanisme «avait gardé l'espérance, qu'est-ce qui nous oblige à la perdre, nous?» Mais tout, absolument tout, quand on est vichyssois. Et notamment le fait que les Allemands autorisaient Pétain à autoriser la publication de *La seule France*. Hitler promit à son peuple d'anéantir la France «vernichten Frankreich», et s'il permit *La seule France*, c'est pour y avoir vu, très exactement, un catéchisme d'anéantissement volontaire. *Comme si tous les temps avaient même valeur!*

Page 91, Maurras prétend que la solidarité «hitléro-stalinienne» est «profonde, complète, durable»; page 214, que «l'ouvrier français sera désormais défendu et protégé». On a pu voir les effets de la solidarité hitléro-stalinienne, et quant à la protection de l'ouvrier français!... *Comme si faits acquis et faits en question étaient identiques!*

On le voit: Maurras réfute admirablement Charles Maurras. Et non pas le Maurras de 1913 celui de 1940. Celui de 1941, ridiculise très bien celui de la même année.

Dire que Maurras fut un des maîtres les plus écoutés de la jeunesse, et qu'il écrit dans *la seule France* :

- «la question morale est une question religieuse» (p. 246).
- «cet imbécile de Gobineau» (p. 147).
- «socialisme a presque toujours voulu dire marxisme» (p. 215).
- «M. de Gaulle est un homme sans honneur. Son nom est déshonoré», etc.

Dire que M. Maurras prétend rester le guide, le conseil de la jeunesse française, et qu'il écrit, dans *La seule France*, que l'entrevue de Montoire est un «grand acte» (p. 234) et qu'il formule ainsi la position à l'égard du «dispositif» juridique issu de l'entretien :

- «— Etes-vous partisan de ce que le Maréchal appelle la «collaboration» ?
- Je n'ai pas à en être partisan.
- Adversaire, alors ?
- Non plus.
- Neutre ?
- Pas davantage.
- Vous l'admettez donc ?
- Je n'ai pas à l'admettre, moins encore à la discuter».

Ainsi le chef spirituel de la France vichyssoise refuse de prendre parti sur l'instrument juridique dont dépendait non seulement l'avenir mais l'honneur du pays.

A quoi bon continuer ce petit jeu ; chaque phrase de Maurras en ce livre mériterait un commentaire de ce genre. Chaque fait qu'il invoque est controuvé, ou déformé ; tous les arguments historiques portent à faux. De plus, il est une omission qui, à elle seule, suffit à jeter bas tout ce Maurras, et toute l'idéologie vichyssoise : celle de l'annexion de la Tchéco-slovaquie après les accords de Munich. Car telle est la thèse de ces messieurs : à Munich, nous avons sauvé la paix. Tout s'est bien passé. Nous aurions fait un autre Munich pour Dantzig, et tout se serait passé de la même façon». En effet, tout se serait passé de la même façon ; six mois après le Munich n° 2, l'Allemagne aurait envahi et annexé la Pologne, ainsi qu'elle fit la *Bohême* et la *Moravie* en mars 1939. Après un tel exploit, après une telle omission, Maurras s'est déshonoré.

E.

POL QUENTIN, *La Propagande Politique*, Paris, Plon, 1943.

Bien que le sous-titre annonce « Une technique nouvelle », cet opuscule apportait en 1943 peu d'enseignements techniques, et de nouveauté moins encore. En revanche, il projette aujourd'hui une clarté troublante sur la perversion dont l'esprit fut, sous l'occupation allemande, sinon atteint, du moins menacé.

Peu importe le mérite ou l'insuffisance didactique de ce petit ouvrage. La plupart des «lois» ou «corollaires» de la propagande, gravement dénombrées par M. Quentin, (lois de simplicité, d'amorçage, de sympathie, de répétition, etc.)

relèvent, comme il a bien dit, de la pratique commerciale. Aussi bien le moindre manuel de publicité (il en existe, en Amérique, de fort ingénieux) serait-il infiniment plus profitable au propagandiste réellement désireux d'apprendre son métier. Mais que, dès la sixième page, Hitler considérant l'«éducation des masses» comme indispensable au succès d'une révolution, soit assimilé à Danton, quand celui-ci déclare: «Après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple» — voilà qui nous met en état d'alerte. Voilà, en effet qui témoigne d'un singulier défaut de jugement, sinon d'une inquiétante mauvaise foi.

Mais quand nous lisons, par la suite: «M. Goebbels qui a le mérite d'avoir codifié les principales règles de cette science», ou: «M. Hitler a parfaitement souligné la nécessité pour une propagande...» nous n'avons plus de doute sur les sources idéologiques de M. Quentin. Pour illustrer sa pensée sur la censure politique, il évoque l'empereur chinois Che Houang Ti, lequel fit enterrer vivants, avec leurs livres, 460 lettrés convaincus d'avoir colporté un écrit hostile au souverain, et il conclut, avec ravissement: «Voilà un parfait exemple de censure supprimant la contre-propagande. Sa rigueur logique ne laisse rien à désirer».

Ce dernier trait donnerait à croire que l'auteur plaisante. Sous couleur de louer la propagande, ne vise-t-il pas, en réalité, à la couvrir d'opprobre? Pourtant ce Machiavel au petit pied est bel et bien sérieux quand il prononce: «Le propagandiste n'est plus un doctrinaire, mais un scientifique. Il est devenu technicien. Est-ce un bien ou un mal? C'est un fait». Ainsi le socialiste J. Burnham, annonçant la «Révolution des chefs d'entreprise», s'abstient rigoureusement de juger une conséquence, inévitable d'après lui, de l'évolution économique. On reconnaît là l'impassibilité du sociologue qui s'interdit de prendre parti...

Mais M. Quentin prend décidément parti quand il affirme que la propagande n'est pas la démagogie; quand il définit, quand il ose définir cette odieuse et tyrannique institution, comme «la vulgarisation politique de la vérité».

C'est que pour lui toute vérité est essentiellement pragmatique. «Si la Propagande, dit-il, pouvait nous faire traverser sans souffrances ces rapides, nous faire passer, sans heurt intellectuel et sans révolte, jusqu'aux zones de calme qu'on entrevoit près des rives, ce serait un beau rôle ». Ce rôle, il le concevait donc pour la France blessée, dans sa chair et dans son cœur, comme celui d'un stupéfiant. Qu'elle était bête, cette France, de refuser la morphine! Que ne consentait-elle, suivant les conseils de M. Quentin, à mourir douillettement, plutôt que de peupler les charniers et les geôles!...

Se réclamant une dernière fois de la «sagesse chinoise», l'auteur résume ainsi la sienne: «Quand un viol est inévitable, défends-toi et profites-en». Cet aphorisme nous dispense de qualifier les mignons de M. Goebbels.

M. B.

GUSTAVE THIBON, *Diagnostics*, Paris, Librairie de Médecis, 1942.

De M. Thibon, inconnu avant cette guerre, M. Gabriel Marcel, qui préface les *Diagnostics*, nous affirme que ce vigneron, fils de vigneron, est un autodidacte. A vrai dire, si l'on met à part une excessive complaisance pour les mots savants, les métaphores empruntées à la biologie et quelques formules telles que: «J'appel

le moralité ce qui se rapporte à l'affectivité spécifiquement consciente», le style de l'auteur ne décèle point trop l'apprenti. Parfois même il atteint à un certain bonheur épigrammatique, comme dans ce trait que le préfacier propose à notre admiration: «Le socialisme confond réserves et inutilité, il a la phobie de l'épaisseur».

Ce faiseur de diagnostics est un Docteur Tant-Pis. Qui s'en étonnerait, puisque à l'heure où son essai reçut l'autorisation de paraître, seuls jouissaient de ce privilège ceux qui confessaient les péchés de la France conformément à la doctrine officielle du châtimeur? Et certes, dans la mesure où ce procès de la civilisation contemporaine n'est pas exclusivement dicté par un parti-pris politique, lui-même obéissant aux mots d'ordre nazis, on peut faire à l'auteur plus d'une concession. Volontiers nous condamnerons avec lui les méfaits de la civilisation urbaine, les abus du libéralisme, du fonctionnarisme, ou encore (quoi qu'en pensent le Dr. Goebbels et M. Pol Quentin) la «psychotechnique», ou exploitation de l'homme par les mythes, qui des prolétaires, jadis esclaves, a fait des «pantins». Friand d'antithèses, M. Thibon «découvre» que la contrainte est le plus souvent une condition de la liberté, que l'égalité absolue est la suprême iniquité, que l'harmonie présuppose une inégalité fonctionnelle. Tout cela n'est ni très précis, ni très nouveau; mais soit.

Si l'auteur se bornait à enfoncer des portes ouvertes, il n'y aurait rien à dire; le mal est qu'il prétend nous faire enfoncer, à reculons, des portes à jamais fermées par le progrès qu'il exècre. A la suite de tous ces détracteurs du modernisme — Berdiaeff, Alexis Carrel, les bergsoniens de droite, etc. — dont Georges Friedmann, dans «La Crise du Progrès» dénonçait déjà, il y a dix ans, les intérêts de classe et les tortueuses manœuvres, M. Thibon accable notre «décadence» historique de toute la gravité d'une sagesse intemporelle. Contre «la bassesse et la cécité plébéiennes» qu'il voit triompher partout, contre «les miasmes de 1789» qui, d'après lui, «continuent d'empoisonner le monde», il appelle de ses prières un nouveau Moyen-Age, où la «corruption» ambiante ne résisterait pas aux vertus d'une «oppression» salubre, puisque, décidément, il n'y a pas de milieu entre ces deux termes et qu'«on n'arrache l'homme à l'oppression que pour le livrer à la corruption».

On comprend que M. Thibon ait peu de goût pour le socialisme si, de bonne foi, il s' imagine que la vie facile et morose de «l'être qui ne joue aucun rôle vivant dans la cité, celle par exemple de l'ouvrier standard au temps des hauts salaires, du bureaucrate amorphe et bien payé», soit précisément celle «que le socialisme réclame pour tous» On comprend qu'il répugne à la «révolution permanente», s'il croit — mais le croit-il vraiment? — que Lénine entendit par là *l'éternisation* de la révolution, c'est-à-dire d'un état violent qui, par définition, ne saurait être que transitoire. Sur ce dernier point M. Thibon eût été bien avisé de recourir aux textes... Mais, quelque bonne volonté qu'on y mette, comment admettre parmi «les mythes vivants et sains» (opposés aux mythes corrupteurs) ceux «de puissance féodale, nationale et religieuse, avec les sacrifices qu'ils entraînent», sous prétexte que de tels mythes «nourrissent, unissent et réchauffent les hommes»? Apparemment, quand ces lignes furent publiées, en un troisième hiver de guerre et de sacrifices, M. Thibon était de ceux qui pouvaient compter sur autre chose que des mythes pour se nourrir et se réchauffer.

M.B.

Les Arts.

E.-J. CHEVALIER et R. BADY, *L'Ame Grecque. Pages de la littérature antique*, Lausanne, Marguerat, 1941.

J. CHARBONNEAUX, *La Sculpture Grecque Archaique. La Sculpture Grecque Classique*. 2 volumes, Lausanne, La Guilde du Livre, 1942.

Depuis 1940, les Nazis ont tenté d'empêcher la pensée française de rayonner sur l'Europe en interdisant à tout livre publié en France le passage hors des frontières. Dans les deux Amériques, en Orient, plus tard en Afrique du Nord, on contrecarra la volonté nazie en éditant des livres et des revues qui rappelaient aux lecteurs de ces pays que, si la France était occupée par l'Allemand et qu'un oppressant silence était fait autour d'elle, sa voix n'était pas à tout jamais éteinte. Pour l'Europe, ce fut la Suisse romande, pays de langue française, qui joua le rôle de diffuseur momentané de la pensée française. A Genève, à Lausanne, à Neuchâtel, à Fribourg, de nombreuses maisons d'édition ont offert aux écrivains, aux professeurs et savants français réfugiés en Suisse, à ceux dont les manuscrits passaient la frontière franco-suisse malgré la surveillance allemande, et aux auteurs suisses qui avaient coutume de se faire publier en France l'occasion de faire paraître, en de belles éditions, sur magnifique papier, des œuvres qui, publiées en France, n'auraient jamais pu franchir les Alpes, le Rhin, les Pyrénées et la mer. La mer? Oui; de ces livres édités en Suisse, il en est en effet qui sont arrivés jusqu'en Egypte: par exemple, les deux volumes de J. Charbonneaux, Conservateur-Adjoint du Musée du Louvre, Professeur à l'École du Louvre, et le beau livre de E.-J. Chevalier et R. Bady, Professeurs à l'Université de Fribourg (Suisse).

M.M. E.-J. Chevalier et R. Bady affirment à juste titre que, sans «le rayon de lumière venu de la Grèce antique,... la civilisation et la conscience européenne, qui touchent au paroxysme de leur crise, ne seraient pas pleinement intelligibles». Aussi, en 1941, ont-ils eu l'heureuse idée de réunir un grand nombre de textes grecs traduits en français pour donner à cette conscience européenne bouleversée l'occasion de puiser à sa source la plus haute des conseils de sagesse, de raison et de spiritualité. M. E.-J. Chevalier, qui a écrit la préface de ce volume, la termine par ces mots qui expliquent bien le dessein des deux auteurs: «Toute personne cultivée aimera, pensons-nous, malgré les nombreuses imperfections de ce livre, la brève évocation qu'il leur offre d'une des plus merveilleuses réussites dont puisse s'enorgueillir l'humanité».

Dans cette préface, écrite en un style un peu haché, M. E.-J. Chevalier s'efforce de définir l'âme grecque en 39 pages: entreprise difficile, qui ne nous paraît pas couronnée d'un succès complet! Il le fait en dégagant le caractère le plus évident de la civilisation hellénique. Ce caractère est la suprématie du «logos», c'est-à-dire de la raison, de la pensée intelligente qui cherche à rendre compte de la nature du monde et de l'homme, qui est «source de liberté en politique, de beauté dans les arts ... et de sagesse dans l'exercice de la pensée pure». Il étudie successivement ce que l'âme grecque, tout illuminée par le «logos», a créé en fait de formes politiques: une société dominée par le respect de la loi; de formes d'art: une poésie où les élans passionnels, marqués «d'une

retenue discrète et d'un caractère méditatif», sont ennoblis par l'«intensité de la réflexion»; une architecture et une sculpture dans lesquelles les rythmes intelligents impriment une âme frémissante à la matière; de philosophie: une pensée, d'abord occupée à l'explication du monde extérieur, qui s'élève ensuite à ce que l'auteur appelle un «idéal inouï de contemplation», des «rêves insensés d'amitié parfaite». (C'est de Platon qu'il s'agit!) Les pages sur la philosophie sont insuffisantes, et faussées par ce qui n'aurait jamais dû apparaître dans une synthèse placée par l'auteur lui-même sous le signe du «ktêma ès aei», de l'«acquêt pour toujours» (c'est ainsi que Montaigne traduit judicieusement l'expression de Thucydide): je veux dire le point de vue évolutionniste. Pourquoi prétendre que la philosophie grecque trouve son aboutissement et sa résolution — au sens où les musiciens entendent ce mot — dans le christianisme? Vraie du point évolutionniste, discutable si l'on se place sur le terrain de l'absolu, déplacée dans une synthèse qui doit rendre compte de l'essence de l'âme grecque et non de sa place relative dans l'histoire, cette assertion est d'autant plus étonnante que M. Chevalier termine par une fort païenne, et fort judicieuse évocation d'Athéna en qui il voit avec raison le symbole le plus accompli de l'âme grecque.

Mais la préface a peu d'importance. Ce qui compte, ce sont les 336 pages de textes, suivies d'un index des auteurs grecs qui est un bref et substantiel résumé de littérature grecque. Ces textes, empruntés pour la plupart aux traductions parues dans la collection Guillaume Budé, sont très nombreux, fort bien choisis et admirablement groupés sous les chefs que voici: Mythes et Légendes. L'Idéal moral. Accents lyriques et Chants d'amour. Portraits et Caractères. L'Éducation selon les rythmes. La Cité. Scènes de mœurs. Jeux tragiques. Réflexions sur les arts et les sciences. Force et faiblesse de la patrie. La Guerre. La Mort. Des dieux d'Homère aux dieux de Platon.

Dans le chapitre sur l'éducation, les auteurs me semblent avoir cédé au préjugé conventionnel des modernes contre Sparte, que l'on assimile si faussement à un Etat nazi, alors que dans la guerre du Péloponèse, comme l'a si bien montré Thibaudet dans *«La Campagne avec Thucydide»*, c'est Sparte qui a mené la croisade des peuples voulant la liberté contre l'Athènes impérialiste de Périclès et de Cléon. N'ont-ils pas intitulé une page de Xénophon: «L'élevage du guerrier spartiate»? Platon, Aristophane, Thucydide, tous trois athéniens, ne parlaient pas ainsi des Lacédémoniens qui avaient montré aux Thermopyles la force que cet «élevage» était capable de mettre au service de la plus noble cause.

On le voit par l'énumération des titres des treize chapitres dans ce beau livre, si intelligemment fait: l'âme grecque apparaît sous ses différents aspects. Qui aura lu ces pages, où Platon est à l'honneur, aura une solide et juste connaissance de cette fleur d'humanité, merveilleuse et toujours vivante, qu'est l'hellénisme antique. Il aura ainsi ennobli et amélioré son âme, ayant été mis en contact intime avec cette sagesse harmonieuse et cette haute spiritualité dont l'âme moderne a si tragiquement perdu conscience. Qu'on n'aille pas prétendre que ces leçons données par l'Hellade antique sont trop anciennes pour être actuelles! Pour se convaincre du contraire, il suffira de lire cette page de Démothène à laquelle les auteurs ont donné le titre: «Fragilité d'une injuste puissance», et qui est un raccourci saisissant de l'histoire d'Hitler.

Les deux volumes de M. Charbonneaux, édités avec la perfection qui caractérise «La Guilde du Livre», comportent chacun, précédée d'une introduction, une étude très poussée, très vivante, de l'histoire de la sculpture grecque au VI^{ème} et au V^{ème} siècles, étude faite par un savant qui s'adresse, non à des savants, mais à des lecteurs cultivés, et plus d'une centaine d'admirables reproductions photographiques des œuvres les plus belles et les plus significatives, qui ne sont pas toujours les plus «classiques», des sculpteurs grecs.

M. Charbonneaux a eu l'heureuse idée de mettre, à côté des reproductions gréco-romaines — en marbre — des trop nombreuses œuvres originales à jamais disparues (celles de Myron et de Polyclète, par exemple), des reproductions d'œuvres mineures, statuettes, vases, boucliers peints, bijoux, qui, contemporaines des grandes œuvres, sont plus ou moins librement inspirées de ces grands modèles. On peut voir ainsi quel retentissement ils eurent dans le monde grec. Ces planches illustrent magnifiquement ce qu'expose M. Charbonneaux dans les études que nous avons mentionnées et qui, plus encore qu'une histoire de la sculpture archaïque et classique, en sont une lumineuse explication. On sait que M. Charbonneaux a défendu l'idée judicieuse que la sculpture grecque ne s'est pas inspirée de modèles statiques, de corps figés dans une attitude, mais que le sculpteur avait toujours devant les yeux l'image de corps humains en train de danser. Dans une conférence faite aux Annales en 1938, il a illustré cette thèse en montrant sur l'écran diverses œuvres sculpturales, puis en présentant aussitôt deux danseurs qui reproduisaient des danses de l'antiquité. La démonstration fut probante. Cette idée féconde, à côté de beaucoup d'autres vues qui font presque de ces études des pages de philosophie de l'art, est perpétuellement présente dans le texte de M. Charbonneaux. Il rejoint par là une des remarques les plus pertinentes de M. Chevalier: «La danse traduit en mouvements extérieurs rythmés les pulsations de l'âme... [Elle] était un des langages préférés de l'âme grecque».

A. de MARIIGNAC

MAURICE GAGNON, *Peinture Moderne*, Montréal, Valiquette, 1944.

On ne peut douter que Monsieur Gagnon ait un goût très vif pour la peinture. Il sent très vivement les qualités proprement picturales d'un tableau, celles qui sont indépendantes de l'anecdote. Il aime les maîtres, et c'est tant mieux pour lui. Il sait goûter Renoir, Cézanne, Van Gogh, Seurat, Matisse, et même Braque et Picasso.

Malheureusement Monsieur Gagnon est absolument incapable de communiquer au lecteur la moindre étincelle des clartés qui l'ont ébloui devant tant de chefs-d'œuvre; il est incapable d'expliciter les motifs de ses admirations, de rendre compréhensibles les raisons de ses enthousiasmes. Il en est incapable pour une raison très simple; c'est qu'il ne connaît pas le français.

M. Gagnon ne sait pas écrire. Il ignore le sens et la valeur des mots. Il ignore les acceptions communes du langage. N'importe quel terme peut prendre chez lui n'importe quelle signification, au gré de sa fantaisie. Ou peut-être croit-il que les mots doivent agir sur l'esprit à la façon des onomatopées, par la seule force de leur vertu sonore. Voici quelques échantillons de cette prose creuse et ronflante, découpés au hasard du livre:

«Le cœur retarde de quelques secondes à battre, les phantasmes tourbillent en ces évocations et entraînent dans ses volutes de rêve, le désir qui se consume devant ces sortes d'objets comme fatalement placés dans un monde supra-terrestre, de cette fatalité, seule trouée d'aperçus divinatoires.»

«Le rêve propage les métamorphoses d'un devenir perpétuel: toutes choses se diffusent davantage qu'elles ne se déchiffrent dans ces fascinations. Domaine infiniment riche et pur, sans contraintes étrangères, qui constitue les châteaux de ténèbres fluorescents, papillotant de cris de joie, de tout vaste chant poétique».

On reste abasourdi à la lecture de telles phrases. On a peur de n'avoir pas compris, d'être confronté à des pensées sublimes. Mais d'autres phrases, terriblement claires celles-là, viennent vite démasquer l'imposture. Même pour dire les choses les plus simples, M. Gagnon reste impuissant à obéir aux lois du langage. Il ne peut qu'il ne corrompe la syntaxe, qu'il n'altère l'étymologie, qu'il ne mette en déroute lexicque et grammair. Il n'arrive pas à organiser entre elles les diverses propositions d'une même phrase, à leur donner une structure logique. Il se perd dans le dédale de ses mots. — Voici comment il s'interroge au sujet de Gauguin:

«Est-ce par ses origines péruviennes que l'on peut mettre à jour le fond de cette âme vagabonde qui le fera désertier la civilisation urbaine pour aller vivre, en Bretagne, d'abord, puis dans les îles sauvages de l'océan Pacifique, où il devait mourir». Voici une description de Tahiti: «De la terre s'échappe un chant, et du ciel encore. Au son des tamtams lents et lascifs les flots scandent le rythme; et la tranquillité s'accommode de cette musique pénétrante qui ne quitte plus son oreille et son bonheur.» (*sic*)

Il serait cruel et vain d'accumuler les textes. Il faut avoir lu le livre pour mesurer jusqu'où peut aller l'insanité verbale de l'auteur. Et la carence de l'expression ne fait que trahir une carence de la pensée plus essentielle encore, et plus grave. C'est pitié de voir M. Gagnon se contorsionner pour expliquer le sens profond d'un tableau, ou la portée des découvertes cubistes. Il patauge alors dans un galimatias d'expressions abstraites, absconses et saugrenues, qui se voudraient techniques et savantes. Quand M. Gagnon est à court de souffle, quand son inspiration l'abandonne, il s'abrite derrière un rempart de citations. Tout le monde est requis à l'ouvrage, depuis Focillon jusqu'à Valéry, en passant par une vingtaine d'autres, au point que certains chapitres ne sont que des mosaïques de citations juxtaposées.

On se demande, devant tant d'impuissance, ce qui a pu conduire l'auteur à se jeter dans une entreprise aussi téméraire, à écrire l'histoire de la peinture moderne, depuis l'impressionnisme jusqu'à nos jours?

On se demande, avec un étonnement plus vif encore, comment il s'est trouvé au Canada un éditeur pour accepter de publier cet ouvrage — à grand renfort de papier de luxe, et d'illustrations hors-texte!

E. SIMON

Lettres Etrangères

HENRY MILLER, *The Colossus of Maroussi*, Sans Francisco, Colt Presse, 1941; London, Secker and Warburg, 1942.

L'auteur de *Tropic of Cancer*, *Tropic of Capricorn* (et de tant d'autres œuvres attachantes malgré leur violence jamais rassise) vient de publier un livre sur la Grèce.

Rachel Bespaloff, qui composa un bon essai sur *l'Iliade*, confesse ne point savoir le grec; Miller n'a pas lu les poèmes d'Homère. Faudrait-il, pour l'aimer, ne point connaître *l'Odyssée*? pour apprécier la Grèce, en ignorer la langue? Gardons-nous de ces vues paradoxales, mais simplistes. Victor Bérard, Henri Seyrig, Pierre Jouguet savent le grec; un de mes camarades, normalien, pleurait en racontant le fromage rompu avec des bergers grecs; le savant byzantiniste Henri Grégoire est plein d'histoires touchantes, et belles, qui montrent à quel point le menu peuple grec est imprégné de culture; et c'est précisément Henri Seyrig qui me conseilla *The Colossus of Maroussi*. Reste que peu de professeurs ont aussi bien compris la Grèce que Miller, celle d'autrefois, et celle que nous avons vue, dressée contre l'envahisseur. Reste qu'on peut aimer la Grèce, en comprendre le passé, sans avoir usé au collège force manchettes de lustrine. Quand je préparais le concours d'entrée à l'École Normale, je connaissais par cœur le plan de l'Acropole, et celui d'Alexandrie; le statut de la propriété foncière au Vème siècle n'avait pas de secrets pour ceux de mon espèce. Il me semble pourtant que j'ignorais *tout* de l'Hellade. Quelques bustes de plâtre, ce que le professeur de dessin appelait *le nez grec*, m'offusquaient toute une culture. Beaucoup plus tard, quand je contemplai dans *Verve* les photos de bergers crétois qu'y publia Herbert List, ie découvris mon erreur, et combien mal je sentais *mon* Théocrite. D'emblée, Miller a reconnu le berger grec qu'il n'avait jamais vu; «esprit lié à la terre, le berger a l'éternité».

Ces pasteurs ne sont point la Grèce entière, et Miller a bien vu que «le Grec est aventurier»: l'empire d'Athènes en témoigne, et Marseille. Alors toute-fois que Rodocanachi, dans *Forever Ulysses*, traite avec ironie et légèreté ce goût grec de l'aventure, Henri Miller, à qui rien d'essentiel ici n'échappe, comprend que c'est une des raisons de la Grèce; (au moment où des hommes d'Etat discutent gravement entre «trois» ou «quatre grands» qu'ils croient être, Miller affirme tranquillement: «la Grèce n'est pas un petit pays»).

S'il aime tant l'Hellade, c'est d'abord qu'il trouve en Grèce l'antidote au poison yanqui. Pour Henry Miller, les Etats-Unis «représentent tout ce que l'Europe offre de dégénéré»; plutôt que «président de la société anonyme la plus prospère d'Amérique», il se voudrait donc *meurtrier à la conscience claire*. Ce qu'il pourchasse par les collines grecques, ce sont les «fantômes des Indiens d'Amérique», eux qui connaissaient les vraies valeurs, eux que les intrus massacrèrent ou qu'ils tiennent parqués, vil bétail. En Crète, on peut «saluer en silence» le souvenir des chers Indiens: on y peut aimer «la lumière et la pauvreté»; (l'auteur est si partial que, voyant à Mycènes un gamin qui pleurniche parce que sa sœur lui a volé trois drachmes, il le traite d'«anomalie», suprême insulte).

Il aime aussi, dans la Grèce, l'abri qu'elle offrait alors contre la guerre (1939-1940). Il avait quitté la France quelques mois avant les hostilités, et s'émerveillait de vivre en un pays «où l'on n'a point la moindre idée de ce dont il s'agit et des raisons qui poussent les hommes à s'entretuer avec joie». Législateurs et chefs militaires sont autant d'«assassins» pour l'anarchiste irréductible; je crois bien que c'est à peu près la position de Miller.

Mais il aime surtout la Grèce pour elle-même, pour son sol, sa mer, son ciel, ses habitants (gargotiers, poètes ou bergers); il aime jusqu'aux routes poussiéreuses, à cause de la poussière. Mycènes et Sfériadès. Epidaure et Katsimbalis se

partagent son affection. Passé, présent, tout lui est également cher, également intelligible. Voici Mycènes, si prenante que «les grands charognards qui la survolent en cercles semblent drogués, hypnotisés». Alors qu'Epidaure «entièrement ouvert, et nu, est irrévocablement voué aux puissances spirituelles, Mycènes se replie sur soi, tel un ombilic fraîchement tranché, entraînant sa gloire vers les entrailles de la terre, où lézards et chauves-souris s'en repaissent goulûment».

Un tel amour est tyrannique: comme il engueule la Française qui fait la mi-jaurée dans la campagne crétoise! Lui qui tout à l'heure disait si bien que «c'est mon ami» ne se peut traduire en anglais, lui qui rendait grâce à la France. «très beau jardin», d'avoir soigné puis guéri la blessure que portait son esprit d'américain, le voici qui, par enthousiasme pour la Crète, n'a que sarcasmes pour nous: «Je n'aime pas vos jolis petits vergers, ni vos champs si bien cultivés. Ce que j'aime, voilà...» Et ce disant, Miller montrait la route poussiéreuse. C'est là du dépit amoureux. Miller est agacé de voir les petits bourgeois soucieux d'assurance-vie, de retraites et de pensions. Qui ne le serait? Mais le même Miller sait que «la terre est quelque chose qui sert à mûrir des récoltes, à porter une maison, à nourrir vaches et moutons»; que, si le Français a la manie de tracer partout des limites, c'est pour mieux se sentir à soi, et non: *chez soi*.

C'est un charme de Miller qu'il soit toujours présent, avec ses parti-pris, ses haines, ses amours, son souci de droiture, sa volonté d'une sagesse, avec son style enfin, violent et explosif; (évidemment, on voit mal un langage parlé qui serait *boustrophédon*, puisque le *boustrophédon* est un type d'écriture; mais ne chicanons pas sur un détail qu'emporte d'ailleurs la verve de l'ensemble). Que Miller prenne au sérieux les rêveries des astrologues, qu'il déclare que Séfériadès est du type «Vierge» (tout comme Goethe), qu'il s'indigne si l'astronome voit des substances dans les étoiles, des poids, et des distances, alors que pour Miller le télescope n'est que beautés, c'est plus sérieux. Ce pourrait devenir grave. Nous en connaissons d'aussi malins que lui, et qui, passant par l'astrologie, sont revenus au hercail. Certes, il professe que l'homme doit marcher seul et nu, après avoir rejeté de ses épaules deux millénaires d'ignorance et de superstitions; mais qu'est-ce que l'astrologie, sinon niaiserie plus niaise encore que tout ce qu'il condamne. Comme Christopher Isherwood, Miller n'a de recours qu'en l'ascèse du cœur: pauvreté, liberté; ni peur, ni méchanceté, ni envie. Il faut que l'homme en revienne à la méditation. Voilà qui est bien. Mais celui qu'il cherche en son cœur, ce «sorcier inconnu» dont il rêve parfois, qu'il prenne garde de ne le point croiser au cours d'un horoscope. On aime assez Miller pour le vouloir victorieux.

E.

VIRGINIA WOOLF, *Entre les actes*, (traduit de l'anglais par Yvonne Genova), Alger, Charlot, 1944.

Dans son dernier livre, Virginia Woolf pousse jusqu'à l'absurde sa révolte contre le sujet romanesque. «Ne vous inquiétez pas de l'intrigue, écrit-elle. L'intrigue n'est rien». Elle nous conte indolemment la banale journée d'une famille bourgeoise anglaise. Du lever au coucher, elle nous montre des personnages insignifiants admirant un décor de campagne, assistant à une représentation donnée par des villageois, dînant enfin, et se retirant.

Ce pauvre schéma n'est pas détestable. Il aurait pu alimenter un roman de l'amour ou de la haine, ou de la médiocrité, ou de l'ennui. Sa simplicité même aurait pu le servir; car un tel défi à l'événement est susceptible, par son audace, d'éveiller l'intérêt et d'assurer l'indulgence. Mais il fallait qu'une condition fût remplie. Quand un auteur prend à tâche de décrire une journée que rien ne singularise, il doit, pour lui donner quelque prix, l'élever au symbole et la rendre générale. Une transposition doit être opérée, subtil travail qui convertira la matière brute en matière littéraire. Comme le dit si bien Alain: «...rien n'est plus étranger au roman que la peinture des choses comme elles sont». La vie courante n'est pas, ne peut pas être objet de roman. Elle n'est que prétexte. Le roman est autre chose.

S'il est impossible de définir cette mystérieuse transmutation des valeurs qui préside à l'élaboration de toute œuvre d'art, l'on peut du moins prévoir dans quelles circonstances elle ne peut avoir lieu. *Entre les actes* est la somme de pareilles circonstances. Tout s'y passe comme dans la réalité. Ces heures qui s'écou-ient vides de sens et de contenu, ces choses et ces hommes qui n'ont rien à nous révéler, sont parfaitement anti-romanesques. Et que dire des détails dont aucun ne nous est épargné, jusqu'au nombre de tasses de thé ingurgitées, jusqu'au menu des copieux repas. Le plomb ici ne s'est pas changé en or. Notre déception est totale.

Virginia Woolf méritait de clore moins tristement sa carrière. Mais nous commettons tant d'actes gratuits — je veux dire inutiles: Sachons excuser ceux des autres, et l'entêtement qu'on met à les rendre publics.

WILNA SALINAS.

JOAN BENNETT, *Virginia Woolf*, Cambridge, University Press, 1945.

En sous-titre: «her art as a novelist» (son art de romancière). La moitié au moins de l'ouvrage se compose de citations, trop longues citations, trop courts morceaux choisis. Le ciment qui joint ces pièces détachées n'est pas de bonne qualité. Bref, un livre comme en font maintenant trop d'universitaires. Le dernier chapitre est curieux. Alors que les autres étudient systématiquement certains éléments du métier de romancier, celui-ci est consacré à *Between the acts* (*Entre les actes*), et conclut en ces termes: «A certains égards, *Entre les actes* est un progrès sur *Mrs Dalloway*, *To the Lighthouse* ou *The Waves*, parce que, sans rien perdre en profondeur, il couvre, avec une plus grande variété qu'ils ne font, un beaucoup plus vaste champ».

E.

*
***Notules.*GEORGES DUHAMEL, *Chroniques des saisons amères*, Paris, Hartman, 1944.

M. Duhamel est un brave homme, sensible et raisonnable : il comprend que le lien, le vase ou le tissu furent découvertes plus rares, et requérant plus de génie, que les bas Nylon ou les fers à repasser électricosuperaérodynamiques; bref il reste fidèle aux *Scènes de la vie future*, ce dont nous lui devons gré, quand paraît triompher l'idéal de Babbitt. On voudrait aussi louer en lui l'écrivain. Cela ne se peut : tout est plat. En vue de sauver un style si médiocre, tout le pathos n'est pas de trop: M. Duhamel le prodigue. Pour nous défendre contre les séductions de celui qui raconte la journée d'une parisienne sous l'occupation, il nous faut au moins toute notre fermeté: si nous disons que ces pages sont mal écrites, on nous traitera de sans coeur. Tant pis ; c'est fait. Puisque M. Duhamel sait apprécier le dictionnaire de Littré, qu'il le pratique et dans les citations relise les bons auteurs.

CLAUDE ROY, *La mer à boire*, Paris, René Juillard, 1944.

Des nouvelles brèves. *La Naissance d'un lapin* est réussie. C'est l'histoire d'une vieille qui tricote, et voici que sa laine angora met au monde un lapin vivant. Il faudrait dire: au monde mort de Vichy. Et quels ennuis pour l'innocente vieille qui finit en prison, ayant enfreint la loi sur l'élevage du lapin ! Le tout, écrit dans un style comme parlé, assez vigoureux çà et là, mais à qui la structure, la conscience et la grâce font trop souvent défaut. Lisez quand même *Naissance d'un lapin*.

FOREZ, *Le cahier Noir*, Londres, Les Cahiers du Silence, 1944.

Les Cahiers du Silence publient en Angleterre plusieurs textes qu'avaient donnés les Editions de Minuit. Forez, c'est Mauriac, et le *Cahier Noir* des fragments d'un journal. On sait ce que risquaient les hommes qui publiaient sous l'oppression leur vraie pensée. Or, non seulement Mauriac déplaît à l'occupant; certaines de ses phrases déplairont aujourd'hui même aux hypocrites : « seule la classe ouvrière dans sa masse aura été fidèle à la France profanée ». Ce n'est pas Thorez, c'est Forez qui l'écrit, grand bourgeois catholique.

Mais pourquoi maltraiter Machiavel ? Maritain, Mauriac, qui volontiers le persécutent, l'ont-ils lu ? Parce que Machiavel ne croyait pas en Dieu, Mauriac nous assure que Machiavel engendre Hitler. Un peu de bonne foi ne messied pas aux hommes de foi. Le catholique Barbey d'Aureville connaît mieux Machiavel : « Peu importe que ses points de vue soient passionnés, mais ils sont vrais, et les allures de son esprit ne se masquent point sous une lâcheté hypocrite ». Voici Machiavel lui-même: « j'ai toujours suivi cette maxime dans tous mes écrits, de n'excuser jamais une méchante action, ni réciproquement, d'obscurcir une conduite glorieuse, par une mauvaise interprétation ». (*Histoire de Florence*, Lettre liminaire au Pape Clément Sept).

ARGONNE, *Angleterre*, Londres, Les Cahiers du Silence, 1944.

Argonne, c'est Jacques Debû-Bridel, journaliste de droite, et ferme «résistant». En 1943, quand les hommes de Vichy essayaient de calomnier nos alliés, il donna *Angleterre* aux Editions de Minuit. Pour sous-titre : *d'Alcuin à Huxley*. Argonne cite Chesterton : « C'est en grande partie parce que la France et l'Angleterre n'étaient presque qu'un seul pays que leurs rois se sont si longtemps battus pour en faire un seul royaume ». C'est si vrai qu'en Juin 1940 Winston Churchill songeait encore à faire des deux patries une seule nation. Ne pardonnons jamais à la droite française d'avoir, en refusant, commis un crime plus grave que l'armistice même, car l'armistice n'existe plus, et la nation anglo-française n'existe pas encore. Oui vraiment, « deux peuples, mais une seule civilisation ». Kipling était sage, qui disait à ses compatriotes : « Si la civilisation doit continuer à vivre, son avenir repose entre nos mains unies », car tout le reste n'est que « brigandage... sentant le tyran et le parvenu ». Veuillez Anglais et Français lire et comprendre le court essai d'Argonne.

ALBERT FEUILLERAT, *Baudelaire et sa mère*, Montréal Variétés 1944.

Le livre à ne pas écrire: des morceaux de lettres mis bout à bout, et colmatés par des réflexions souvent mesquines, et parfois tartufesques, celle-ci par exemple : « Pieuse comme elle l'était (Mme Aupick) elle eût mieux aimé que *Le Reniement de Saint-Pierre* n'eût jamais été écrit ». Or voici la vérité : dans une lettre à Charles Asselineau, écrite en novembre 1868, Madame Aupick « vient lui demander de supprimer la pièce intitulée *Le Reniement de Saint-Pierre*. Comme chrétienne, je ne puis pas, je ne dois pas laisser réimprimer cela ». *Ridicule, monstrueux, impertinente invective, inconscience*, tels sont les mots dont M. Feuillerat qualifie des lettres de Baudelaire. On n'est pas impunément le gendre de Paul Bourget. C'est dommage. Car M. Feuillerat avait donné sur Proust un ouvrage estimable.

ARAGON, *Les yeux d'Elsa*, Editions de la France Libre, Pantheon Books, etc...

Qualités et défauts du *Crève-Coeur*, avec de puissants mouvements oratoires et quelques réussites. La préface est intéressante : Aragon y critique ses critiques, parfois avec bonheur ; en outre, il démonte le mécanisme de sa versification : comme il arrive chaque fois que parle métier un homme de métier, on a profit à écouter.

CHARLES BRUNEAU, *Grammaire et linguistique*, Montréal, Valiquette, 1940.

M. Bruneau, qui succéda en Sorbonne à son maître Brunot, a rassemblé en volume les causeries qu'il prononça pour le réseau français de la société Radio-Canada. Il fallait vulgariser sans abaisser, comme on dit. M. Bruneau a réussi.

L'auteur souhaite que *vivoir*, bon mot canadien-français, remplace *livingroume* ou *livinggeroume* ; voilà une heureuse idée. Ce mot n'est pas le seul que nous pourrions demander aux canadiens français. (Mais le verbe *achaler*, dont M. Bruneau suppose qu'il n'a pas d'équivalent français, on l'entendait en Mayenne, voilà vingt ans : « tu m'achales ! », avec un sens un peu plus fort que *tu m'embêtes*; on l'y entend sans doute encore).

Dans sa conclusion, M. Brunot s'aventure jusqu'à dire que « ce serait un malheur pour l'humanité » si le Canada français venait à « disparaître dans un continent entièrement américanisé de langage, de mœurs et d'idées ». Ses mots dépassent un peu notre pensée. La langue n'est rien, si la culture ne suit. Le Mexique, le Brésil, le Chili, le Proche-Orient, sont plus français que le Canada, car ils acceptent Diderot, Renan, Anatole France, et ne disent pas que la France déçoit quand elle produit Gide, Proust et Valéry, trois écrivains agnostiques. Lorsque la République incarcéra Charles Maurras, à la veille de cette guerre, écrivains et journalistes canadiens-français prirent en vrac le parti du criminel. N'est-ce pas, Rex Desmarchais, n'est-ce pas, Jean Bruchesi? (Nous avons la liste complète des signataires; elle épuise, paraît-il, *l'élite intellectuelle du pays*).

JACQUES DAMOURETTE, *Traité moderne de ponctuation*, Paris, Larousse.

Le style est souvent une question de virgules ; on eut raison de le dire, il est bon de le répéter. La grammaire de Damourette et Pichon, en six gros volumes, est toute hérissée de barbarismes, nécessaires à l'expression de théories hasardeuses grammairiennes ou politiques. Ce petit manuel mérite des éloges. Il rendra service aux étudiants, aux journalistes, aux écrivains. Ou plutôt, il leur rendrait service.

Le point d'ironie « méritait de ne pas réussir », en effet. Mais on ne sait pas très bien si Damourette le condamne à cause de sa forme, ou parce qu'il rend impossible, précisément, l'expression de l'ironie.

(Dommage, pourtant, que les exemples soient empruntés aux pires écrivains).

ANDRE MAUROIS, *Histoire des Etats-Unis*, New-York, Maison Française, 2 vol., 1943-44.

Le *Voltaire* de Maurois était nul, mais innocent. Après une telle « histoire » fort nulle, mais nullement innocente, on se demande jusqu'où descendra l'auteur de *Meipe*, des *Silences* et des *Discours*.

CHARLES DE GAULLE, *La France et son armée*, Beyrouth, *Les Lettres Françaises*, 1943 ; *Vers l'armée de métier*, Beyrouth, *Les Lettres Françaises* 1943 ; *La discorde chez l'ennemi*, Beyrouth, *Les Lettres Françaises*, 1944.

Réimpression des trois œuvres maîtresses du général de Gaulle. Plusieurs, dont nous sommes, lui ont fait confiance dès juin 1940 parce qu'il pensait avec droiture et qu'il écrivait une langue de qualité.

Au début de *Vers l'armée de métier*, le tableau de la France est un chef d'œuvre. Et ceux qui parlent toujours des dissensions entre Français feraient bien de lire *La discorde chez l'ennemi*. Les Français éprouveront enfin une satisfaction dépitée à relire la théorie de la guerre-éclair chez celui qui, fidèle aux leçons de la stratégie napoléonienne, sut les appliquer aux guerres d'aujourd'hui.

MARCEL HODEN, *Chronique des événements internationaux*, Paris, Calmann-Lévy, 1945.

M. Hoden continue, à Paris, la série des petits ouvrages qu'il avait commencée en Angleterre, chez Penguin. Ce sont de précieux aide-mémoire, compilés par un historien.

JEAN ORIEUX, *Fontagre*, Alger, Fontaine, 1944.

On a parlé de Retz et Saint-Simon. Tels sont les méfaits des « bandes », et ceux de la publicité.

En fait, nous avons ici un roman de type balzacien, qui étudie la décadence de la propriété terrienne, rongée par les hypothèques, et finalement vaincue par la fortune mobilière. Si l'on excepte la Fontagre, aristocrate forte en gueule et en caractère, les personnages n'ont point la taille balzacienne. Comme document sur la crise de notre société, ce livre peut passer. Il passera.

MICHEL FLORISOONE, RAYMOND COGNIAT, YVES-BONNAT, *Un an de théâtre*, 1940-1941, Archives d'Art, No. 1, Lyon, Les Editions de la France Nouvelle, 1942.

Ce petit volume se compose de deux sections : des Conclusions à propos de l'année théâtrale 1940-1941 et la Nomenclature des principales créations ou reprises, tant en zone *libre* alors, ou prétendue telle, qu'en zone ouvertement occupée.

La notice de M. Florisoone sur le théâtre parisien et celle de M. Cogniat sur la zone non-occupée sentent leur repentir. On exécute Edouard Bourdet, puisqu'il avait ressuscité la Comédie Française dans le moment qu'agonisait la Troisième République; on loue l'administration pétainique qui a secondé « les initiatives les plus intéressantes » et l'on espère que le théâtre acquerra enfin « une tenue » qu'il n'avait plus depuis longtemps. (Comme si Jouvet, Dullin, Baty, les Pitoëff, Claudel, Cocteau, Giraudoux avaient attendu juin 1940 pour sortir nos tréteaux de la boue des boulevards!).

La Nomenclature rendra des services aux étudiants, aux amateurs de théâtre; les nombreuses maquettes de décor ou de costumes sont agréables. Un répertoire alphabétique des auteurs et des titres eût été le bienvenu, car la présentation des pièces selon l'ordre chronologique rend malaisée toute recherche.

GUSTAVE L.S. MERCIER, *La vie de l'Univers*, Alger, Charlot, 1944.

Cet ouvrage porte en sous-titre: *Essai de philosophie scientifique*. Philosophie, oui: métaphysique. Philosophie scientifique, non, car l'auteur ne raisonne pas, ne conduit pas à ses conclusions en partant des faits; mais juxtapose ses intuitions et des données tirées d'ouvrages de vulgarisation scientifique. Méthode dangereuse car elle peut faire illusion au profane. De plus, ces faits sont souvent exposés d'une manière puérile. On note aussi des assertions gratuites; la négation de l'existence de saisons sur la terre avant l'ère tertiaire (p. 118), vieille croyance d'anciens naturalistes abandonnée faute de preuve; ou encore, le fait que les révolutions de la terre étaient plus longues autrefois qu'aujourd'hui (p. 238). On est étonné de voir l'auteur tirer argument contre la notion de temps du fait que les astronomes se servent d'une unité différente de l'heure ordinaire, l'heure sidérale, légèrement plus longue que l'heure habituelle (p. 28). On reste confondu de voir que l'auteur est assez peu physicien pour dire du zéro absolu: « c'est une simple construction de l'esprit égaré par une extrapolation anthropocentrique » (p. 239). Sans parler d'erreurs caractérisées, comme l'origine polyphylétique des Equidés (p. 113). Grief plus grave, certaines conceptions ne sont ni justifiées ni expliquées: ainsi du finalisme qui rôde dans tout l'ouvrage, exprimé moins naïvement que chez Bernardin

de St Pierre, mais partout affirmé : « ces comportements sont orientés vers une fin générale » (p. 72) ; « organismes conçus en vue de ce comportement extérieur » (p. 88) ; « l'organisme tout entier est construit en vue... » (p. 199). Nous ne réfuterons pas ces thèses finalistes, nous contentant de rappeler l'existence de l'admirable ouvrage d'E. Rabaud : *Transformisme et adaptation*, qui semble ne pas faire partie de la bibliothèque de M. Mercier.

Ce finalisme imprègne tout l'ouvrage. On n'est pas étonné de voir l'auteur conclure à l'existence d'une « réalité suprême » sous la forme d'une « spiritualité directrice », car il faut bien trouver le *Deus ex machina*. Mais nous croyons que même parmi ceux qui auraient le courage d'aller jusqu'au bout des 281 pages de ce chaos scientificométaphysique peu seraient convaincus s'ils ne l'étaient avant de commencer leur lecture.

Le plan de Dumbarton Oaks; Texte Officiel, Les Lettres Françaises, 1945; *Projet Français d'Amendements au plan de Dumbarton Oaks, Texte Officiel du mémorandum du Gouvernement Provisoire de la République Française*, Les Lettres Françaises, 1945; 2 vol.

Qui veut essayer de lire intelligemment les quotidiens, ou de penser son avenir et celui de ses enfants, il n'a qu'à commencer par étudier ces deux brochures. Il s'agirait « d'assurer la paix future par une organisation internationale ». Nous connaissons la chanson. En même temps qu'on échafaude ces plans, chacun s'attribue, ici ou là, des bases stratégiques, des zones d'influence qui n'ont rien à voir avec l'organisation de la paix. (Le plan français est supérieur à celui de Dumbarton Oaks, notamment par les principes qu'il entend mettre à l'honneur et par la création — qu'il propose — d'une force internationale).

Paris, chef d'œuvre des Français, textes recueillis par Santini, Les Lettres Françaises, 1945; *Connaissance de Paris*, Service des œuvres Françaises, Beyrouth, 1944; 2 volumes parus.

Ces ouvrages ont été composés « par quelques fervents à la gloire de Paris » ; composés avec amour, mais aussi avec discernement : certains textes, qui viennent à l'esprit de tous ceux qui pensent à Paris, figurent dans l'un et dans l'autre recueil ; pourtant, peu d'extraits font double emploi. Les volumes préparés par le Service des œuvres contiennent des fragments précieux, notamment le *Mythe de Paris*, par Roger Caillois ; on attend avec intérêt le troisième tome : Paris vu par les écrivains étrangers. L'Anthologie de Santini est imprimée avec soin, ornée de planches, pourvue d'index. Tous les lettrés du Proche-Orient, tous les amis de Paris seront heureux de lire ces volumes : ils y découvriront quelques beautés qu'ils ignorent peut-être : ils reliront avec plaisir les pages de l'Aragon que nous regrettons si souvent : celui du *Paysan de Paris* ; ils comprendront mieux le sens des feux de joie qui s'allumèrent l'été dernier dans les montagnes du Liban quand le monde apprit enfin que Paris s'était libéré.

REVUE DES REVUES

Le public du Proche-Orient ne pouvant se procurer les nombreuses revues françaises qui paraissent dans le monde, nous en donnerons de larges extraits aussi longtemps que durera la crise des transports (N.d.l.R.).

Allégées de quelques vichystes voyants (Edmond Jaloux, Maurice Martin du Gard) *Les Nouvelles Littéraires* reparaissent dans leur ancien format : elles sont un peu moins timorées, semble-t-il, qu'en 1939, et se permettent de brocarder l'Académie. *Les Lettres Françaises* leur feront concurrence utile (mais pourquoi annoncent-elles un récital de Nyota Inyoka dans son programme de l'Inde aryenne et dravidiennne, perpétuant ainsi l'emploi dangereux d'un mot impropre?). René Lalou dirige *Gavroche*; Stanislas Fumet, *Temps Présent*, organe du catholicisme libéral. Le meilleur hebdomadaire est *Action* ; l'on voudrait seulement que la vie des lettres, des arts et des sciences y tînt une plus grande place.

Jean-Paul Sartre n'a pas encore pu produire sa revue « existentialiste » *Les Temps Modernes*, mais les Jésuites ont réussi à sortir de nouveau leurs *Etudes. Confluences*, que dirige désormais René Bertelé, annonce un numéro spécial consacré à Valéry Larbaud. *Fontaine* a donné un numéro quadruple (36-40) sur la littérature anglaise ; *La Nef*, qui s'est rattachée à la maison Albin Michel, un Cahier hors série, le cinquième, sur les lettres russes de la dernière décennie. *Les Cahiers Politiques* proposent un syndicalisme qui semble détaché de la métaphysique, ce qui est bien. Sous l'étiquette « rationalisme moderne », le premier numéro de *La Pensée*, dont nous espérons quelque chose, nous débite l'orthodoxie marxiste. (On y apprend toutefois que Charles Hainchelin n'a pas été fusillé par les nazis, mais assassiné par les miliciens, à Thiers, fin août 1944. Il commandait un groupe de Francs-Tireurs et Partisans ; il a vu la victoire).

Quant au *Portique*, c'est une luxueuse revue trimestrielle, destinée aux bibliophiles.

* * *

Premier numéro de la *Revue de Paris*, (série nouvelle, mais non point en esprit) : un éditorial de M. Giscard d'Estaing préfère aux « tristes aliments de la haine et aux décevantes constructions de l'idéologie glacée » (c'est-à-dire aux réformes exigées par la Résistance), un « programme généreux et créateur qui nous donnera à tous, chaud au corps en même temps qu'au cœur » (c'est-à-dire, le bon vieux capitalisme du bon vieux temps, de l'excellent vieux temps). Citons pourtant un journal de captivité où Jean Mariotti décrit les traitements imposés aux Russes en Allemagne :

Les Russes qui sont là, debout dans la neige, ont exactement le dessin angulaire du squelette : côtes saillantes, clavicules ressorties, un creux sous la cage thoracique, là où était le ventre. Partout la ligne osseuse se dessine inexorablement : ligne mince des tibias et des fémurs, saillie du bassin, saillie des vertèbres que l'on peut compter. Plus trace de chair. La peau verdâtre adhère parfaitement aux os et le ventre est si rentré que la paroi abdominale paraît collée à la colonne vertébrale. Les masses osseuses des genoux, du bassin et du crâne ont pris les proportions anormales d'un squelette. La toison du pubis forme une grosse boule insolite. Pas de visage. »

Relevons enfin quelques notes d'un anonyme sur un cours que Paul Valéry donna au Collège de France durant l'occupation.

Il y a dans l'ordre des choses de l'esprit d'autres destructions : *la postérité*. On pensait : « j'écris pour la postérité ». Elle est en baisse. On ne pense plus à être lu dans trois cents ans. Le scepticisme est général quant aux hommes qui viendront après nous. Nous devenons tous actuels. Nous avons vu les inventions se succéder : la photographie, le cinéma (arts plastiques), nous nous disons : « Comment s'amuseront les gens dans trois cents ans ? Les gens d'aujourd'hui préférèrent le film à la lecture faite avec soin. On croyait jadis qu'il se trouverait dans l'avenir des gens qui, admirant Virgile, vous admireraient par surcroît... et comme par une sorte de conséquence. »

Valéry constate aussi que la notion de *personnalité* tend à perdre son prestige :

Victor Hugo, qui est mort quand j'avais quatorze ans, Tolstoï, Zola étaient regardés comme de grandes figures qui imposaient le prestige des Lettres. Je ne vois rien de pareil aujourd'hui : l'époque se refuse à cette hiérarchie.

Cette dépréciation résulte de l'altération et de la falsification des *valeurs* de l'esprit. L'usage et les abus de la publicité en sont responsables. »

* * *

En novembre-décembre 1944, paraissait à Paris le vingt et unième des cahiers de poésie publiés depuis 39 par M. Pierre Seghers. *Poésie* 44

fait suite à *Poètes casqués* (P.C. 39). Jacques Prévert, Francis Ponge, Guillevic, Pierre Emmanuel, Raymond Queneau, Sartre, Jean Blanzat, Gabriel Audisio ont collaboré à ce libre numéro. De Francis Ponge, ces réflexions :

A tout désir d'évasion, opposer la contemplation et ses ressources. Inutile de partir: se transférer aux choses qui vous comblent d'impressions nouvelles, vous proposent un million de qualités inédites.

Personnellement ce sont les distractions qui me gênent, c'est en prison ou en cellule, seul à la campagne que je m'ennuierais le moins. Partout ailleurs, et quoi que je fasse, j'ai l'impression de perdre mon temps. Même, la richesse de propositions contenues dans le moindre objet est si grande, que je ne conçois pas encore la possibilité de rendre compte d'aucune autre chose que les plus simples : une pierre, une herbe, le feu, un morceau de bois, un morceau de viande.

... Tout le secret du bonheur du contemplateur est dans son refus de considérer *comme un mal* l'envahissement de sa personnalité par les choses. Pour éviter que cela tourne au mysticisme, il faut : 1^o se rendre compte précisément, c'est-à-dire *explicitement*, de chacune des choses dont on a fait l'objet de sa contemplation ; 2^o changer assez souvent d'objet de contemplation et en somme garder une certaine mesure ; mais le plus important pour la santé du contemplateur est la *nomination*, au fur et à mesure, de toutes les qualités qu'il découvre : il ne faut pas que ces qualités, qui le *transportent*, le transportent plus loin que leur expression mesurée et exacte.

Dans le même numéro, Jean-Paul Sartre donne la suite de son étude sur un livre de Francis Ponge : *Le parti-pris des choses* (nrf. 1943) :

Ponge a, de la sorte, écrit quelques admirables poèmes, d'un ton entièrement neuf et créé une nature matérielle qui lui est propre. On ne saurait lui demander plus. Il faut ajouter que sa tentative, par ses arrières-plans, est une des plus curieuses et peut-être des plus importantes de ce temps. Mais si nous voulons en dégager l'importance, il faut que nous pressions son auteur de renoncer à certaines contradictions qui la masquent et la déparent.

Il n'a pas été fidèle à son propos : il est venu aux choses, non pas, comme il prétendait le faire, avec un étonnement naïf mais avec un parti-pris matérialiste. A vrai dire, il s'agit moins chez lui d'un système philosophique préconçu que d'un choix originel de lui-même. Car son œuvre vise autant à l'exprimer qu'à rendre les objets de son attention. Ce choix est assez difficile à définir. Rimbaud disait :

*Si j'ai du goût ce n'est guère
Que pour la terre et les pierres*

Et il rêvait des massacres énormes qui délivreraient la terre de ses habitants, faune et flore. Ponge n'est pas si sanguinaire. C'est un Rimbaud blanc. Et l'on pourrait appeler le *parti-pris des choses*, « La géologie sans massacres ». Il paraît même à première vue aimer les fleurs, les bêtes et même les hommes. Et sans doute les aime-t-il. Beaucoup. Mais c'est à condition de les pétrifier. Il a la passion, le vice de la *chose*. Inanimée, matérielle. Du solide. Tout est solide chez lui : depuis sa phrase jusqu'aux assises profondes de son univers. S'il prête aux minéraux des conduites humaines, c'est afin de minéraliser les hommes. S'il emprunte des manières d'être aux choses, c'est afin de se minéraliser.

Sartre tient que cette tentative est « vouée à l'échec, comme toutes les autres de même espèce » ; il s'en console aisément ; d'abord, parce que Ponge a créé des œuvres belles ; ensuite, et surtout, parce que Ponge poète a jeté les bases d'une Phénoménologie de la Nature.

Réduite de moitié, faute de papier, la vingt-deuxième livraison, celle de janvier 1945, contient des textes d'Aragon, P. de la Tour du Pin, Pierre Emmanuel, Léopold Sedar Senghor (poète français du Sénégal et dont, à travers l'Atlantique, la voix répond à celle d'Aimé Césaire). Pierre Emmanuel étudie les rapports entre le poète et son public. Également indifférent aux appels de ceux qui voient dans la poésie un « exercice spirituel », une sorte d'ascèse (privilège de quelques-uns) ainsi qu'aux blandices menaçantes de ceux qui prônent la poésie « de masses », il en revient à quelques idées simples, justes, et par là-même audacieuses : le poète ne sera ni le reclus hautain, ni le conférencier mondain ; il s'efforcera d'enseigner au public à comprendre le lyrisme ; il entrera en contact avec les cercles d'ouvriers, d'étudiants, de soldats, d'instituteurs :

Certes, nous tâtonnerons quelque temps avant de trouver le ton juste, d'établir entre nous un langage : mais cette mise au point sera décisive, nous délivrant d'un vocabulaire parfois pédant, et nous donnant prise sur les choses profondes, par des mots plus simples et plus vrais... Portés, stimulés par l'immense montée vers la culture, les talents jouiront d'un bain de jouvence comme ni la Renaissance, ni le romantisme n'en ont connu. Et toutes les formes de l'art, de la musique à l'architecture, de la danse à la poésie, recommenceront à naître, lentement d'abord, mais avec une force croissante, de l'âme imprévisible du peuple.

Puisse Pierre Emmanuel annoncer l'avenir !

* * *

Le sixième cahier de l'*Arche* fut imprimé en Algérie après le départ vers la France de Jean Amrouche et de Jacques Lassaïgne, qui dirigent cette revue. C'est pourquoi, sans doute, le texte est bourré de fautes d'impression (Marie Louvenien, pour Marie Laurencin ; *Sociologie du bourgeois*, pour *Sociologie du bourreau* etc...) Le numéro contient pourtant plusieurs textes intéressants.

Sous un titre déluoïre (*Quelle guerre cruelle*) Denis de Rougemont propose quelques réflexions bien dignes de notre audience :

« Par dépit, par fatigue, ou par esprit de polémique, beaucoup de penseurs ont estimé depuis cent ans que les réalités économiques étaient plus fortes que l'esprit et que ses choix. Or ces réalités ne faisaient que traduire en quantités physi-

quement mesurables notre attitude spirituelle. Elles étaient résultats et non pas causes. Car il n'y a pas d'abord la loi de l'offre et de la demande ; il y a d'abord nos offres et nos demandes.

Le paradoxe ne nous échappe point, et nous savons que la vérité se trouve entre cet excès et celui que dénonce Rougemont. Mais il est bon de secouer les bandelettes d'un marxisme aujourd'hui momifié. Rougemont conclut :

il est temps de renoncer à la vieille politique de l'équilibre des grandes puissances nationales et des trusts : elle ne peut plus saisir les éléments de notre conflit. Il est temps de nous orienter vers *une politique d'équilibre des grandes puissances psychologiques* dans les masses, à l'échelle du globe. Et s'il faut des experts autour du tapis vert, qu'on appelle des psychiatres plutôt que des banquiers. L'argent ne chasse pas les démons.

Ici encore, reconnaissons le paradoxe. Il est clair qu'il faut d'abord résoudre le conflit qui dresse les trusts contre les patries et les civilisations. Il faut le résoudre, et par la mort des trusts. Cela ne suffira pas. Nous ne gagnerons la paix (dit l'auteur) que si nous avouons : 1^o que la guerre nous plaît ; 2^o qu'Adolf Hitler « était en nous avant d'être contre nous » : 3^o que nul peuple ne peut subsister sans un corps de croyances, une religion (ce qui, précise-t-il, ne veut nullement dire : sans les religions chrétiennes). Tant que nous « refoulerons » ces vérités, notre civilisation restera en proie à sa névrose actuelle, et nul traité de paix n'y pourra rien changer.

* * *

Le numéro 5 de *Lettres*¹ rassemble plusieurs textes de qualité. Ce fut le premier cahier publié après la délivrance de Paris ; Cassou, Benda, Prévert, Paulhan, Eluard y donnent au grand jour des pages restées jusque-là confidentielles. De Cassou, plusieurs sonnets composés au secret. Le secret serait-il le secret de la poésie ? Ceci est beau :

*Mort à toute fortune, à l'espoir, à l'espace,
mais non point mort au temps qui poursuit sa moisson,
il me faut me retirer et lui céder la place,
mais dans ce dénuement grandit ma passion.*

1. Publié en Suisse, novembre 1944.

*Je l'emporte avec moi dans un pays sans nom
où nuit et nuit sur nuit me pressent et m'effacent.
L'ombre y dévore l'ombre, et j'y dresse le front
à mesure qu'un mur de songe boit ma trace.*

*Ce n'est vie ni non plus néant. De ma veillée
les enfants nouveaux-morts errent dans l'entre-deux,
transparentes clartés, apparues, disparues,*

*élans sans avenir, souvenirs sans passé,
décroître fait leur joie, expirer fait leur jeu,
et Psyché brûle en eux, les ailes étendues.*

Les *Pensées sur Nietzsche*, d'Henri Petit, ne sont pas assez neuves, pas assez bien frappées, pour supporter sans dommage la présentation en « pensées ». Mais les réflexions de Benda sur *La philosophie contemporaine et la littérature* méritent qu'on y réfléchisse. Belphégor est toujours maître, et Benda toujours le combat. Cette fois, en dénonçant la collusion de la philosophie avec la littérature :

M. Gaston Bachelard cite Lautréamont et Tristan Tzara, voire Paul Eluard et Claudel, non pas comme des justiciables que la philosophie fait comparaître, non pas comme des sujets d'observation qu'elle étudie en leur demeurant supérieure (comme fit Ribot pour les Symbolistes), mais comme des maîtres dont le mécanisme psychologique doit, du moins pour quelque mesure, lui servir de modèle. Cela est très naturel. Toute la littérature contemporaine étant anti-intellectualiste, du moins dans ses grands noms, et l'étant même plus cordialement que la philosophie, toujours tarée, malgré ses efforts, d'une sorte d'intellectualisme rémanent, il était naturel que celle-ci se réclamât de celle-là et se mit en quelque sorte à son école.

Benda condamne avec raison ces philosophes-littérateurs. Avouons que, sous leur influence, nous avons cru et répété que Proust et Giraudoux représentaient chez nous la vraie philosophie.

Et sans doute il existe des philosophes — et non des moindres — qui ne mettent pas leur pensée sous le patronage des littérateurs, n'adoptent pas la méthode littéraire, moins encore la musicale, mais bien celle de la science avec le style qui lui convient (notamment la méfiance des images, dont Renouvier disait qu'elles sont des pièges) ; ils s'appellent Meyerson, André Lalande, Ruyer, Piaget, Raymond Bayer, Goblot. Mais ils sont loin d'avoir le lustre des philosophes-littérateurs, même dans les milieux philosophiques ; je crains même que maint de mes lecteurs ne sache même pas leur nom...

Certes, les ouvrages de Piaget sont plus justes que les pages de Bergson sur l'intelligence et l'instinct ; l'esthétique de la grâce, selon Bayer, mieux fondée que la *Psychanalyse du feu*. Mais accordez-nous que Bergson est plus grand que Goblot, ou Lalande ; (et si la grandeur supposait un rien de romantisme surmonté ?)

L'Abeille : trois pages de Jean Paulhan.

Et je sais qu'il y en a qui disent : ils sont morts pour peu de chose. Un simple renseignement (pas toujours très précis) ne valait pas ça, ni un tract, ni même un journal clandestin (parfois assez mal composé). A ceux-là il faut répondre : « C'est qu'ils étaient du côté de la vie. C'est qu'ils aimaient des choses aussi insignifiantes qu'une chanson, un claquement des doigts, un sourire. Tu peux serrer dans ta main une abeille jusqu'à ce qu'elle étouffe. Elle n'étouffera pas sans t'avoir piqué. C'est peu de chose, dis-tu. Oui, c'est peu de chose. Mais si elle ne te piquait pas, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'abeilles.

Des chroniques et des notes complètent ce numéro : retenons surtout *Notre Antigone et la leur* (à propos de l'*Antigone* d'Anouilh).

L'accent désespéré de l'*Antigone* de Jean Anouilh risque de séduire certains, dans ce temps où il s'élève, au temps du mépris et du désespoir. Mais il y a dans l'anarchisme sentimental et total d'un Anouilh et de ses frères d'armes et d'esprit, le germe d'un péril infiniment grave... A force de se complaire dans le « désespoir » et le sentiment de la vanité de tout, de l'inanité et de l'absurdité du monde, on en vient à accepter, souhaiter, acclamer la première poigne venue.

Le chroniqueur anonyme ne s'étonne donc point si Jean Anouilh collabora sous l'occupation à la feuille nazie *je suis partout*. (Mais nous remarquerons qu'Albert Camus, théoricien de l'absurde, est rédacteur en chef de *Combat*.)



Le quatorzième cahier de *Lettres françaises* (octobre 1944) s'ouvre sur trois textes signés de noms argentins : Victoria Ocampo y donne *Lectures d'enfance*, début et conclusion d'un essai en français qu'elle publiera bientôt dans la collection *La Porte Etroite*. Ibarra présente ensuite Jorge Luis Borges, « homme de lettres européen » ; *hispano-anglais-portugais d'origine, élevé en Suisse, fixé depuis longtemps à Buenos Aires, où il naquit en 1899, personne n'a moins de patrie que Jorge Luis Borges... Plus étranger qu'un Jules Renard à la musique, aux beaux arts, à toute pensée sociale, Borges est homme de lettres expressément, spécifiquement, avec une pureté dont on voit peu d'exemples. Il semble ignorer toute action qui ne soit tournée vers les Lettres. Simple et parfaite fatalité qu'il exerce avec conscience, décision, ironie. Peu d'esprits sont plus déliés, peu de langues plus volontaires, ainsi qu'en témoignent les Assyriennes (La loterie à Babylone et La bibliothèque de Babel) publiées en français dans la revue*

de Caillois. Elles sont si riches et concises, qu'on n'en peut détacher un fragment sans gravement l'appauvrir. Borges est un des meilleurs écrivains de ce temps.

Roger Caillois s'interroge plus loin sur l'*Actualité des sectes* :

... tout se passe comme si de bons esprits ressentaient aujourd'hui très particulièrement et au moment où les mœurs comme les institutions paraissent en détournement, la séduction des sociétés secrètes. Ces esprits semblent caresser le projet de fonder une sorte d'Ordre, d'organisation qui joindrait au départ quelques hommes peu satisfaits du monde où ils vivent et désireux de le réformer. On se plaît à les imaginer concluant un pacte de solidarité qui exigerait d'eux infiniment plus qu'ils n'accordent au milieu dont ils sont issus et que ce milieu ne songe même à leur demander. Mais c'est justement cette discipline qui les attire. Ils y aperçoivent un gage d'efficacité. On conçoit cette communauté protégée d'abord par son insignifiance ou par son ridicule, puis gagnant peu à peu en étendue et en puissance. Restant toujours minorité d'élus, elle obtiendrait à la fin de diriger les destins de l'ensemble de la nation ou de l'univers. Du moins aurait-elle dans leur gouvernement une influence décisive. sans qu'en puisse rien soupçonner la multitude vaine, préten-tieuse et bornée qui subirait pour son bonheur esclave ce joug le plus subtil.

Certes il s'agit de rêveries que j'amplifie encore et rends plus chimériques. Mais on aurait tort de trop les dédaigner. Elles dénoncent un malaise général et peuvent inspirer des initiatives viables...

Montherlant, Thomas Mann, Jules Romains, Caillois lui-même, d'autres encore, dont Balzac, ont évoqué cet Ordre, et l'ont fait vivre en imagination. N'y a-t-il point aujourd'hui, en Occident, deux communautés de ce genre : Les Jésuites et le Parti Communiste ? La *Communion des Forts*, à laquelle Caillois a consacré tout un livre, ce serait précisément un ordre de ce genre, aussi puissant par l'esprit que l'ordre des Jésuites, aussi volontaire, aussi audacieux que le parti communiste, mais soucieux avant tout d'offrir, à l'homme dégagé de Dieu, des valeurs qui l'exaltent sans l'avilir, ajustant ses libertés à ses mérites, ses pouvoirs à ses compétences.

... je ne nourris aucune illusion excessive et sais fort bien le caractère misérable de ces ambitions vaniteuses. Mais je veux faire voir qu'elles sont répandues sous une forme ou une autre et qu'elles examinent d'emblée d'étonnantes extrémités.

Sous le titre *Hygiène des lettres, comment on écrit l'histoire*, Antoine Bon s'occupe de *La Méditerranée* d'Emil Ludwig.

Les chiffres lui sont particulièrement néfastes. D'après lui (I, 263) la Calabre se trouve à 1200 lieues des *villes affairées* : soit 4800 km. ; il en résulte que Rome, Milan, Marseille, Paris, Berlin, Londres, Hambourg, etc., ne comptent pas parmi les *villes affairées*. Il y aurait eu en 1940 quarante Etats sur les bords de la Méditerranée (II, 139) ; et une quarantaine de royaumes indépendants en Europe en 1914 (II, 225) ; je n'en compte respectivement que quatorze et moins de vingt. La frise

des Panathénées, que Ludwig prend pour une fresque, (1, 121), mesure 170 m. et non plusieurs centaines (1, 124). Sainte-Sophie de Constantinople a sept minarets et non quatre (1, 295). Rome est à une vingtaine de kilomètres de la mer et non à cent milles (1, 145) : il est vrai qu'ailleurs Ludwig affirme que les empereurs byzantins entretenirent un excellent port à Alep qui est, elle, à cent kilomètres dans les terres. L'Italie aurait une densité de population de 359 habitants au kilomètre carré alors qu'en fait celle-ci est de 133...

Il n'a pas plus de succès avec les plantes ou les animaux. Il fait pousser le chêne-vert jusqu'à 2800 mètres sur l'Atlas (1,67), or la limite d'après les géographes est de 1900 mètres et d'ailleurs l'Atlas dans sa partie proprement méditerranéenne n'atteint pas 2800 mètres... Il est incapable de distinguer un homard d'une langouste (1, 135 sq.), ignore bien entendu le poisson le plus apprécié recherché et le plus apprécié de la Méditerranée, le rouget, et termine son couplet sur les poissons en annonçant : « on trouve encore trois grands poissons qui animent cette mer sans la rendre dangereuse », après quoi il cite le requin, le dauphin (!), quant au troisième, disparu sans doute dans les profondeurs, il n'en parle pas (1, 56)... Chaque page offre des affirmations inexactes... Saviez-vous que vers 500 la Méditerranée était un lac germanique (1, 284)? — que l'Empereur Justinien était « une sorte d'Illyrien-Thrace » ? et non un Macédonien (1,285) ? que Méhémet-Ali était le fils d'un marchand de tabac albanais, et non d'un officier turc de Cavalla (II, 226)?... Et pour mettre un terme à cette liste qu'on pourrait allonger indéfiniment, disons que le Canal du Midi, creusé sous Louis XIV entre 1666 et 1681, n'a certainement pas été conçu par les Français comme une riposte à l'occupation de Gibraltar par les Anglais en 1704 (II, 303)... Tel qu'il est ce livre ne peut enrichir que la bibliothèque des modernes Bouvard et Pécuchet, qui sont hélas, assez nombreux pour assurer son succès. Et l'on pense avec regret au temps où les œuvres historiques qui *enchantaient* le public étaient celles d'un Michelet, d'un Taine, d'un Tocqueville et d'un Quinet.

S'il étudiait avec le même soin les autres ouvrages de Ludwig, le critique attentif y découvrirait des erreurs non moindres, et fort suspectes. M. Ludwig dira-t-il que c'est inadvertance, ces six ou sept propositions nazies qui enrichissent son livre sur *Les Allemands* ? (Qui donc, sinon les nazis, revendiquent Shakespeare, Erasme, ou Comenius comme autant de bons germains ?) M. Ludwig a peut-être oublié les propos qu'il tenait à Mexico quand les armées allemandes semblaient gagner sur tous les fronts. Mais nous sommes plusieurs qui en gardons avec soin le souvenir.

Supervielle, Malraux, Focillon, Max Jacob, T.E. Lawrence figurent au sommaire du 15^{ème} cahier des *Lettres Françaises*. De ce riche numéro, retenons une page de Focillon ; les pierres parlent :

Nous te disons d'abord que tu dois rester dur et compact et, de toutes les parties de ton être, adhérer fortement à la noble pesanteur. N'es-tu pas pierre toi-même, et ne dois-tu pas retourner à la pierre? Si tu pouvais éventrer le sol partout et retourner les champs, les grèves, les pentes des monts, du Levant au Ponant, du Midi au Septentrion, tu trouverais des myriades d'hommes de pierre, tout dépouillés de leur charnure, tout vidés des eaux qui les emplissaient. Ta substance est la même que la nôtre. Tu es un peu plus ouvragé, un peu plus articulé, mais tu es de la même sorte que nous.

Voilà ce qu'il ne faut pas oublier dans ton malheur. Pense à ces choses dures qui te maintiennent, sépare de ton esprit toutes les parties molles. Ceux qui nous ont prises et nous ont taillées n'avaient pas les poings tendres. En nous hissant à de grandes hauteurs, en cherchant au fond de nous mêmes les saints cachés qui nous habitaient, ils roidissaient leurs tendons et leurs ligaments, qui devenaient pareils à la pierre de leurs os. De leur roideur et de notre roideur, le Temps ne saurait jouer. La dureté fait la durée.

Regarde aussi comme nous sommes droites, assemblées sans caprice et travaillant toutes ensemble pour maintenir debout le mur de la maison et de l'église. Même en ruines, nous ne plions pas. Nous montons toujours droitement et comme d'un jet vers le ciel. Toi aussi tu dois imiter le fil à plomb. Tu crois qu'il tire vers le bas : il est la garantie de la droiture, seul il donne la permission d'aller haut. Ce qui penche, ce qui plie est attiré vers la mort.

Nous avons été mordues par le feu, par le vent, par l'orage. Nous ne sommes pas faites moindres et petites pour échapper au malheur. Nous n'avons pas renoncé. à la dureté, à l'aplomb. Nous sommes restées de bonnes et solides pierres de carrière. Fais comme nous. Tu nous a donné une puissante vie, à l'image de toi-même, à l'image de la France. Et maintenant c'est toi qui dois nous imiter si tu veux rester fidèle à ton vœu, si tu refuses de mourir.



L'Ecole libre des Hautes Etudes de New-York, fondée en exil quand les universités françaises subissaient les lois de Vichy, a publié une revue trimestrielle, *Renaissance*. Au sommaire du quatrième cahier (octobre-décembre 1943) une excellente note d'Alexandre Koyré sur *Pouvoir* de Guglielmo Ferrero. « Plein d'erreurs et de généralisations hâtives » le livre de Ferrero est assez brillant pour séduire plus d'un lecteur ; par cette idée, notamment : « La Révolution engendre la guerre, la paix ne peut se faire et durer qu'entre deux états légitimes. »

Tout cela est vrai sans doute ; ou presque. Il est clair cependant que Ferrero exagère lorsqu'il place au même niveau tous ses principes de légitimité. Il est vrai, sans doute, qu'aucun d'eux n'est entièrement rationnel, et qu'ils ne le sont que « plus ou moins ». Mais justement : les uns le sont « plus » et les autres « moins ». Et Ferrero est obligé de reconnaître lui-même que le principe monarchique est le moins rationnel de tous, et qu'il ne peut (contrairement à son affirmation) être justifié que par une transcendance.

Il est clair également que l'explication de la guerre actuelle telle que nous la donne Ferrero, présente des lacunes très graves. Il est surprenant que, poussant l'étude de ses origines jusqu'à Napoléon. et jusqu'à la Révolution Française, il ait négligé de jeter un coup d'œil sur les origines de la guerre de 1914-18, dont la guerre actuelle n'est, visiblement, que le prolongement. Serait-ce parce que la première guerre mondiale, guerre qui a éclaté en pleine période de légitimité monarchique, et qui fut provoquée par des gouvernements nullement révolutionnaires, ne cadre pas avec le schéma élaboré par lui ? On pourrait dire, sans doute, que les gouvernements monarchiques de l'Europe n'étaient plus, en 1914, des pouvoirs entièrement mais seulement quasi-légitimes, et que c'est justement la lutte sourde des principes monarchique et démocratique qui les a précipités dans la guerre. Cette explication

peut bien être vraie : il est fréquent que des gouvernements en proie aux difficultés intérieures, en cherchant la solution dans une guerre ; elle néglige cependant le fait que tous les gouvernements *quasi-légitimes* de l'Europe, *sauf celui de l'Allemagne*, ont été des gouvernements pacifiques, se risquant tout au plus dans une guerre coloniale. Or ce qui est vrai des gouvernements *quasi-légitimes* est également vrai des gouvernements révolutionnaires. Il se peut, ainsi que nous le dit Ferrero, que la révolution amène la guerre. Il n'en reste pas moins vrai que, de tous les gouvernements révolutionnaires, il n'y en a eu qu'un seul pour lequel cette loi générale se soit montrée vraie. Après tout, ce n'est pas la Russie, ni la Turquie, ni l'Espagne, ni même l'Italie mussolinienne qui ont essayé de recommencer l'aventure napoléonienne, mais l'Allemagne, le pouvoir le moins — et non le plus — révolutionnaire de tous.

Malgré ses erreurs, le livre de Ferrero a le mérite au moins d'expliquer le fascisme par des raisons *politiques* et de ramener à leur juste importance, qui n'est pas prépondérante, les conditions économiques.

Memento :

France-Orient, mars 1945. *Evocation de Georges Bidault*, par Roger Caillois. L'un petit professeur, l'autre petit garçon, l'auteur de cet article et le bénéficiaire surent se découvrir, et s'estimer, quand nul en France ne soupçonnait que l'un serait un jour Président du Conseil National de la Résistance, et Ministre des Affaires Etrangères de la Quatrième République, l'autre un des plus intelligents écrivains de ce temps. Quel argument pour la *communion des forts* !

Lettres, troisième année, numéro 1, 1945. Cahier consacré à *l'existentialisme*. Un peu terne, mais utile à ceux qui voudraient s'initier aux modes littéraires.

Tropiques, numéro 12, janvier 1945. Cette courageuse revue, publiée par Aimé Césaire en Martinique, fut sous Vichy le seul refuge de la pensée aux Antilles. Pourquoi faut-il que Césaire, séduit par André Breton, en fasse un organe surréaliste ? Son article sur *Poésie et Connaissance* répète les slogans de l'école. L'article de Pierre Mabile sur le peintre Wilfredo Lam (*La Jungle*), est sympathique, intelligent, mais aussi romantique qu'on peut l'attendre de l'auteur du *Miroir du Merveilleux*. René Ménéil donne une étude sur *l'humour*, lequel serait une attitude poétique, parce qu'il « procède par tous les moyens du rêve : condensation, transfert, hallucination, identification, etc... »

Revue de Paris, mai 1945, Des *Lettres inédites* d'Anatole France ; le début des *Mal-Aimés*, de Mauriac. Mais aussi un article de Giscard d'Estaing, qui semble dicté par l'Amicale des présidents de trusts et autres Comités des Forges ; et quelques pages malencontreuses de Jean Massip sur la *Résistance aux Antilles*. A en croire M. Massip (ex-colonel Perrel de l'Information antillaise), ce furent quelques officiers et deux ou trois industriels qui firent la résistance. M. Massip n'a pas un mot pour le groupe de Césaire. Il importe pourtant à l'histoire que presque tous les colons et rhumiers blancs aient été vichystes, le peuple et les intellectuels noirs, « résistants », à une exception près : M. Blanche.

BULLETIN

Paris : André Siegfried est élu à l'Académie Française.

— Drieu La Rochelle s'est suicidé. On attend le suicide de MM. Schneider, de Wendel, Lemaigre-Dubreuil, etc.

Moscou : Les mères de neuf, huit et sept enfants recevront désormais l'ordre de la « gloire maternelle » (première, seconde et troisième classe). Dix enfants, et l'on devient « Mère héroïne ».

Londres : D'après le *Financial News*, les capitalistes ont accueilli avec joie les accords de Yalta. La nouvelle de ces tractations a favorablement affecté le marché à long, moyen et court terme.

— Dans l'introduction au *Medical Diary* de 1945, nous lisons : « L'histoire nous enseigne que toute guerre finit par atteindre son terme, mais que, durant la paix consécutive, les savants continuent leurs recherches en vue de produire des armes destructives encore plus efficaces ».

Athènes : Le poète Nicos Engonopoulo a publié en 1944, aux éditions Icare, une plaquette luxueuse. Pour titre : *Bolivar*. Pour épigraphe : « Le cuer d'un homme vaut tout l'or d'un país ». Et voici, traduit du grec, le début du premier texte :

*Aux grands, aux libres, aux nobles, aux puissants,
sient de grandes paroles, libres, nobles, puissantes....*

Les Nazis n'ont pas compris : ils ont donné l'imprimatur.

New-York : Envoyé spécial de *Combat*, avec André Viollis et plusieurs autres journalistes français, Jean-Paul Sartre signale « le contraste de richesse et d'économie, de plaisirs et de profonde tristesse, de confort et d'angoisse » qui lui paraît « caractériser les États-Unis d'aujourd'hui ».

Moscou : L'Eglise orthodoxe se prononce pour les accords de Yalta.

Paris : M. Maurice Thorez, secrétaire général du Parti Communiste Français, approuve les accords de Yalta.

— L'hebdomadaire catholique *Temps Présent* loue en ces termes le parti communiste : « Les communistes donnent à tous l'exemple. Eux sont prêts à de grands sacrifices pour le triomphe de leur cause. Les communistes sont exigeants avec l'humanité. Sur ce point ils ont absolument raison ». *Temps Présent* voudrait que les Français fissent pour la cause publique des efforts aussi vigoureux que pour leur cause les communistes. *Temps Présent* : temps nouveaux.

Hollywood : Menacé d'expulsion comme « individu indésirable », Charlie Chaplin se défend : il affirme qu'on a commencé à le persécuter quand il eut terminé son film antinazi : *Le grand dictateur*.

Paris : Dans *Action*, Gabriel Audisio juge avec discernement le dernier film de Chaplin. La scène de la mappemonde lui paraît « proprement shakespearienne » (ou shakesperienne ?).

— Josette Clotis est tuée accidentellement. Toute jeune, elle publia *Le temps vert, Une mesure pour rien*.

— On apprend la mort de Simone Weil. Agrégée de philosophie, elle avait pris activement le parti des républicains espagnols, et publié, dans plusieurs revues, des chroniques intelligentes.

Moscou : Alexis Tolstoï meurt à 62 ans ;

Paris : L'extrême-gauche reproche à Jean-Paul Sartre, et plus généralement aux *existentialistes*, de s'intéresser aux idées du philosophe allemand Heidegger, qui adhéra au nazisme. Saint Thomas ne fut-il pas condamné, le 7 mars 1277, par Etienne Tempier, évêque de Paris (et le 18 mars de la même année par l'archevêque de Canterbury) sous prétexte qu'il s'inspirait d'un païen (Aristote) et d'un infidèle (Averroès) ?

New-York : André Breton publie en tirage de luxe (300 exemplaires illustrés par Matta) un ouvrage inédit sur le mythe de la résurrection : *Arcane 17*.

Madagascar : Aidés dans leurs travaux par le chimiste malgache Razafimahery, deux savants français, les docteurs Grimes et Boiteau, découvrent un remède efficace contre la lèpre.

Bruxelles : Albert Mockel meurt à 72 ans. Il avait dirigé *La Wallonie*, qui joua un rôle au temps du symbolisme.

Paris : Après avoir pieusement défendu la Révolution Nationale, *La Croix* découvre « le fossé qui sépare les employeurs des employés ». Et puisque le « prolétariat est un produit direct du régime capitaliste, [l'Eglise] ne peut pas ne pas désirer la transformation de celui-ci. » Dont acte.

Château-Gontier : Lucie Delarue-Mardrus meurt à 61 ans. Elle avait écrit, paraît-il, une cinquantaine de romans.

Paris : Maurice Donnay meurt à 88 ans.

— Emile Henriot remplace Marcel Prévost à l'Académie : un clou chasse l'autre.

— Le bergsonien Edouard Le Roy est élu à l'Académie, au fauteuil d'Henri Bergson.

Montréal : La revue *Gants du Ciel* publie un numéro spécial en hommage à Supervielle.

Paris : Georges Fourest vient de mourir. On lui doit *La négresse blonde* et le *Géranium ovipare*; c'est un des rares hommes qui avaient su marier bouffonnerie et poésie.

Buchenwald : Le sociologue Halbwachs est mort à Buchenwald, ainsi qu'Henri Maspero, sinologue.

Paris : Dans l'*Aube*, organe catholique, M. Rabeau accuse Sartre et Camus d'un pessimisme qui, par Heidegger, rejoindrait le nazisme. Ailleurs, Gabriel Marcel reproche à *Huis-Clos* de confirmer les Français dans leur « désarroi », de se livrer à du « prosélytisme luciférien », de mettre des « fondrières à la place de fondations ». Il conclut : « mais ce n'est pas sur des fondrières qu'or. édifiera quoi que ce soit. »

— Dans *la Pensée*, organe marxiste, M. Pol Gaillard s'en prend aux « pièces noires » (celles de Camus, Sartre, Anouilh, Mauriac). Il condamne le pessimisme de ces écrivains, leurs « refus communs du rationalisme » (c'est-à-dire de la dialectique matérialiste.) Il croit que Sartre et Camus seront sauvés par l'optimisme. Mais le cas de Mauriac lui semble désespéré : « ce n'est pas sur des marais qu'on peut construire un monde. » (Mais si ! bâtie sur un marécage, la ville de Mexico est à peu près invulnérable aux tremblements de terre).

Moscou : Alexandrov, chef des services de presse du parti communiste, critique violemment un article d'Ehrenbourg, publié dans *l'Etoile Rouge*. Ehrenbourg y accusait en bloc tous les Allemands des crimes du parti nazi. « Sa thèse fondamentale est mal conçue et nettement erronée » dit Alexandrov. Bien.

Paris : Georges Simenon est inculpé d'intelligences avec l'ennemi : il est vrai que Robert Brasillach l'avait égalé à Sophocle, et *Les Pitard à Oedipe*. Enquête. Non-lieu. Simenon n'est donc pas Sophocle. On s'en doutait.

— Paul Eluard refuse de poser sa candidature à l'Académie Française (celle-ci l'aurait blaquéboulé, bien entendu). Jean Paulhan, pressenti, répond à l'enquêteur : « On ne se présente pas à l'Académie pour en être. On se présente pour lui montrer de la sympathie. C'est une sorte de déclaration d'amour qu'elle attend de nous. Je suis bien sûr qu'aucun de nous ne refusera de la faire.

— Eluard vient, je crois, de refuser ?

— Il ne s'obstinera pas ! Je connais son bon cœur.

— Mais enfin, de l'Académie, que pensez-vous ?

— Je n'ai pas à juger l'Académie, Ce n'est pas mon affaire. Je l'aime. D'abord parce qu'elle est la seule de nos sociétés françaises de pensée qui survive à la terrible épreuve de l'occupant.

— Dois-je comprendre que vous allez vous présenter ?

— C'est différent. On n'est pas nécessairement de l'Académie pour l'aimer. On ne l'aime pas nécessairement pour en être. Laissons cela ».

Le Caire : *Le Rayon* publie un article innocent sur ce qu'il lui plaît d'appeler la *conversion de Bergson*.

Paris : 3400 toiles au salon des Indépendants ! On discute ferme sur l'art *figuratif*, que défend Waldemar Georges, et l'art *abstrait*, dont Lhote se fait le champion. Nouveaux mots, vieille querelle ; ce dont plusieurs s'étonnent, qui croyaient que l'esprit change ses lois aussi aisément que Paul Claudel les destinataires de ses *Odes*.

— Georges Auric fait jouer *quatre chansons de la France malheureuse*. Les poèmes qui l'inspirent sont d'Aragon, Eluard et Supervielle.

— Exposition Francis Tailleux. Ce serait un peintre existentialiste. Les mathématiciens existentialistes, c'est pour quand ?

Moscou : Un savant russe vient de découvrir que, pour vivre centenaire et plus vieux même, il faut probablement se nourrir de pollen. Lui-même va se mettre deux ou trois ans à ce régime. Verrons-nous bientôt les fermiers remplacer par des rosiers leurs betteraves, leur blé par des orchidées ?

New-York : *P M.*, journal intelligent, et libre, regrette pourtant que Sartre, Viollis, etc... n'aient pas su voir les sacrifices que s'impose le peuple américain.

Moscou : Karpov, représentant des Soviets auprès du Saint Synode, harangue les révérendissimes prélats : « La grande révolution d'octobre, qui libéra notre peuple, a également libéré l'Eglise des chaînes qui entravaient son activité ».

Paris : On inaugure le *Théâtre de la Mode* au pavillon de Marsan. Une quarantaine de couturiers, autant de modistes, une vingtaine de coiffeurs ont passé leur hiver à vêtir, peigner, chapeauter 170 mannequins, qui furent présentés dans les décors de Dignimont, Touchagues, Beaurepaire, Christian Bérard, etc... Les charmantes marionnettes seront promenées en tournée dans plusieurs capitales.

— Olivier Messiaen fait jouer *Vingt regards sur l'Enfant Jésus*. On se passionne pour et contre. Georges Auric écrit que Messiaen « domine et de quelle façon » ses camarades, mais s'inquiète de le voir s'égarer dans la quête d'un « absolu musical ».

— Reprise d'*Ubu Roi*. On crie « Jarry au Panthéon ! »

— Les fragments perdus du *Journal* de Jules Renard n'auraient pas été entièrement détruits par la veuve. On promet de les publier.

— Déclaration de Madame Joliot-Curie : « C'est par la liberté totale des savants à l'égard des industriels, qui ne cherchent que les résultats immédiats, que d'importantes découvertes peuvent être réalisées. »

Marseille : *Les Cahiers du Sud* publient un numéro qui rassemble tous les textes qu'avait interdits la censure : Louis Parrot, Joë Bousquet, Jean Ballard, Jean Tortei, etc., sont à l'honneur.

Genève : Dans le beau journal littéraire que publie Albert Skira, *Labyrinthe*, M. Maurice Ducommun fait l'éloge des lettres soviétiques : « Il existe en U.R.S.S. une théorie officielle de la littérature, qui s'appelle le réalisme-socialiste : elle est formulée dans les statuts de l'Association des Ecrivains, organisation unique ; c'est en fonction d'elle que toute la critique porte ses jugements. »

Paris : Création d'un Institut du Cinéma ; les élèves en seront recrutés au concours. Les apprentis metteurs en scène travailleront trois ans ; les autres techniciens, un an.
— Kandinsky meurt à 78 ans. Il avait quitté la Russie en 1921, pour cause d'abstractivisme. L'Allemagne, sous Hitler, comme *décadent*.

Genève : Dans le numéro 5 de *Labyrinthe*, André Malraux expose ses idées sur les problèmes du monde actuel. Mais toute reproduction ou traduction, même partielle, est formellement interdite pour tous pays.

— Aux éditions des Trois Collines, on annonce un *Braque*, de Jean Paulhan ; un *Sade*, du même ; un *Nietzsche*, d'Albert Camus.

Paris : André Lhote rend hommage à Kandinsky, « dont l'honnêteté artistique ne peut être mise en doute. » Il voudrait seulement qu'au lieu de se réclamer de l'abstractivisme, Wassily Kandinsky se déclarât pour une peinture *non figurative*. (Mais, en 1939, Kandinsky déclarait de la peinture abstraite, de sa peinture, qu'il « préférerait l'appeler *concrète* ».)

— Dans *Carrefours*, revue de spiritualité chrétienne, M. Pierre Vives parle obstinément de Francis Pougé. Il est vrai qu'il prend Alexis Slavsky pour une « étude » consacrée à un « artiste peintre ». La spiritualité contre l'esprit ?

Liser

LETTRES FRANÇAISES

Directeur: ROGER CAILLOIS

**Paraît tous les 3 mois
à BUENOS-AIRES**

avec la collaboration des meilleurs écrivains
de langue française

EASTERN EXPORT COMPANY

(SOCIÉTÉ ANONYME)

Commerce et exportation de cotons et affaires de Banque en général
Agents des suivantes Compagnies d'Assurances :

LANCASHIRE INSURANCE CY. LTD.

THAMES & MERSEY MARINE INSURANCE CO. LTD. (Marine)

STATE ASSURANCE CY. LTD. (Marine)

Le Conseil d'Administration est composé de :

Mr. VICTOR A. ADDA, Président du Conseil d'Administration

Mr. JOSEPH A. ADDA, Administrateur Délégué

Mr. FERNAND C. A. ADDA, Administrateur Délégué

Fondés de pouvoirs :

MM. Cesare Salfati, Behor S. Mizrahi et Alfred Ferares.

Capital : L.E. 30.000

Banquiers : NATIONAL BANK OF EGYPT

Siège Social : Cité Addà 48, Rue Fouad 1er ALEXANDRIE

TEL : 22930-22938-22939

V. TORIEL & Co.

EXPORTATEURS
FRANÇAIS DE COTON

1, Rue Toriel

ALEXANDRIE

Horovitz

BIJOUTIER

26, Rue Chérif Pacha

ALEXANDRIE

“Romance”

l'Établissement en vogue

à

Alexandrie

Les Dernières Nouveautés

Françaises

sont distribuées en Egypte
par les soins de la

LIBRAIRIE HACHETTE

MAGASIN DE DETAIL :

AU PAPYRUS - HACHETTE - 10, Rue Adly Pacha
LE CAIRE

MAGASINS DE GROS :

HACHETTE - 45 Bis Rue Champollion
LE CAIRE

HACHETTE - 20, Rue Sésostris
ALEXANDRIE

Dépositaires dans les principales villes d'Egypte.

**Société de Transports,
Expéditions et Assurances**

PHAROS

**Société Anonyme Egyptienne
au Capital de L.E. 25.000
entièrement versé**

Registre du Commerce Alex. N.171

**Siège Social : ALEXANDRIE,
4, Bld. Saad Zaghloul**

Adresse postale : Boîte postale 318

Téléphones :

29333 Direction
29334 Service Assurance
29335 » Douane marchandises
diverses
29523 » Douanes tissus
26974 » Emballages et déménagements
29558 » Comptabilité et Caisse

**Succursales au CAIRE, à PORT-SAID
et à PORT-TEWFIK (Suez)**

**AGENCE EN DOUANE, TRANS-
PORTS INTERNATIONAUX ET
GROUPAGES, TRANSIT, EXPÉ-
DITIONS, RECOUVREMENTS.**

**SERVICE RAPIDE POUR
TOUTES DESTINATIONS.**

*Service spécial d'emballages et de
déménagements locaux (en fourgons
capitonés) et internationaux (en
caisses et en cadres).*

*Correspondants de premier ordre dans
les principales villes du monde.*

**ASSURANCE : Vie, Incendie Vol,
Infidélité, Accidents, Automo-
biles, Responsabilité Civile. —
Transports : Maritimes, Flu-
viaux et Terrestres auprès de
Compagnies de premier ordre
et au Lloyd de Londres.**

**Commissariat d'Avaries : Constats
et liquidations de Sinistres.**

Retenez

ce nom et
cette adresse

immobilia

26 et 26 A,

Rue Chérif Pacha

LE CAIRE

Après la guerre

vous en aurez

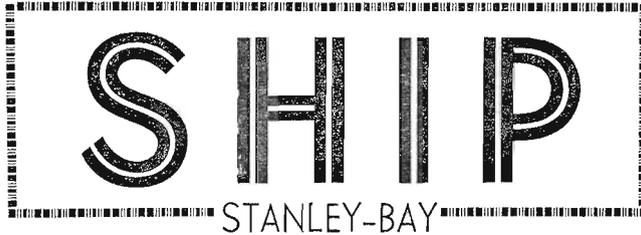
besoin

LEVY, ROSSANO & Co.
EXPORTATEURS DE COTON

4. RUE CHÉR F PACHA

ALEXANDRIE

VOTRE LUNCH
sur le pont du



DIMANCHE :
Déjeuner - Dansant

Téléphone 2917 Ramleh

THE LAND BANK OF EGYPT
(BANQUE FONCIÈRE D'ÉGYPTE)

SIÈGE SOCIAL A ALEXANDRIE

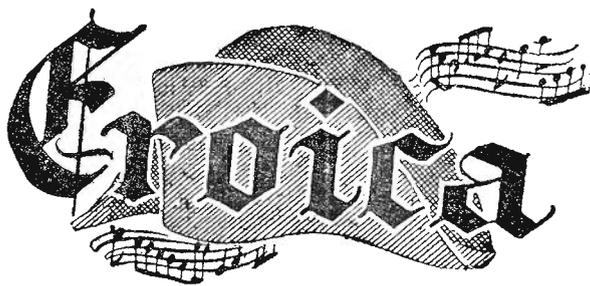
Capital Social £ 1.000.000 — Réserves et provisions £ 753.750

Registre de Commerce, Alexandrie No. 353

La LAND BANK OF EGYPT prête sur hypothèques
aux propriétaires de terres et de maisons

Prêts amortissables à long terme. Elle prête aussi, sur simple signature, à ses débiteurs, pour les besoins de leurs cultures.

Dans un cadre
d'une majestueuse beauté



(GLYMENOPOULO)

LES ETABLISSEMENTS

TOMMY CHRISTOU & C^{ie}

Cinémas

**ROYAL, MOHAMED ALY & STRAND
ALEXANDRIE**

sont fréquentés par l'Elite de la Société Alexandrine.

**Dernier système américain de conditionnement d'air
au Cinéma ROYAL**

FILMS : FRANÇAIS, AMERICAINS, ANGLAIS, RUSSES

JUSTIFICATION DU TIRAGE

IL A ÉTÉ TIRÉ DU SECOND CAHIER DE VALEURS
35 EXEMPLAIRES DE FONDATION SUR PAPIER COUCHÉ
NUMÉROTÉS A LA MAIN DE I A XXXV
100 EXEMPLAIRES DE SOUTIEN NUMÉROTÉS DE 1 A 100
1365 EXEMPLAIRES ORDINAIRES NON NUMÉROTÉS.

* * *

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS ÉGYPTIENNES
I. SALFATI ÉTANT DIRECTEUR
PAR
LES ÉDITIONS DU SCARABÉE
90, RUE FARAHDÉ
ALEXANDRIE
POUR VALEURS

VALEURS

Comité de Rédaction :

Jean Paulhan, Hussein Faouzi, Etiemble.

En 1945 Valeurs, a publié ou publiera des inédits de :

Jules Supervielle, Taha Hussein Bey, Roger Caillois, Hussein Faouzi, Léon Guichard, Jean Chevallier, Jean Bérard, Etienne Drioton, L.M. Salinas, Naguïb Baladi, E. Forti, Michel Berveiller, Henri Peyre, G. Bounoure, Georges Schehadé, Henri Hell, P. Robin, Paul Nizan, Yassu Gauclère, M. J. Durry, Raymond Queneau, Jean Paulhan, Henry Miller, Max Jacob.



Au 31 mai 1945, ont souscrit des abonnements :

de fondation :

Mme. Out-el-Kouloub el Demerdachia, Mlle. M. Misrahi, MM. Abikzir, R. Antonius, J. Camborde, A. Cohen, J. Cohenca, M. Debbane, R. Demonts, Etiemble, J. Fumaroli, Dr. R. Godel, Me. A. Hazan, Dr. El Kayem, Lycée Français d'Alexandrie, Mahmoud Khalil bey, M. Messiqua, Dr. A. Salama, Me. M. Salama, R. Setton, Taha Hussein bey.

de soutien :

Mme G. Abboudy, Mme E. Cicurel, G. Zenié, MM. S. Akerib, S. Cicurel, S. Delbourgo, A. Delprat, P. Geisenberger, Dr. B. Gorelik, Groppi, Léon Herzenstein, G. Lévy, E. Modai, Me. Padoa, Panayotopoulo, Comte Aziz de Saab, C. Salvago, E. Sednaoui, A. Vigneau, P. Wilkinson.

Pour voyager par eau, rien ne vaut un bateau; pour voyager à terre, rien ne vaut une voiture. Passé, présent, sont l'un à l'autre comme la terre à l'eau. Agir présentement selon les valeurs du passé, c'est voyager en bateau sur la terre, c'est peiner pour rien, c'est se préparer des malheurs.

TCHOUANG TSEU.

P.T. 30